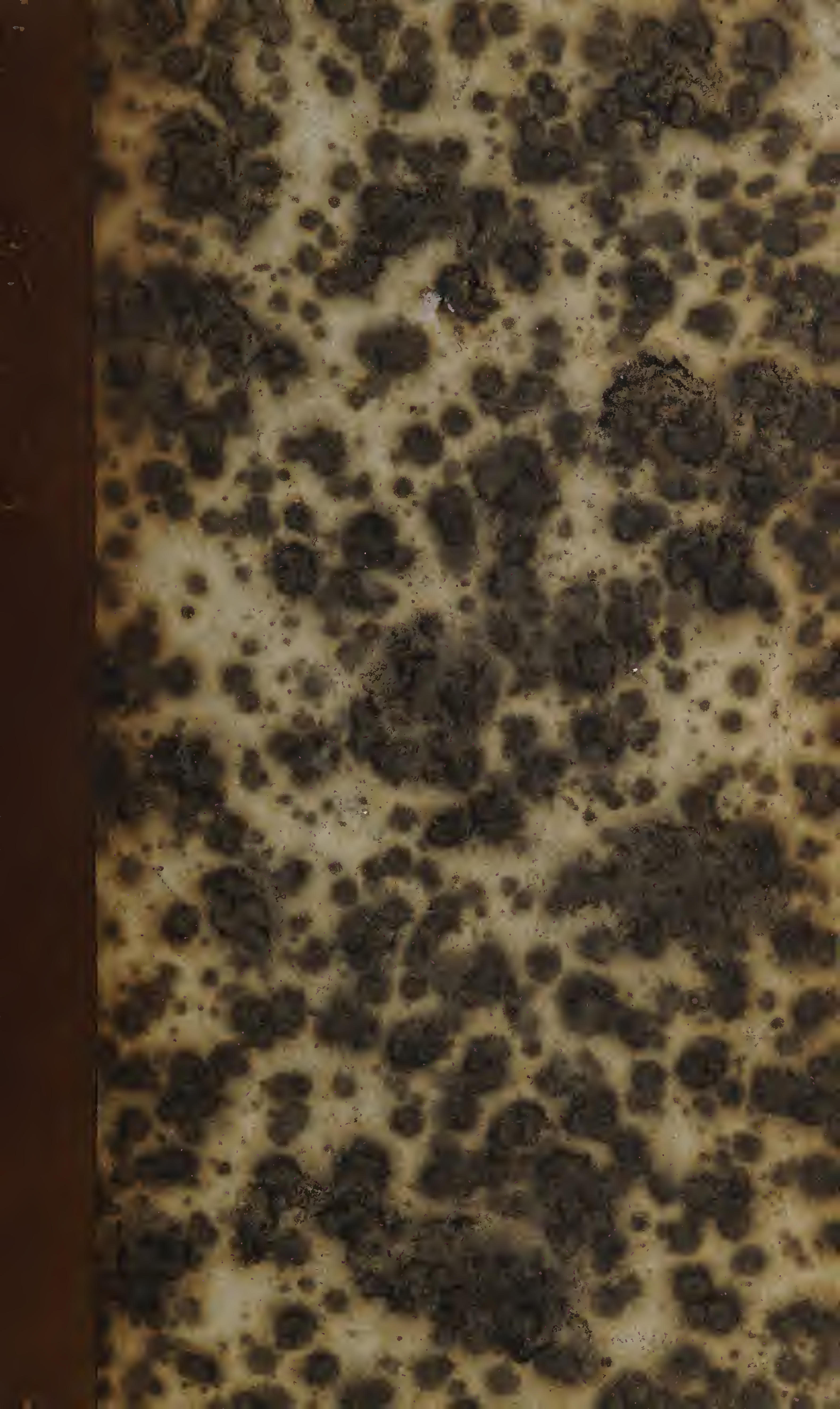
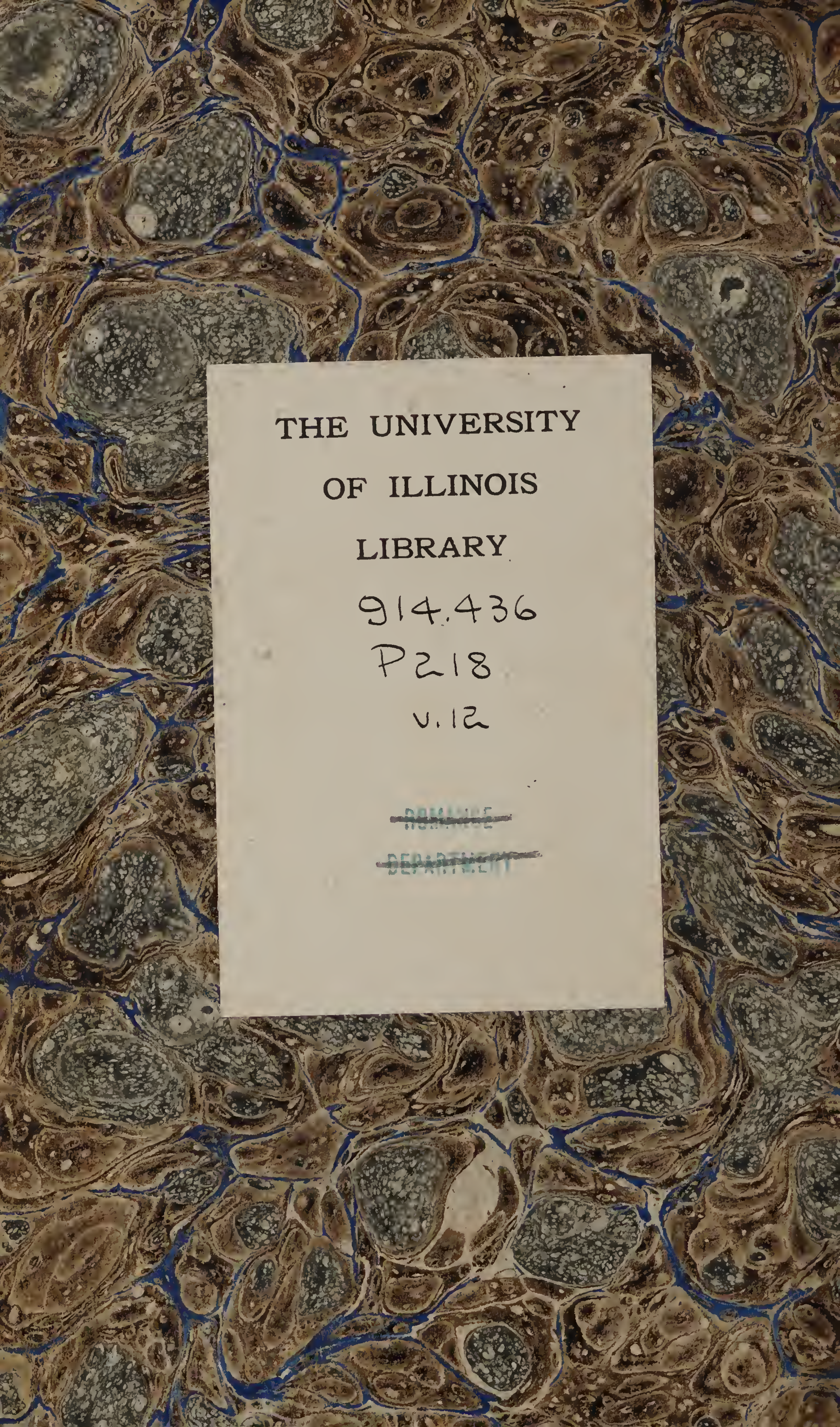
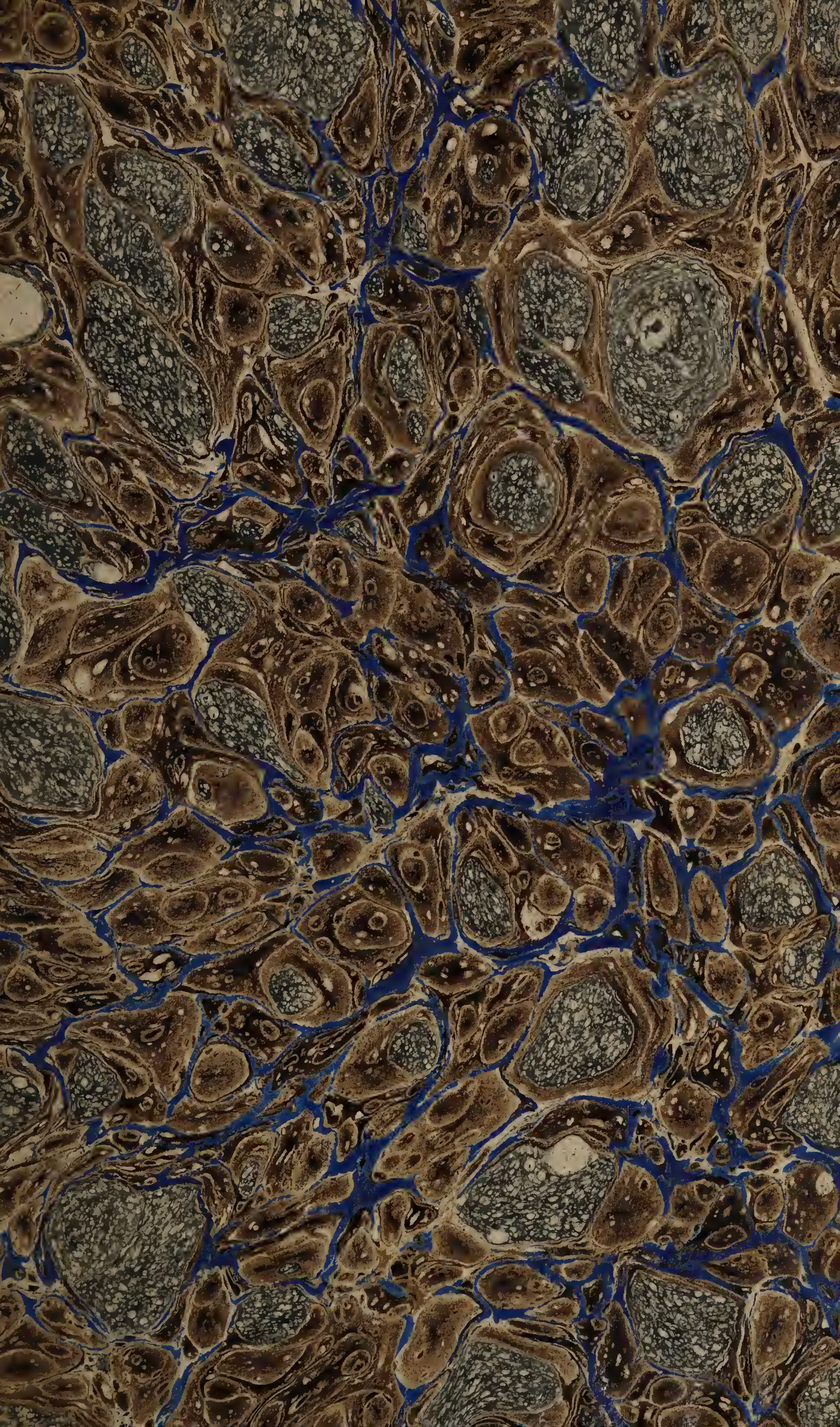



THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY
914.436
P218
v.12



LE LIVRE

DES CENT-ET-UN.

TOME DOUZIÈME.

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, N° 24.

PARIS,

OU

LE LIVRE DES CENT-ET-UN.

TOME DOUZIÈME.



A PARIS,
CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE
DE S. A. R. LE DUC D'ORLÉANS,
RUE DE CHABANNAIS, N° 2.

M DCCC XXXIII.

PARIS,

OU

LE LIVRE

DES CENT-ET-UN.



RANDANE ET PARIS.



M. Ladvocat, si honorablement connu des hommes de lettres, étant venu me demander, pour son livre des *Cent-et-Un*, un article sur les contrastes de ma vie de Randane et de celle de Paris ; quelques autres personnes qui ont droit à ma complaisance, ayant joint leurs sollicitations aux





siennes, je n'ai pas su leur résister. On jugera d'après cela comme on voudra l'article suivant.

Le courrier de Paris arrive. Un grand personnage a la bonté de m'annoncer que je suis désigné par le roi pour être pair de France; le *Moniteur* confirme bientôt cette annonce. Il ne s'agit pas, comme autrefois, d'aller passer quelques jours à un conseil de département, pour retourner ensuite dans ma chaumière. Chaque année ayant une session des chambres, et cette session se tenant à cent lieues de ma demeure, vieux et infirme, j'ai peu d'espérance de la revoir. Adieu Randane, adieu mes beaux troupeaux; adieu mes bois, mes prairies; adieu mes terres nouvellement défrichées, terres qui me nourrissaient, et à qui j'avais promis ma sépulture.

Parti et bientôt arrivé, me voici en ce moment non plus au milieu des anciens volcans autrefois brûlants, aujourd'hui éteints et effacés comme moi; mais à Paris même, en face du palais du roi, ayant sans cesse, avec le souvenir de ses bontés, le spectacle de sa puissance et de sa grandeur.

Un saint abbé de Clairvaux, transporté par l'amour de Dieu dans la solitude, se demande

chaque jour : *Bernard, qu'es-tu venu faire ici ?* Transporté de la solitude dans un tourbillon nouveau, j'ai à me demander de même pourquoi je suis venu : *Bernarde, ad quid venisti ?* Pour me répondre, il faut que je regarde fortement en moi, et autour de moi : en moi, pour savoir quelles sont mes forces ; hors de moi, pour connaître les matières nouvelles, vives ou mortes, sur lesquelles j'ai à opérer.

En 1816, dès que je m'établis à Randane, ce fut ma première pensée. Ce n'était pas tout d'avoir élevé au milieu des bruyères une bonne maison de bois, véritable cabane de pâtre ; de ce quartier général j'avais des opérations assez difficiles à tracer, des entreprises et de grands travaux à commander. Des montagnes, du sable, des roches, une terre sauvage, des hommes presque aussi sauvages que ma terre : tels furent au premier abord les matériaux sur lesquels j'eus à travailler.

Je savais par l'autorité d'un homme célèbre, le grand Frédéric, que le plus habile général à la guerre n'est pas celui qui ne fait pas de faute, mais celui qui sait les réparer. Dans mes débats avec les difficultés de Randane, j'eus occasion de l'éprouver. Combien de fois je me heurtai dans mes roches, je m'embarrassai dans mes sables ! Mes serviteurs eux-mêmes, aujourd'hui si dociles

et si dévoués, ne laissèrent pas pendant longtemps de repousser mes directions. A la fin, tout a cédé. Il y a bien peu d'obstacles dans la vie qu'on ne puisse vaincre avec de la suite, de la patience, et de la raison.

Dans toute espèce d'entreprise, si vous n'avez à faire qu'à des montagnes et à des roches, vous pouvez ne pas vous décourager. A la longue, les montagnes peuvent se laisser gravir, les roches se laisser déplacer; il n'en est pas de même des hommes, et surtout d'une certaine espèce d'hommes. A cet égard, ce ne sont pas les ignorants qui vous donneront le plus de peine : on peut faire entrer quelque chose dans une tête vide; dans une tête pleine, rien : *pleine !* j'entends par-là quelques têtes que je connais, remplies d'erreurs, de préventions, d'idées fausses.

Parmi ces têtes ainsi *remplies*, figure en première ligne une classe particulière d'*importants :* véritables caractères de comédie (j'en ai tracé quelques scènes).

Traiter avec ces importants, c'est ce que je connais au monde de plus difficile. Quelque petit qu'on soit, quelque mince qu'on se fasse, quand vous arrivez, il vous faut pourtant une place. Où la prendre avec des hommes, qui au-dehors tiennent toute la rue, dans le salon tout le devant de la cheminée! Arrivant de mes montagnes,

j'ai bien vu quelquefois que je dérangeais celui-ci, que j'importunais celui-là. Je me suis mis, sans m'en embarrasser, à la place que je croyais devoir tenir; et quand on m'a donné des coups de coude, je les ai rendus.

Dans ce monde nouveau, après les susceptibilités, ce qui vous embarrasse le plus, c'est le langage. Parce qu'on parle la même langue, il semblerait qu'on doit s'entendre parfaitement. Pas du tout. Avec le même idiome, les mots n'ont plus le même sens; un accompagnement tantôt de sourire, tantôt de ricanement, quelquefois de silence, tel est, au milieu du langage ordinaire, un autre langage de convention, dont l'office est d'interpréter, de modifier, quelquefois même de contredire les paroles.

C'est ce que connaissent à fond les *merveilleux* qui se sont mis d'eux-mêmes à la tête du pays. Exercés comme ils sont à toutes les nuances de cette pantomime, il est curieux de voir avec quelle dignité, se prélassant auprès de vous, ils distribuent, comme de petits potentats, la faveur d'un regard complaisant, ou la rigueur d'un regard sérieux. Si vous voulez bien vous mettre à leur suite, leur servir de cortége, être auprès d'eux sans cesse en hommage, ils vous traiteront bien. Si par malheur vous vous détournez de la route qu'ils tiennent, si vous paraissez savoir quelque

chose de ce qu'ils ignorent, ou faire peu de cas de ce qu'ils savent, gare à vous.

Il ne faut rien exagérer. Parmi ces hommes importants, il en est qui connaissent assez bien les affaires.

A cet égard il faut s'entendre.

Dans les affaires d'état, il y a toujours deux espèces d'hommes à distinguer : les hommes d'affaires et les hommes d'état. L'homme d'affaires dessine bien le formulaire d'une loi ; il saura placer à l'article 2 une disposition dont un maladroit aurait fait l'article 3. S'il ne s'agit que d'un parti à prendre dans la journée, il pourra avoir un bon avis. Son génie va jusqu'à l'expédient. Ne lui demandez rien pour le lendemain et le surlendemain ; sa visée ne va pas jusque-là.

Il y a chez les *importants* une certaine habileté *des choses*, il y a une plus grande habileté *de soi.* Cela s'appelle *esprit de conduite.* Cela s'appelle aussi *savoir mener sa barque.* Dans un temps calme, la barque va fort bien ; à la première tempête, elle est submergée ; parvenu au faîte des dignités, il faut voir mon *habile* se trémousser. Les petites affaires, il les conduit assez bien ; dès qu'il veut se mesurer avec les difficultés, on est tout étonné du contraste de la réputation qu'il a su se faire, et de la médiocrité qui se dévoile ; il tombe alors, nous laissant trop

heureux de ce qu'il n'a pas pu faire tomber l'état avec lui.

L'agriculture, qui depuis quelque temps s'est remise en honneur, ne pouvait manquer d'avoir aussi ses *importants*; elle a eu des hommes qui, ayant une teinture de la science, ont trouvé, à force de cette *habileté de soi*, dont je parlais tout à l'heure, le moyen de faire croire qu'ils avaient l'*habileté de la chose*. De cette manière, la renommée a retenti du fracas de nombreuses sociétés savantes, de l'établissement de plusieurs fermes modèles, ainsi que d'une multitude de grandes réputations.

Heureusement pour moi, j'avais eu soin depuis long-temps de visiter la plupart de ces établissements; je m'étais mis en rapport avec un grand nombre de sociétés savantes. J'avais lu avec attention leurs journaux et leurs ouvrages; de cette manière, j'avais appris très-peu (j'en conviens) de ce qu'il faut faire, mais, par leurs leçons même (que j'avais reconnues fausses et insuffisantes) beaucoup de ce qu'il faut éviter.

C'est avec ces précautions que je me suis établi à Randane.

Elles m'ont bien servi.

Dans un temps de divisions politiques, où la haine s'attache à tout, mon établissement à Randane avait fait la joie d'une certaine classe

d'hommes : ils ne doutaient pas que je ne succombasse. Mon établissement avait fait aussi la douleur de mes amis, ils ne pouvaient croire à mes succès; il y perdra, disaient-ils, sa santé, sa fortune, sa vie. Je n'y ai rien perdu, j'ai conquis à mon fils un héritage, à mon pays un hameau.

Parmi mes censeurs, j'en ai trouvé de sérieux : ils m'ont été utiles; j'en ai trouvé aussi de plaisants. Un jour que, tout affairé, j'étais occupé à arranger une plaine de bruyère que je me proposais de cultiver, un voyageur à cheval s'approche de moi, de la manière la plus polie. « Monsieur, me dit-il, je vous admire. » Moi, fort content de son admiration, j'allais le remercier; il ne m'en donna pas le temps. « L'intention de « monsieur, ajouta-t-il, est sans doute d'avoir ici « des bruyères de haute futaie. » Il met en même temps son cheval au galop.

La politique, l'histoire, l'agriculture, une correspondance multipliée et suivie; il semble que tant d'occupations dussent excéder mes forces. Enfermé dans un cirque de montagnes d'où étaient sortis de nombreux courants de lave, plus loin ayant sous les yeux de vastes collines, où se trouvent enfouis une quantité de débris d'animaux, lorsqu'à l'arrivée du courrier de Paris mon attention, absorbée par ces grands événements qui ont effacé d'un seul coup les

nations et les montagnes, venait à se reporter vers nos prétendus grands événements politiques, j'étais tenté de sourire de nos petites révolutions de peuples et de rois.

C'est ainsi, c'est par la diversité des impressions que mon esprit se reposait; et puis venaient les doux soins à donner à mon fils, mes autres rapports intérieurs, le spectacle même de mes animaux.

Dans les premiers âges du monde, ainsi que nous le voyons dans nos saintes Ecritures, les animaux n'étaient pas aussi méprisés qu'ils le sont au temps présent. L'homme est toujours supposé en société avec eux. A cet égard, ce sentiment n'est pas tout-à-fait effacé. Demandez au chasseur pourquoi il a de l'amitié pour son chien; à un Arabe, pour son cheval. C'est surtout à Randane que j'ai compris cette espèce d'intérêt. Il est vrai que mes animaux sont doux; bien traités, bien nourris, ils ont un air de satisfaction. De plus, quoique d'une petite espèce, ils sont beaux.

Messieurs les Parisiens, je suis bien aise de vous dire, à ce sujet, que votre *bœuf gras* que vous avez tant fait parader récemment, était une fort vilaine bête. Certes, si le bœuf Apis n'avait pas eu une autre tournure, je doute que les Égyptiens lui eussent voué un culte. Le taureau

qui enleva Europe ferait peu de figure dans la mythologie et dans les anciens tableaux, s'il n'avait pas eu de plus belles formes. De beaux animaux bien nourris, des prairies bien soignées, des champs bien cultivés, des serviteurs contents et amis de leurs maîtres, c'est ainsi que se compose le bonheur de la vie champêtre.

Virgile, dans ses *Géorgiques*, n'a pas manqué de le célébrer. « Agriculteurs, nous dit-il, que vous seriez heureux si vous connaissiez votre bonheur. Chez vous, ce ne sont pas, comme à Rome, les vastes maisons, les beaux portiques, et les flots de visites du matin. Mieux que ça, vous avez de belles grottes, de beaux lacs, des ruisseaux d'eau vive, et puis le mugissement des troupeaux, le doux sommeil du midi à l'ombre d'un arbre touffu! enfin un doux repos et une vie exempte d'inquiétude et d'artifice! »

Virgile, qui nous décrit si bien les plaisirs de la vie champêtre, ne nous en dit pas les peines. Combien de fois, au milieu de tous ces avantages dont on est heureux, n'est-on pas atteint de colère et d'impatience! Ici, c'est un de vos beaux taureaux qui, pour se procurer un léger chatouillement au front, vous déchire un jeune arbre de la plus belle venue; et le voilà qui court encore à un second pour le mettre de même en pièces; là, c'est votre troupeau qui, trompant la

vigilance de son gardien, va furtivement vous dévaster une belle orge de la plus belle espérance. Ailleurs, ce sont vos bois, vos cloisons, que vos génisses, dans les ardeurs de l'été, ou dans la folie des amours, brisent et détruisent pour s'échapper; et puis la maladresse ou la paresse des ouvriers, l'intempérie des saisons, la sécheresse, le froid, les pluies à contre-temps: c'est ainsi, quoi qu'en disent les poètes, que, dans la vie agricole ainsi que dans la vie du monde, se trouve le même amalgame de biens et de maux, de plaisirs et de peines.

Dans toute cette agitation où l'esprit a tant de manières de s'exercer, et où le cœur a peu de place, il faudra bien pourtant, à quelque moment, qu'il en trouve ou qu'il s'en fasse une.

Vieux, c'est une chose convenue, l'amour vous est interdit; l'amitié vous est presque interdite de même. Pour peu, ne fût-ce que par habitude, que vous conserviez quelque chaleur dans les expressions, quelque vivacité dans les manières, vous avez beau ne vouloir être qu'un ami, on ne s'y fie pas.

Au premier moment de mon établissement à Randane, j'ai dû accepter cette condition. Je savais qu'il est défendu à tout vieillard d'avoir de l'avenir; à peine lui passe-t-on un peu de

présent. Il lui sera permis au moins de jouir du passé, et de vivre avec ses souvenirs.

Je me suis mis alors à fixer, pour les personnes dont le souvenir m'était doux, des lieux particuliers que je leur ai consacrés; des allées, des plantations nouvelles ont été consacrées à chaque grand événement. La solitude de Randane en est partout animée et vivifiée. Ici, c'est la colline vouée, dans le temps, à une malheureuse princesse, objet alors de tant de respects, aujourd'hui de tant de regrets; là, sont les coteaux et tous les lieux qu'un grand prince, aujourd'hui un auguste monarque, a honorés de sa présence et de ses bienfaits. Les rochers figurent dans cette consécration; on connaît, dans le pays, les rochers *Dupin* et *Châteaubriand*, personnages d'un divers talent et d'un divers caractère, mais que j'honore beaucoup. Je ne parlerai pas d'autres deux rochers, qui sont mon secret, et que j'affectionnais extrêmement. J'allais les voir bien souvent. Lorsque l'amitié à qui je les avais voués m'a abandonné, je les ai abandonnés aussi. Quelquefois, dans mes promenades, si je suis amené à passer près d'eux, je détourne involontairement mes regards. Ils me sont tristes.

Mes amis morts n'ont pas été négligés. Deux fois l'an, à une époque précise, j'allais dans un

lieu sombre, peu connu, et qui leur est voué. Malouet, Mallet du Pan, Barante, Bergasse, Dépremenil, vous tous qui avez été bons pour moi, c'est là que je vous invoquais et que je vous appelais.

Pauvre vieillard, condamné à aimer encore et à n'être plus aimé de personne, n'ayant plus pour société que des troupeaux, des rochers, des montagnes, c'est ainsi que je cherchais à adoucir ou à tromper ma destinée; aujourd'hui qu'une main royale, s'étendant vers moi, m'a porté inopinément dans une haute sphère, de grands devoirs me sont sans doute imposés; je les remplirai. Je m'attends à des obstacles; si je peux, je les surmonterai. Je suivrai, dans ma nouvelle carrière, la ligne qui m'est tracée; j'y porterai l'instruction d'une vie studieuse, et l'expérience d'une longue vie. Des médecins m'ont dit qu'à mon âge le sang se retire de nos artères. Pour mon pays et pour mon roi il y en a encore dans mes veines.

Si je voulais, ces devoirs pourraient remplir ma vie; ils ne la rempliront pas. A Paris comme à Randane, il ne faut pas seulement des occupations à ma pensée, mais encore des émotions à mon cœur : où les trouverai-je?

Depuis long-temps le monde villageois m'était connu. Nos chants des montagnes, nos danses,

nos fêtes, tout cela m'était familier. Ce monde, qui a pour salon la veillée du soir, ou, les dimanches, la place devant l'église, a, tout comme un autre, ses modes, ses coutumes, son bon goût et son bon ton. A Paris même, ses chants ont attiré l'attention. On a pu remarquer l'impression que fait quelquefois, au milieu de nos opéras, un chant du Tyrol ou des montagnes du Puy-de-Dôme.

Ces chants, qui ne sont point l'ouvrage de l'art et que la nature seule a créés, m'ont amené à une singulière pensée. Sait-on bien aujourd'hui ce que c'est que la musique? Les musiciens le savent-ils eux-mêmes? Un homme exécute sur son violon des morceaux de Viotti ou d'Haydn; il se croit musicien, il ne l'est pas plus que Talma n'était poète, quand il débitait avec un grand talent des tirades de tragédies qui n'étaient pas de lui.

Si on veut y réfléchir, on verra qu'il y a un langage de la raison, qui ne peut s'exprimer que par la parole. Il y a un autre langage du cœur, qui cherche à s'exprimer par le chant. La poésie et le chant ont la même origine, ils sont fils de l'amour et de l'enthousiasme.

Soit au village, soit à la ville, partout il y a un spectacle qui doit frapper l'observateur quand il y fait attention; c'est le rapprochement conti-

nuel, à côté l'un de l'autre, de deux peuples, sous le nom d'hommes et de femmes, ayant tous les deux leurs lois, leurs coutumes, leurs goûts, leur langage, et, en quelque sorte, leur charte et leur constitution.

Qu'on ne s'y trompe pas, la femme ne l'est pas seulement dans ses formes, elle l'est dans son cœur, dans son esprit, dans toute son âme. Il en est de même de l'homme. Cette loi générale des sexes paraît embrasser tous les êtres créés. On la trouve dans les animaux, depuis l'éléphant jusqu'au reptile; dans les plantes, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope. Le paganisme l'avait vue dans le ciel; il avait imaginé des dieux femmes.

Je pense quelquefois à un événement qui serait curieux : ce serait, en supposant que, pendant quelque temps, les deux sexes n'eussent eu aucune idée l'un de l'autre, le rapprochement subit de deux troupeaux, l'un d'hommes, l'autre de femmes, qui viendraient à se rencontrer; conçoit-on, au premier abord, leur incertitude, leur gaucherie, leur embarras! On peut prévoir ensuite comment tout cela se enhardirait, se familiariserait; pas aussi facilement et aussi promptement qu'on le pense.

Ce rapprochement des sexes, leurs petites craintes au premier contact, leurs petites ruses,

la familiarité qui s'établit peu à peu, et que la danse et le chant facilitent, tout cela, à l'exception de quelques nuances, n'a pas au village un autre caractère qu'à Paris.

Un sujet d'études, qui me paraîtrait bien intéressant, ce serait les mœurs des femmes dans l'Orient. D'après ce que j'apprends, elles rient beaucoup de notre apitoiement sur leur sujétion et leur esclavage. Les partisans de la liberté des femmes ne savent peut-être pas trop bien ce qu'ils désirent. On croirait qu'ils veulent, dans la nature, séparer la grâce de la force; l'amour de l'intelligence. Dans l'organisation humaine, si jamais le cœur demande à être indépendant de la tête, je commencerai à me former une idée de ce qu'on entend par l'indépendance de la femme.

Plein de ces idées, connaissant suffisamment les mœurs du village, mais ayant perdu de vue depuis long-temps celles de la capitale, j'ai senti en moi un penchant singulier à m'y remettre, et à les observer.

Et d'abord ce qui, dans tous les temps, m'a paru digne d'attention, soit à Londres, soit dans toutes les grandes capitales, c'est l'affectation de donner à certaines sociétés une dénomination particulière.

Dans le langage exact, les communications

ordinaires entre les hommes pour leurs besoins, rappellent ce qu'on nomme simplement *la société*. Des communications d'une autre nature, tout-à-fait frivoles, et précisément parce qu'elles sont frivoles, sont ce qu'on est convenu d'appeler pompeusement LE MONDE. Les personnes qui se rassemblent pour des entreprises ou pour des affaires n'oseraient se regarder comme des personnes du *monde*.

Malgré ma sauvagerie des montagnes, j'avais connu un peu l'ancien *monde* de Paris. C'était là où se faisaient les mérites, les réputations, les avancements, les fortunes. C'était là qu'un mince officier, qui avait de la grâce, était fait colonel, quelquefois général d'armée. C'était là qu'un petit abbé un peu impie, tout au moins philosophe, se procurait une bonne abbaye, quelquefois un évêché. Cet ancien monde, qui avait beaucoup de vices, a disparu. Le monde nouveau qui l'a remplacé, et qui veut quelquefois le singer, n'a, lui, ni vertu ni vice : il n'y a rien à en espérer ni à en attendre; c'est comme une espèce de musée où tout ce qui est à la mode est convenu de se montrer, pour paraître seulement un moment et disparaître.

Dans ces rassemblements qui semblent avoir pour unique objet de mettre des figures et des parures en exhibition, on pourrait retrouver

quelque chose de ce qu'en Angleterre on appelle *routs;* en Italie, *la conversazione.* Je ne pourrais dire en quoi cette dernière expression pourrait s'appliquer.

Larochefoucault a dit que la confiance fournit plus à la conversation que l'esprit. L'on se demande quelle espèce de conversation peut s'établir entre des personnes qui se connaissent peu, qui ne s'aiment guère, et entre lesquelles il n'y a point d'intimité.

En Angleterre, dans ces cohues qu'on appelle *routs*, on ne parle pas, et c'est tout simple : on n'a rien à se dire. En France, c'est différent : il est nécessaire de parler. C'est le premier devoir d'un maître et d'une maîtresse de maison. Ce devoir a plus d'importance encore à la cour.

Un de nos grands personnages français s'étant avisé, à Pétersbourg, de montrer quelque attention pour un ancien ministre disgracié, en fut sévèrement réprimandé. « Sire, j'ai cru que je devais ces égards à un grand seigneur de votre cour. — Monsieur, sachez qu'il n'y a ici de grand seigneur que l'homme à qui je *parle*, et pendant que je lui *parle.* »

En Angleterre, quand un *gentleman* va à la cour, et que le roi veut bien lui parler, les paroles du monarque, quelles qu'elles soient, sont retenues et inscrites, au retour, dans le grand livre de la maison, appelé *bible.*

En France, les souverains ont la bonté de vouloir parler à tout le monde. On frémit du supplice qu'ils doivent éprouver à chercher quelque chose d'obligeant ou même d'insignifiant à dire, à une multitude souvent peu connue d'eux.

Dans les petites réunions qu'on appelle le *monde*, parler est de même obligé. Il faut voir avec quel art la faveur de la parole est distribuée. On parle plus à celui qui a plus d'importance; moins à celui pour qui on a moins de considération. Il y en a à qui on ne parle pas du tout. On comprend dans quel cas, et pourquoi.

Encore que dans le monde les conversations ne soient que de la niaiserie, je conviens, à l'égard des femmes, que cette conversation a souvent de la grâce. Je me suis arrêté quelquefois à écouter le petit gazouillement de deux demoiselles entre elles. Il me rappelait celui de deux jolies petites linottes de mes bois, au mois de mai. J'étais tenté de demander quelquefois : Linottes, que signifient vos chants. J'aurais pu leur demander de même ce que signifiaient leurs trémoussements continuels de rameau en rameau, de branche en branche : et pourtant, et ces trémoussements et ces chants avaient un charme infini.

Je tenais beaucoup, à mon arrivée à Paris, à revoir, avec l'impression du vieil âge, ce monde que j'avais vu un peu dans ma jeunesse, un peu plus dans l'âge mûr : je l'ai vu. Vaine futilité, gaspillage de la vie. Jeune, on peut prodiguer la vie ; vieux, on en est économe, quelquefois avare. On ramasse alors avec soin non-seulement les morceaux, mais les miettes d'un temps qui, dans peu, va vous échapper.

Mon parti est pris aujourd'hui de me séparer de tout ce beau monde. Plus que jamais, au lieu de politesse, il me faut de la bonté ; au lieu de gentillesse, de la confiance ; dans les communications d'affaires, de la simplicité et de la vérité.

En me retirant du monde, je vois bien que cette fois je n'ai plus mes beaux troupeaux, mes belles prairies, mes jolis bois ; n'importe. Dans la solitude de ma chambre, comme dans la solitude de mes bois, je ne prétends demeurer étranger à aucun de mes anciens souvenirs. Je prétends continuer à mes anciens amis le culte que je leur avais voué. Peut-être leur ajouterai-je quelques nouveaux alliés, objets de reconnaissance. Car, il faut bien le dire, tout en oubliant quelques petits dédains que çà et là je n'ai pas fait semblant d'apercevoir, il m'a été impossible de n'être pas touché de quelques marques de bonté, de quelques sourires aimables. Que grâces leur

soient rendues. Tout cela est entré et demeurera dans mon cœur. C'est résolu. Me voilà dans ma chambre, voulant m'y composer une société.

Que si je voulais m'y faire un simple amusement, j'aurais pour cela bien des moyens. Et d'abord je pourrais m'adresser à ce commissaire de police de Pétersbourg, qui, d'après les ordres de sa souveraine, voulait absolument empailler tout vivant le banquier de la cour. Je pourrais ainsi me procurer une belle collection des principaux personnages du temps. Bonne personne que je suis, je ne veux faire empailler personne, encore moins les vivants que les morts. Je ne veux pas même m'adresser au directeur du salon de Curtius, qui pourrait, si je voulais, meubler mes appartements en statues de plâtre.

Blumenbach a eu une singulière pensée. Quand j'allai le voir, en 1817, à Gœttingen, il me montra, dans un salon fort élégant, une collection de crânes qu'il me dit composer sa société ordinaire. Voulant me présenter à sa société, il me dit: « Ici, monsieur, voilà les hébétés; là, les hommes spirituels; de ce côté, les hommes faux et astucieux; plus loin, voyez les anthropophages. » Franchement, ceux-là me firent peur: il me semblait qu'ils allaient me manger. Revenant ensuite à sa place, il me présenta son

ami intime : c'était un crâne chéri qu'il tenait toujours à ses côtés : « Voyez, me disait-il, c'est un amour. » Chaque jour, il faisait des visites à tous ses crânes. Il m'assura que c'était d'après ses observations que Gall, son disciple, avait construit son système.

Tout cela n'est que singulier, et ne me plaît pas. Ce qui me déplairait moins, c'est ce que j'ai eu occasion d'observer en Italie.

En entrant dans la galerie de Florence, vous trouvez dans la grande salle, étendue toute nue sur un canapé, une jeune femme avec les formes les plus belles, dont le regard caressant semble vous appeler. A peine osais-je, de pudeur, approcher, lorsqu'un honnête ecclésiastique se présente à moi, et, prenant sans façon dans sa main le sein le mieux dessiné, il me montre au-dessous de cette première enveloppe qu'il enlève, l'ensemble des veines lactées ; et ainsi de suite toutes les parties de la femme, qui se déboîtent et se remboîtent sans laisser au-dehors la moindre apparence de leur liaison.

A Sienne, c'est autre chose. Il y a dans la sacristie un superbe groupe des trois Grâces, dont les chanoines ont jugé à propos de faire un antiphonier. J'ai trouvé là de bons vieux prêtres en perruque et en surplis, qui essayaient, sur le dos même d'une de ces Grâces, à deviner

le plain-chant d'une hymne nouvelle qu'on leur avait envoyée.

Après cela, ajoutez la ressource des collections de médailles, de camées et de portraits, on verra comment il est possible, dans la solitude de sa chambre, de se composer diverses espèces de société.

Je n'ai pas fini sur ce sujet.

On parle beaucoup de préjugés. Mais il y a des préjugés qui, sous l'enveloppe du mystère, ne laissent pas d'être fondés. L'instinct du cœur a sur cela bien plus d'intelligence que l'esprit. Quoi qu'en dise une prétendue philosophie, un ami est heureux d'avoir quelque chose qui ait appartenu à son ami; il ne veut pas s'en séparer. Dans les religions anciennes, un peu aussi dans les religions nouvelles, un culte a été souvent adressé non-seulement à une idole, mais encore à ce qu'on appelle une relique. Le fétichisme, aussi ancien que le monde, a conservé de la vogue dans une grande partie du globe.

La haine, comme l'amour, peut avoir ses idoles. Notre antiquité française a été particulièrement remarquable à cet égard. On a regardé non-seulement dans la religion, mais dans notre législation, comme un crime au premier chef d'avoir sur soi, dans des desseins pervers, l'image ou seulement quelque chose de son ennemi; le

plus souvent, cependant, c'était une figure de cire. L'objet de cette pratique était pour se procurer une occasion continue de malédictions. Aux malédictions, si on ajoutait soit des pincements répétés, soit des piqûres d'épingle, l'effet était réputé immanquable. Cela s'appelait *envoûter*. La personne ainsi *envoûtée* déclinait, disait-on, peu à peu, et finissait par succomber. Cette pratique, qui a figuré dans l'histoire des sortiléges et des maléfices, a été sévèrement réprouvée, et tōujours l'objet d'une condamnation à mort.

Je n'ai pas à examiner ici si ces vœux de la haine peuvent avoir, comme on le croyait autrefois, de véritables effets. Cela ne m'importe point. Si, dans le cours de ma vie, j'avais eu le malheur ou la maladresse de m'attirer quelque ennemi, qu'il se rassure; je ne me propose point de l'*envoûter*. Dans la retraite nouvelle que je médite, mon intention est de ne m'occuper que de mes amis. Sans les visiter, je ne les perdrai pas de vue. Bien souvent je les appellerai, et les mettrai en quelque sorte devant moi. Je leur parlerai alors comme s'ils étaient présents. Je les prierai de me donner quelquefois leur pensée, comme ils ont la mienne. Pour ce qui est des signes que je choisirai, des formes que j'emploierai, cela est mon secret. Si, par l'effet

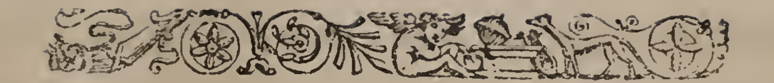
de ces signes et de ces formes, mes vœux continus peuvent porter quelque douceur dans leurs peines, quelque accroissement dans leurs satisfactions, j'en serai heureux.

Devoir et *sentiment :* ainsi se terminera, en aimant mes amis, et en servant mon pays, une vieille et trop longue vie.

Se terminera! est-ce que la vie a un terme! Eh, oui, certainement. Je l'avais oublié. J'en parlerai une autre fois.

Le Comte DE MONTLOSIER.





L'ÉGLISE SAINT-EUSTACHE.



I.

Au centre de Paris, dans le quartier le plus fangeux, le plus triste, s'élève, sur une large base, l'église de Saint-Eustache, admirable souvenir, comme architecture religieuse, du règne de François Ier. — Son origine est fort ancienne; les bénédictins, de Launoy et Dulaure, nous disent qu'à cet endroit fut un temple consacré à Cybèle, dont on trouva une tête colossale en bronze, au coin de la rue Coquillière, en creusant les fondements d'une maison.

Cette tête est gravée dans Caylus; l'original se trouve maintenant au cabinet des antiquités de la Bibliothèque.

En 1200, un certain Jean Alais, à qui la conscience reprochait d'avoir mis une taxe de *ung dénier seur chaque panié de poiçon*, y fit construire, pour l'absolution de sa faute, une petite chapelle relevant du chapitre de Saint-Germain-l'Auxerrois, et qui fut dédiée à sainte Agnès.

Plus tard, le nom de Saint-Eustache prévalut sur celui de Sainte-Agnès; on ignore le motif de cette substitution de noms. Un vieil auteur, que nous avons consulté, suppose qu'il vient d'un prêtre ambitieux et plein de vanité, qui s'appelait Eustache, au reste, *saint très-peu connu.*

« Le docteur Jean de Launoy, surnommé *le* « *dénicheur de saints*, parce qu'il avait démontré « la fausseté de plusieurs de leurs légendes, était « redouté par les curés dont les églises avaient « des patrons suspects. Lorsque j'aperçois M. de « Launoy, disait le curé de Saint-Eustache, je « lui ôte mon chapeau bien bas, et lui tire de « grandes révérences, afin qu'il laisse tranquille « le saint de ma paroisse [1]. »

L'église de nos jours fut bâtie en 1532, sur les dessins de David; Jean de la Barre, prévôt des marchands, posa la première pierre, et ce

[1] Dulaure, Hist. de Paris.

n'est réellement qu'à cette époque qu'elle prit le nom de Saint-Eustache, et qu'elle *fut érigée en paroisse* [1].

L'architecture de Saint-Eustache est d'un genre neutre; la chapelle de la Vierge et le portail de la face occidentale, ridicules travaux de Mansard, sont de deux ordres, le dorique et l'ionique. L'intérieur est de cette grande architecture sarrasine, toute de hardiesse et de génie pour la pensée, et admirable de grâce, de fini pour les détails et l'exécution.

La voûte de la nef est haute de près de cent pieds. Elle est soutenue par dix piliers carrés parallèles, qui s'élèvent ornés de listels et de feuilles d'acanthe jusqu'à soixante pieds du sol. Puis, à cette hauteur, une galerie élégante, rehaussée d'une rampe à trèfles, fait le tour de l'édifice. Au-dessus, les piliers s'amincissent, s'allongent, entourés de légers entrelacs gothiques, jusqu'à six toises du dôme, où viennent se réunir les arcs-boutants sur lesquels il est appuyé.

Plus loin, c'est le chœur, commencé en 1624, et achevé en 1637, sous le règne de Louis XIII, morceau prodigieux, admirable d'architecture, admirable de forme, admirable par ses objets d'arts!... Placé sous l'orgue, on le voit fuir dans la perspective, formant un point d'ovale, que

[1] Baillet, Vies des Saints.

terminent des piliers plus effilés, plus minces que ceux de la nef, et voilant à demi les seize autres gigantesques qui soutiennent la coupole sur leurs têtes.

Immédiatement au-dessus de la galerie sont percées douze fenêtres cintrées, garnies de vitraux précieux. Ils représentent les Pères de l'église; rien n'est plus beau comme dessin, comme couleur. La majeure partie est du célèbre Nicolas Pinégrier, inventeur des émaux; le reste est attribué à Désangives et à Jean de Nogare.

La chaire à prêcher fut exécutée sur les dessins de Le Brun, et l'œuvre est due au talent de Cartaud.

En 1740, on voyait encore à Saint-Eustache une chapelle toute sculptée par Antoine de Hancy, le plus habile ouvrier de France pour les ouvrages en bois; mais un accident qui y arriva la fit enlever; comme on ne la replaça point, on n'a jamais su où elle était passée.

C'est surtout le soir, à la nuit tombante, que Saint-Eustache est remarquable par son appareil religieux. Là, ce sont des fidèles qui viennent réclamer la goutte d'eau bénite, et qui vont lentement murmurer des prières en latin qu'ils ne comprennent pas; plus loin, quelques curieux qui font retentir bruyamment les échos de la

voûte, qui blâment, ou qui donnent de risibles éloges pour attester de leur présence; et parfois un poète entraîné vers de célestes régions par cet effrayant silence, et qui vient demander à Dieu de nouvelles inspirations!

Jusqu'à la révolution de juillet, Saint-Eustache n'eut point d'église rivale pour les cérémonies religieuses, pour la musique sacrée. Chaque année, le jour de Sainte-Cécile, on y célébrait une messe admirable, chantée par les premiers artistes de l'Opéra; toute la jeunesse instruite s'y trouvait; la haute aristocratie, les femmes de luxe, les élégants, tout était là; et l'abbé Le Bossu riait dans sa soutane de voir la rage impuissante de l'archevêque de Paris. Eh bien, cette messe vient d'être annulée; il n'y a plus rien que l'édifice. Artistes, écrivains, poètes, faites donc des révolutions. Les conséquences de celle de juillet ont tué l'art!

Sous Louis XIII, et au commencement du règne de Louis XIV, c'était un grand honneur d'être enterré dans les églises; Saint-Eustache paraît avoir eu la vogue, car, avant la révolution, on y comptait près de cent pierres tumulaires, dont nous décrirons les plus notables:

Vincent Voiture, poète, mort en 1647 ou 1648.

Isaac de Benserade, poète.

Le grand Colbert, dont le monument y a été replacé depuis la restauration. Il est représenté à genoux sur un sarcophage de marbre noir; devant lui, un génie supporte un livre ouvert. Aux extrémités, on remarque deux autres statues, la Religion et l'Abondance. Cette dernière et Colbert sont dus au ciseau de Coizevox; les deux autres sont de Tuby.

Vaugelas, le grammairien, mort en 1650.

Bernard de Girard, historiographe de France.

François d'Aubusson de la Feuillade, maréchal de France.

Le célèbre comte de Tourville.

La Motte le Vayer, de l'académie française.

Plusieurs femmes de grands seigneurs.

De tous ces tombeaux, la révolution n'en respecta qu'un seul: je l'ai vu, il y a quelques jours, en visitant l'église.

Voici l'inscription qu'on lit sur le marbre, et qui explique *la clémence* de nos iconoclastes révolutionnaires.

« Ci gît François Chevert, commandeur,
« grand'croix de l'ordre de Saint-Louis, che-
« valier de l'aigle blanc de Pologne, gouverneur
« de Givet et Charlemont, lieutenant-général des
« armées. . . . du roi. »

Ces deux derniers mots ont été mutilés.

« Sans aïeux, sans fortune, sans appui, or-

« phelin dès l'enfance, il entra au service à l'âge « de onze ans ; il s'éleva, malgré l'envie, à force « de mérite, et chaque grade fut le prix d'une « action d'éclat. Le seul titre de maréchal de « France a manqué, non pas à sa gloire, mais à « l'exemple de ceux qui le prendront pour mo- « dèle.

« Il était né à Verdun sur Meuse, le 2 février « 1699 ; il mourut à Paris, le 24 janvier 1769. »

Cette épitaphe est attribuée à Dalembert.

Il y avait un dernier tombeau dont je dois parler, parce qu'il sert de base à l'histoire scandaleuse que j'ai à vous raconter. C'était, dit Sauval, celui de *dame Marie de Jars* (mademoiselle de Gournay, fille adoptive de MICHEL DE MONTAIGNE, à qui nous devons la publication des fameux ESSAIS). *Elle mourut en* 1645, *âgée de soixante-dix-neuf ans, neuf mois, et sept jours. Elle y est enterrée :*

Cy gist Alain de la rue de Grenelle
A quy Dieu doint vie sempiternelle
En paradis, où sont harpes et luts,
Non en enfer où damnez sont bouluts.
Que dirons-nous de ce grand purgatoire ?
Il en est un, ouy dà, trédame voire.

II.

LES SACRILÉGES.

....Quid faciant, agitentque die. Si nocte maritus
Aversus jacuit....

JUVÉNAL, sat. VI.

La noblesse devenait de plus en plus dévote et dissolue; les guerres continuelles que la France avait à soutenir contre l'Allemagne, l'Espagne et la Flandre, loin de restreindre les aventures scandaleuses des grandes dames d'alors, semblaient leur donner une nouvelle extension. Les jeunes seigneurs, lorsqu'ils avaient guerroyé quelques mois, revenaient à la cour, et tout fiers d'un courage de parade qu'ils étalaient aux yeux des femmes avec fatuité, ils couraient de conquête en conquête, affichant la marquise qu'ils avaient connue hier, et dés-

honorant à l'avance la comtesse qui leur accorderait tout le lendemain.

Les femmes savaient cela; mais la corruption n'y regarde pas de si près. La honte et l'infamie mesurent leurs pas sur ceux du plaisir; et, comme à cette époque on entendait par plaisir le plus grand nombre de scandales incestueux ou adultères, il n'y aurait point eu de volupté si tout Paris n'en eût pas été instruit.

La régente gouvernait avec Mazarin. Louis XIV avait sept ans; la vieille foi disparaissait entièrement de tous les cœurs. Cela présageait les débauches du grand règne, et les orgies, et les prostitutions du Parc-aux-Cerfs.

Parmi les dames qu'on citait encore tout bas, était la marquise de Marny, la plus superstitieuse et la plus dévote de la cour de Louis XIII. Aucune femme ne pouvait lui être comparée pour la beauté; Marie de Rohan elle-même, la belle duchesse de Chevreuse, son amie, ne voulait pas sortir avec Régine, tant elle craignait qu'on ne remarquât la différence qui existait entre elles.

Cette jeune femme était en effet bien belle: de longs cheveux d'un châtain clair tombaient en désordre sur son cou et sur ses épaules, qu'une ample robe de velours noir rendait encore plus éclatants de blancheur. Elle avait le front élevé, marque d'un esprit supérieur. Ses yeux bruns,

très beaux, paraissaient cependant avoir été plus brillants; le reste de sa figure était parfait; seulement, on remarquait au-dessous des yeux un demi-cercle noir posé légèrement sur cette tête si blanche. On eût dit un de ces caprices du pinceau qu'on admire dans les dessins des grands maîtres.

Et pourtant, c'étaient des signes de mort que ces jolies veines! Les passions avaient parlé trop fort à l'âme de la jeune femme; un mal qui ne s'éteint que dans la tombe commençait à lui dévorer le cœur! et sa souffrance allait devenir plus poignante; car, depuis deux jours, elle avait surpris son malheur dans les yeux du médecin qu'elle avait consulté.

Comme M. de Marny avait plus de soixante mille livres de rente, sa femme l'obligeait à recevoir beaucoup de monde. On remarquait à ses bals Charles de l'Aubespine, garde des sceaux, le brillant marquis de Lontjeac, Jean-Paul de Gondy, neveu de François de Gondy, archevêque de Paris; le beau chevalier du Mesnil-Guillaume, le baron d'Orgeval, et le comte d'Harcourt.

De Gondy avait adoré la marquise. Pour elle rien ne lui coûtait; plaisirs, peines, attentes, voyages, présents, il avait mis tout en œuvre, et la marquise semblait l'oublier. Et l'on eût dit qu'elle méprisait toutes ses douleurs et tout so

amour! — Il ne lui manquait, après tant d'assiduités et de déceptions amères, qu'un affront; elle le lui fit. — Gondy reçut l'ordre de ne plus se présenter à son hôtel.

Le marquis de Marny, colonel d'un régiment, était un homme d'environ quarante ans, fort bien de sa personne, mais d'un caractère froid, flegmatique; un de ces caractères hermaphrodites, qui tiennent de tout, et qui ne sont rien; que les femmes détestent, parce que leur nature voulant parfois la domination, et parfois les forçant à une douce obéissance, avec ces hommes elles ne trouvent que l'uniformité maritale, qui est la seule chose qu'une femme ne puisse supporter.

M. de Marny était profondément méprisé par sa femme; mais l'amour qu'il avait pour elle lui fermait les yeux; il l'aimait plus qu'un mari, autant qu'un amant.

Il avait pris pour de la calomnie les paroles vagues, parvenues jusqu'à lui, sur la conduite de la marquise.

— C'était de la médisance.

Une seule fois, il avait eu quelques soupçons sur Gondy. Les maris *trompés* ont le tact si délicat!

Un soir d'hiver, sombre, pluvieux, une chaise à porteurs s'arrêta devant Saint-Eustache: une

femme en sortit avec précipitation, et s'achemina dans la silencieuse nef. Arrivée derrière le chœur, elle se mit à genoux à l'angle d'un pilier, et pria. Cette femme, c'était la marquise de Marny; elle venait seule, parce que M. de Marny était protestant, et qu'il ne l'accompagnait jamais à l'église.

Rien n'est plus solennel que le recueillement de l'âme au milieu d'un édifice immense. L'obscurité des voûtes que percent, à de rares intervalles, les reflets de la lampe qui vacille, agitée par le vent, qui sans cesse menace de l'éteindre; ces bourdonnements lointains qui arrivent mourants, comme s'ils craignaient de vous arracher à vos méditations du ciel; tout cela imprime au cœur des sensations neuves, des révélations inconnues, et comme si Dieu voulait nous convaincre de notre petitesse, quand nous formons d'ambitieux projets, là, inquiets, tremblants, il semble que tous nos désirs s'évanouissent pour faire place à l'humilité et à l'épouvante!

Régine de Marny était près de la tombe de la fille de Montaigne, sa vieille amie; dans un moment elle crut entendre un frôlement d'etoffe près d'elle, une respiration étouffée, ou qu'on cherche à retenir. Elle fut effrayée; ses idées superstitieuses vinrent en foule l'assaillir, elle tourna la tête; mais n'ayant rien aperçu, son

imagination lui montrait déja quelque spectre menaçant qui venait lui reprocher ses amours adultères.

Avant qu'elle eût songé à se retirer, une voix grave et forte fit lentement retentir les voûtes de ces étranges paroles :

« C'est ici que le fidèle dort! Après le crime et « le désordre, vient l'expiation.

« C'est ici que la prière continuelle rachète les « fautes. »

Puis, quelque chose de sombre se perdit du côté de la nef; et la marquise, qui avait trouvé une grande analogie entre ces mots et elle, ne voulant pas rester plus long-temps seule dans l'église, se traîna avec peine jusqu'au portail, où l'attendaient ses valets.

La chaise se dirigea par une rue tout étroite, qui longeait le mur oriental de l'hôtel de Soissons, démoli depuis pour construire la halle au blé; elle s'arrêta devant une haute muraille, la marquise descendit, ouvrit une petite porte, et renvoya les deux hommes.

Là était le jardin de son hôtel; elle voulait respirer un peu d'air avant de rentrer; son cœur battait avec violence, elle semblait livrée à une agitation étrange, à un combat intérieur de l'âme avec le corps. Puis, après avoir marché rapidement pendant une demi-heure, elle s'arrêta :

— Tout finit aujourd'hui!

Et elle monta les degrés qui conduisaient à son appartement.

C'était une large pièce somptueusement ornée; Prascin, élève de Jean Goujon, avait sculpté toute la paroi occidentale de la muraille; au-dessous des quatre volutes qui soutenaient les sommiers, appuis de l'étage supérieur, on remarquait les armoiries de la famille artistement travaillées; aux autres parois, principalement à celle qui faisait face au jardin, étaient suspendus quelques tableaux précieux des maîtres d'Italie. Les meubles utiles répondaient à ce luxe. C'étaient des fauteuils dorés, recouverts en tapisseries à l'aiguille, des tables sur lesquelles se drapaient de riches étoffes, des toiles d'argent, et au fond, dans une large alcove, des tentures de soie se déroulaient sur un lit magnifique.

Des candélabres en vermeil surchargés de bougies éclairaient cette pièce. Le marquis en pourpoint noir à crevés blancs, le cou entouré d'une fraise à trois rangs de dentelles, les jambes emprisonnées dans des bottines de couleur fauve, attendait sa femme; il ajustait le ceinturon de son épée quand elle entra :

« Enfin, vous voici! s'écria le marquis; nous sommes en retard, ma chère amie; sonnez vos femmes pour vous habiller vite, car je suis per-

suadé que si vous ne vous hâtez, on commencera la comédie sans nous, et il serait fort désagréable qu'on jouât le premier acte, dans lequel vous devez remplir le rôle de la Madeleine. »

La marquise ne répondit pas; elle détacha le voile noir qui lui couvrait la tête et les épaules.

« Que vous êtes pâle, madame, mais que vous êtes belle! »

La marquise se jeta sur une chaise longue sans répondre.

« Eh bien! dit le marquis, voyant sa femme silencieuse, faut-il sonner vos femmes? »

Et comme il allongeait le bras pour saisir le ruban, elle l'arrêta :

—Non, monsieur, asseyez-vous!

—Mais la duchesse de Montbazon nous attendra.

—Nous n'irons pas!

La voix de cette femme était si étrange, que le marquis la regarda d'un air stupide, ne sachant ce que cela signifiait; puis il s'assit.

Alors la marquise se frappa le front avec ses mains, elle se leva, fit entendre quelques paroles dites avec amertume; de ces paroles sans suite qui font tant de mal! et marchant à grands pas dans l'appartement, elle se mit à pleurer :

—Suis-je malheureuse, ô mon Dieu! toujours

des visions, toujours ces paroles épouvantables qui me glacent le cœur!...

— Mais de grâce, mon amie, qu'avez-vous? s'écria le marquis.

— Si vous saviez! mais...je me fais honte à moi-même. Je suis une femme flétrie; une femme perdue! Vous voyez mon visage déja décomposé; eh bien! il est pur si on le compare à mon cœur. Il faut fuir, loin d'ici, loin de tout ce monde qui me perd : entendez-vous, marquis, il faut fuir!...

— Fuir! et pourquoi? Ah! vous arrivez de l'église; votre confesseur vous aura encore effrayée avec son enfer, avec ses supplices sans nombre... N'y retournez plus, marquise; venez avec moi chez madame de Montbazon, cela vous calmera.

— Mais vous avez donc résolu de me pousser tout-à-fait à ma perte : c'est toujours vous! Il faut partir, vous dis-je; car, chez cette duchesse ils y seront tous!...

— Elle est dans un délire affreux, pensa le marquis. Refuser une si belle partie de plaisir, dit-il à mi-voix.

Elle l'entendit...— Toujours le plaisir!... Mais vous ne savez donc pas à quels excès il porte, que de crimes il fait commettre! Oh! écoutez-moi, je veux tout vous dire! Vous n'avez pas été heu-

reux avec moi, je le sais; ma conscience me reproche bien des torts, mais je me sens la force de tout réparer. Écoutez-moi, marquis, car c'est une confession terrible que j'ai à vous faire; jamais aucune femme n'a osé dire à son mari ce que vous allez entendre. Jusqu'à ce jour... je vous ai méprisé!... Jusqu'à ce jour, votre vue, votre existence m'ont obsédée comme un songe cruel... Écoutez-moi, vous dis-je!... Plus le crime fut horrible, plus le repentir sera grand!... Pour rendre plus brillante ma vie de jeune femme, vous avez attiré chez vous ce que Paris compte de plus noble et de plus gracieux. On ne parle que de vos bals, que des chevaliers qui les embellissent; eh bien! marquis, pour vous payer de tant de soins, de tant d'amour, je vous ai déshonoré!... Écoutez-moi encore!... Charles de l'Aubespine, cet ami qui vous est si dévoué, cet ami que vous avez obligé au prix de votre sang, eh bien!... il fut mon amant!... Ce baron d'Orgeval, votre parent, c'est le premier qui me séduisit! Le marquis de Lontjeac, le comte d'Harcourt, le chevalier du Mesnil-Guillaume, ont été mes amants!

Cet aveu si brusque, si inconcevable, anéantit le marquis; il fut atterré.

— Ne vous avais-je pas dit qu'aucune femme

jusqu'alors n'avait osé faire de pareils aveux.

Il parut recouvrer quelque peu d'énergie.

—Vous voulez donc que je vous tue ! A genoux, misérable femme !

— Marquis, lui dit-elle, en se levant avec fierté, croyez-vous que je veuille implorer votre pitié, vous demander merci ; non : je vous ai avoué mes fautes, voilà tout ! Une âme vulgaire vous les aurait cachées, je ne l'ai pas voulu, moi ! J'ai craint pour votre vie, qui m'est chère dès à présent ; car, si la bouche d'un autre vous l'eût appris par des sarcasmes amers, vous vous seriez battu pour moi, et l'on vous aurait tué !... Maintenant, vous ne me refuserez plus de me claustrer jusqu'à ma mort dans votre vieux château du Dauphiné ; si je vous l'avais demandé hier, j'aurais essuyé un refus ; aujourd'hui ma demande sera accordée; et là, je pourrai obtenir l'absolution de mes fautes par la prière !

L'éclair de colère qui avait animé le marquis pendant quelques instants était déja disparu, il se rapprocha de sa femme.

—Il ne faut qu'un instant pour apprécier un homme, reprit la marquise, avec un son de voix doux et caressant; vous êtes bon ; je sens combien je suis indigne de vous, combien votre cœur a dû souffrir en me voyant si insouciante,

si rieuse avec la foule, et si froide avec vous! Je sens combien cette conduite est odieuse, tromper un homme qui ne voit que par vous, un homme qui vous a donné son nom! Eh bien! avec un oubli général, tout peut se réparer! Le feu fait disparaître l'huile qui a taché le fer; l'avenir sera pour nous!... Retirés loin du monde, loin de la cour, où la débauche vicie l'air, et, comme un aimant, attire tout à elle, nous pourrons connaître encore ce que la vie a de charmes; je vous entourerai de soins, d'affections; ce sera une autre âme avec le même visage! Il y a tant d'amour dans le cœur d'une femme! Vous me pardonnerez, marquis, et chaque instant de bonheur que vous goûterez, ce sera une de mes fautes qui s'effacera!

— Ah madame!... et il pleurait.

— Vous me pardonnerez, lui dit-elle alors en se jetant à ses pieds; vous me pardonnerez! Et je jure sur ce reliquaire, à la face de ce Christ, de n'être plus qu'à vous; et je demande à Dieu qu'il fasse retomber sur ma tête le châtiment réservé aux blasphémateurs, si jamais j'avais la pensée de devenir parjure.

— Mon amie, marquise, s'écria le faible de Marny, vaincu par cette douleur réelle, et par cette belle tête suppliante; oh! que ne m'as-tu épargné tant de chagrins!

Il la pressa sur son cœur, l'embrassa cent fois, et tout parut oublié.

— Nous quittons Paris dans trois jours, mon ami, je le désire.... Je le veux. Je ne vous demanderai plus qu'une chose avant de partir. Il faut m'acheter le droit d'une tombe à l'église Saint-Eustache.

— Le droit d'une tombe!... Toujours vos idées superstitieuses. Mais, puisque vous le voulez, marquise, vous l'aurez....

Le lendemain matin, le curé reçut une lettre de madame de Marny, dans laquelle on lui demandait un rendez-vous pour le soir, à trois heures, et le droit de tombe y était demandé.

Paul de Gondy se trouvait là quand le billet fut apporté; il reconnut la livrée de la marquise; alors, il lui fallut savoir ce que cette femme qu'il avait aimée avec si peu de succès désirait de son ami; le vieux curé, ignorant toutes choses mondaines, communiqua le billet.

— Une pierre tumulaire! répéta Gondy plusieurs fois. Mes paroles de l'autre soir l'ont effrayée, mais cet effroi doit me servir. Monsieur le curé, dit-il avec beaucoup de gravité, vous n'ignorez pas que Saint-Eustache relève de l'archevêché, eh bien! je vous prie de renvoyer la marquise à mon oncle, qui verra s'il doit ac-

céder à sa demande. Je pourrai, s'il est nécessaire, être utile à madame de Marny.

— Je vous l'adresserai, mon cher abbé.

Et les deux amis se séparèrent.

A trois heures, la marquise arriva au presbytère; quand elle sut qu'il lui fallait s'adresser à l'archevêque de Paris, elle devint plus pâle, ses yeux exprimèrent le découragement et la douleur.

— Si vous pouvez lever cette objection, messire, lui dit-elle, rien ne me coûtera; au lieu de quatre ou cinq mille livres qu'on exige ordinairement, j'en donnerai quarante, soixante, s'il le faut, mais épargnez-moi la peine d'aller supplier l'archevêque!

— Mes pouvoirs ne vont pas jusque-là, madame; l'archevêque de Paris est, après notre saint père le pape et le roi, mon maître et mon seigneur.

— Que puis-je faire?

— Il n'y a qu'un homme qui puisse vous épargner la démarche qui vous répugne.

— Un homme, monsieur! quel est-il? dites!

— C'est messire Paul de Gondy, le neveu de l'archevêque.

— Paul de Gondy! mieux vaut encore l'archevêque, répéta-t-elle douloureusement.

Elle fut le jour même à l'archevêché, et obtint une audience pour le lendemain.

Mais le soir, le vieux François de Gondy avait été prévenu par son neveu, qui avait quelque chose, disait-il, à demander au marquis de Marny, colonel d'un régiment de cavalerie. Le vieillard s'était démis de tous ses pouvoirs, et le laissait entièrement libre; néanmoins il reçut la marquise avec cette politesse et cette galanterie qui caractérisaient le clergé du dix-septième siècle, l'assura que son neveu ferait tout ce qu'elle lui demanderait, et prétexta une visite à la régente pour qu'elle se retirât.

Alors madame de Marny vit qu'elle était à la merci de Paul de Gondy; elle fut trois jours sans faire aucune démarche, dévorant son dépit et ses douleurs : elle n'osait aller chez lui, parce que son mari ne la quittait plus; il l'accompagnait partout, et elle ne voulait point provoquer sa jalousie, en allant chez un homme sur qui il avait déja conçu des soupçons. Comme le marquis était protestant, il n'y avait qu'à Saint-Eustache où il ne suivît pas sa femme; il attendait dans son carrosse la fin des offices.

Le quatrième jour, la marquise écrivit une nouvelle lettre au curé, puis elle se rendit le soir à son confessionnal dans la chapelle fermée, œuvre de du Hancy.

Ce fut Gondy qu'elle y trouva!

Elle parut peu surprise; d'autres femmes à sa

place se seraient retirées, elle n'y songea pas. La superstition disait à son âme qu'elle serait damnée, si, après sa mort, ses restes n'étaient pas enfouis sous les dalles de Saint-Eustache.

Gondy le premier rompit le silence.

—Vous avez donc enfin consenti à revenir, madame.

—C'est un devoir pénible que je remplis, monsieur; il est vrai que je viens en suppliante m'abaisser devant vous, pour obtenir, à prix d'or et avec honte, ce que d'autres paient une moindre valeur sans avoir à rougir. Mais il est sans doute écrit là haut que tel qui résiste aujourd'hui cédera demain. C'est notre histoire à tous deux, monsieur.

—Oui, Régine, c'est notre histoire : pendant deux années entières vous m'avez repoussé, humilié, vous m'avez brisé le cœur sans pitié, avec délices; vous m'avez raillé et sali par un affront; aujourd'hui c'est l'heure des représailles. Mais bien souvent le désir de la vengeance s'éteint quand la possibilité de frapper nous est offerte. Si, malgré tous vos torts, je vous avais toujours aimée, si je vous aimais encore, Régine, et que je vous dise : Un mot de ta bouche, et tout sera oublié !... il y aurait plus de bonheur peut-être... La part du ciel doit sembler si belle et si douce

après mille ans de purgatoire! il en serait ainsi.

— Que me dites-vous? s'écria la marquise effrayée, croyant entendre encore la voix lente et profonde qui lui avait dit de sinistres paroles. Songez-vous dans quel lieu nous sommes! songez-vous que ce temple est celui de Dieu!...

— L'absolution du prêtre lave toutes les fautes... Mais que vous ai-je donc fait, marquise, pour être avare avec moi de ce que vous avez prodigué à tant d'autres? Peut-être mes amours à moi ne courraient pas la rue, et ne feraient pas voir au peuple les dégradations de la noblesse et du clergé; toutes choses dont il se vengera, croyez bien; peut-être n'aurais-je point fait comme cet abominable Lontjeac, à qui vous vous êtes livrée comme un enfant, et qui va partout répétant le charme qu'il y a de vous posséder. Je n'aurais point fait cela moi, et pour les mœurs du jour je ne suis pas à la mode, j'en conviens, il faut qu'une dame puisse faire parade des chevaliers qu'elle a attachés à son char.

— Ah! Gondy, par pitié!

— Mais, avec moi, vous auriez conservé votre réputation; le remords et l'abus des plaisirs ne vous auraient pas tuée; vous ne seriez pas méprisée! Toutes les femmes de la cour et de la bourgeoisie ne vous montreraient pas au doigt,

quoiqu'elles valent moins que vous, qui êtes plus belle. Eh bien! un mot, un seul mot, et je dis demain à Lontjeac, en plein Louvre, qu'il a menti comme un renégat, afin que je puisse l'empêcher immédiatement de le répéter de nouveau à d'autres.

Cette fois, ce n'était plus l'amant craintif, l'amant fasciné par la passion; c'était l'amant qui n'a plus rien à ménager, qui a ressaisi toute sa supériorité, toute son importance d'homme de qui on réclame un service.

—Songez, dit-il, qu'avec moi, prêtre et partisan de l'épée, discret comme une jeune fille avant les noces, votre honneur serait à couvert. Songez encore que la faveur que vous sollicitez dépend de moi.

—Et vous en profiteriez, monsieur? Oh! ce serait bien vil, bien mal à vous, envers une femme faible et délaissée... qui n'a que son titre de femme pour lui servir d'aide et de protection!... Et vous, abbé, abbé de Gondy, vous ne rougiriez pas...

—Non, madame.

—Je suis bien malheureuse!

—Vous m'avez autrefois chassé de votre maison.

—Je le devais pour mon mari.

—C'est de cette époque que data votre liaison avec de l'Aubespine.

—O mon Dieu!

—Avant ne m'aviez-vous pas préféré ce fat de Lontjeac?

—Je vous jure, monsieur...

—Ne jurez pas, madame! ce serait un péché de plus... Mon duel avec d'Harcourt, c'était encore pour vous. Eh bien! je consens à tout oublier, Régine; bien plus, je tuerai le marquis de Lontjeac pour l'empêcher de médire davantage; je forcerai les plus insolents à vous respecter: un mot de toi, Régine, une parole, et je suis ton bien-aimé! et demain, tu auras le parchemin qui t'assure un lieu de refuge pour obtenir la rémission de tes fautes.

Il avait saisi une des belles mains de la marquise qu'il couvrait de baisers; ses dernières paroles avaient tellement absorbé les esprits de Régine, qu'elle ne songeait pas à la lui retirer.

Comme il voulut l'attirer sur son sein, elle revint à elle, songea au serment qu'elle avait juré sur le reliquaire, repoussa Gondy avec force, et sortit précipitamment de la chapelle.

—Je n'ai pu conclure encore, dit-elle au bon marquis, qui l'attendait dans son carrosse...

Les préparatifs du voyage étaient tout-à-fait terminés; le seul droit de tombe manquait; la marquise sentait son mal s'accroître, et elle ne

voulait pas quitter Paris sans avoir une certitude sur ce qui l'intéressait tant. Ses nuits devenaient de plus en plus agitées ; son sommeil était troublé par d'horribles visions, auxquelles la voix de Saint-Eustache venait toujours se mêler. A quelque prix que ce fût, elle voulut en finir.

Elle écrivit à Gondy, et comme son mari ne la quittait que lors de ses visites à l'église de Saint-Eustache, le rendez-vous fut donné là. Elle l'attendait depuis long-temps lorsqu'il arriva ; l'abbé prétexta des devoirs importants à remplir, puis il la fit revenir pendant trois soirs, l'humiliant à son tour ; et le dernier soir, ce ne fut pas dans la chapelle de du Hancy que le jeune prêtre reçut la belle marquise, mais dans un des appartements du presbytère, où force lui fut d'oublier le serment solennel qu'elle avait juré sur le saint reliquaire !...

Mais la marquise obtint l'écrit qui lui assurait la rémission de ses fautes. Elle ne quitta pas Paris, sa pulmonie s'étant déclarée après tant d'émotions cruelles ; tous les soins furent inutiles, elle mourut, et comme le marquis venait d'être tué au siége de Lerida, où l'avait appelé son général, aucune épitaphe ne fut mise sur sa tombe, pour dire au monde à venir qu'il avait existé jadis une marquise de Marny.

Paul de Gondy devint par la suite, comme chacun sait, coadjuteur, et cardinal de Retz.

LOTTIN DE LAVAL.





UNE JOURNÉE DE FLANEUR

SUR

LES BOULEVARTS DU NORD.



Ce bon Mercier, dont il me semble encore voir la figure goguenarde sous un vieux et large chapeau triangulaire, Mercier n'a donné d'autre titre à l'un des plus grands chapitres de son *Tableau de Paris* (tableau qui, par parenthèse, ne ressemble presque plus à l'original), que ces mots si vulgaires : PROMENONS-NOUS. C'était un conseil

qu'il donnait d'avance aux peintres futurs de la moderne Babylone, à tous les auteurs du livre des *Cent-et-Un*.

« Hé bien, je me promènerai, me dis-je en m'éveillant, un jour de cet été : comme toi, Mercier, je penserai dans la rue ; et si, comme toi, je n'écris pas sur la borne, j'écrirai dans ma main. »

Et me voilà sortant de mon humble demeure, dans la ferme intention de flaner toute la journée. L'un de nos *Cocentéuniens* a fait de la vie du flaneur une si attrayante peinture que j'ai voulu essayer un peu de cette vie-là.

I.

Je n'avais point tracé d'avance mon itinéraire. Après avoir parcouru quelques rues, profondément occupé de frivoles pensées,

Nescio quid meditans nugarum, et totus in illis,

comme dit Horace, je me trouve, sans m'en douter, sur le boulevart en face de l'église encore inachevée de la Madeleine.

Un soleil pur et brillant semble s'élancer, au loin, du milieu des arbres qui en bordent, des deux côtés, la principale allée. Elle est encore déserte cette longue promenade; mais bientôt que de bruit, quels cris, quel tumulte, quand des voitures de toute espèce rouleront à la fois sur la chaussée du milieu;

quand une foule toujours renaissante d'hommes, de femmes, d'enfants se croisera en tout sens sur les bas-côtés, que n'ombragent point encore les jeunes arbres qui remplacent des ormes séculaires! Hélas! ces vieux témoins de tant de générations qu'ils ont abritées de leur ombre, faût-il les regretter! Ils furent naguère coupés, et renversés sur la route pour retarder au moins dans leur marche les aveugles satellites d'un roi parjure: ils ont concouru à la victoire du peuple sur la tyrannie. Grandissez vite, jeunes arbres, grandissez, remplaçants débiles de végétaux géants! Qui sait si, même avant que notre siècle se soit écoulé, il ne faudra pas que, comme vos devanciers, vous serviez aussi à la défense de la liberté?...

Voilà que, sur ma droite, dans une maison qui a vue sur le boulevart, une petite porte vient de s'ouvrir sans bruit. Il en sort une jeune fille à la démarche vive et légère. Une robe bien simple, de fine mousseline, couvre une taille élancée que presse, par le milieu, une ceinture verte. Un châle, négligemment jeté, enveloppe ses épaules; sous son large chapeau de soie, son visage ne se montre qu'à demi, et pourtant assez pour laisser entrevoir qu'elle est fraîche et jolie. Eh quoi un rang de jaunâtres papillotes,

qui entoure son front, emprisonne sa chevelure d'un noir de jais. Elle n'aura point eu le temps de boucler ses cheveux; il est si matin! D'où vient-elle donc à cette heure où la plupart des jeunes filles reposent encore, bercées par des rêves d'amour? Ne devinez-vous pas? Je parierais, moi, qu'un jeune ami obtint d'elle, hier au soir, qu'elle viendrait. . . et la pauvre enfant n'a jamais manqué à sa parole. — La voilà qui se tourne d'un air inquiet. Elle n'a vu que moi sur le boulevart, ce qui ne l'empêche point de faire retomber un peu plus l'un des bords de son chapeau. — Va, gentille grisette, marche sans crainte; je ne veux point te connaître. Tu n'entendras de moi ni railleries, ni fadeurs, pas un mot injurieux ou galant. Regagne en toute hâte le magasin de modes où, tout le jour, il te faudra tordre de mille manières de la gaze et des rubans. Va plus vite encore; tes compagnes t'attendent pour descendre de leur mansarde aérienne, pour reprendre avec toi le travail accoutumé. Elles te recevront avec bienveillance, j'en suis sûr. Si tu as quelque faiblesse à te reprocher, sont-elles donc des vestales? Tu pourrais leur dire comme dans l'Évangile : « Que celle d'entre vous qui n'a point péché me lance le premier sarcasme, m'accueille seulement d'une mine dédaigneuse. »

J'avance. — Le boulevart est toujours à peu près désert. On n'est pas très matinal à Paris; et il ne faut pas s'en étonner : les trois quarts des habitants passent la nuit presque entière dans le travail; les autres, dans le tumulte des fêtes. Profitons de ce moment de solitude et de silence pour observer les hôtels magnifiques qui forment la bordure de ces allées. Bientôt je serai distrait, assourdi par un continuel bourdonnement. Oh! Paris, ville de bruit, de luxe et de boue, il faut s'éloigner de toi si l'on veut méditer et rêver. Aussi, plus d'une fois ai-je dit de notre capitale ce qu'Horace disait de Rome :

Omitte mirari beatæ
Fumum et opes, strepitumque Romæ [1].

Un somptueux édifice qui s'élève à ma droite vient de fixer mes regards. Je lis sur la porte, écrit en caractères d'or : *Ministère des affaires étrangères*. Comme les temples des anciens, il est flanqué d'un bois sombre. C'est là sans doute que le nouveau dieu de ce moderne temple prépare les oracles qu'il doit proférer devant les ministres étrangers qui viendront l'interroger : oracles aussi obscurs, aussi énigmatiquement exprimés que ceux dont les sibylles d'autrefois payaient la curiosité des rois et des peuples.

[1] Hor., Od., liv. III, ode XXIII.

Eh! comme ces anciens oracles, les paroles des pontifes modernes de la diplomatie font souvent couler bien des larmes, des flots de sang humain.

L'heure approche où l'on verra entrer en foule par cette porte, et les ambassadeurs de la Russie, de l'Autriche, de la Prusse, et les consuls ou les agents de vingt autres souverains plus ou moins oppresseurs dans leurs petits états. Ils feront de fausses confidences, d'insidieuses questions, auxquelles on répondra par de perfides documents, d'équivoques révélations.... Ne faudrait-il point substituer à l'inscription actuelle du temple, cette inscription plus juste, plus caractéristique : *Ministère des ruses étrangères?*— Je n'ai changé qu'un mot.

II.

Il m'en souvient : j'étais à cette place, il y a plus de quarante ans ; je me promenais, comme à présent, en observateur, sur ce même boulevart.—Quel spectacle il m'offrait alors! aucune révolution n'était venue changer les opinions, les mœurs, les modes du ridicule siècle de Louis XV. Là, j'ai vu rouler sur la chaussée, dans des calèches couvertes de dorures, de riches prostituées, des danseuses de l'Opéra aux joues fardées, à l'œil coquet, impudique, la tête et la gorge surchargées de diamants. Les nobles sei-

gneurs de la cour qui les entreténaient, ne rougissaient point d'escorter, montés sur de fringants coursiers, les chars de leurs Phrynés. Dans les allées latérales circulaient de jeunes conseillers à l'air évaporé, à la chevelure poudrée, qui jouait sur un habit de soie noire; des commis de buréaux, et même des commis de marchands, à manchettes de dentelles, en frac étriqué, que soulevait à gauche une petite épée, dont la garde éait ornée d'une bouffante rosette de rubans brodés; des laquais fiers de leurs habits bigarrés, de leurs chapeaux à larges galons d'or; des abbés en manteau court, qui minaudaient devant les magasins des modistes; des moines de toute couleur au regard lascif, au visage enluminé. Le spectacle variait à diverses heures du jour, mais n'en était pas moins bizarre. C'étaient toujours des êtres de formes singulières, qui n'avaient point d'analogues dans la nature; c'était un vrai kaléidoscope.

Quelques années après, toute cette fantasmagorie avait disparu.—La révolution était flagrante: mœurs et costumes, tout était changé. Plus d'habits de soie, plus de perles ni de diamants, plus de fard sur les figures, plus de poudre sur les chevéux, et chacun pouvait faire impunément de la main le tour de sa-tête. Un long pantalon de drap avait remplacé la culotte courte et les bas

de soie blancs ; une *carmagnole* (qui n'était pas sans élégance) le frac à *brandebourgs* ou à boutons brodés. Au lieu d'épées on portait de gros bâtons noueux, au lieu de petits chapeaux triangulaires, des bonnets de poil sur une chevelure *à la Titus*, comme on disait alors.

Et les femmes!... Oh ! ce furent les femmes qui surent tirer le plus d'avantage du changement qui s'était opéré dans les goûts et dans les modes. Elles empruntèrent aux statues antiques des Grecques et des Romaines leur coiffure et leur costume ; elles revêtirent la longue *stola* des Romaines, et elles agrafèrent sur leurs épaules, drapèrent avec goût le *péplos* d'Aspasie ou la *palla* (presque de même forme) de la mère des Gracques. Leurs cheveux étaient contenus dans un réseau pourpre, ou seulement soutenus par des bandelettes de couleur vive. Il me semble encore vous voir, majestueuse T***, vive et légère L***, svelte R*** (je ne vous nommerai point, car vous vivez encore), parcourir les Tuileries, les boulevarts, ainsi vêtues à l'antique. Les hommes s'arrêtaient, applaudissaient en vous voyant passer : et, dans ce temps où tout luxe était proscrit, le luxe que vous étaliez n'offensa les regards de personne, pas même des plus austères et des plus sales jacobins.

Nos femmes d'aujourd'hui ont-elles gagné à

substituer à ces vêtements commodes, élégants, gracieux, leurs robes d'un si mauvais goût, qui pour être agrafées par derrière ou lacées, exigent le secours d'une main étrangère ; des robes dont les manches, d'une ampleur excessive, rappellent celles des mandarins (mais eux du moins n'ont pas recours à l'art pour les gonfler comme des ballons)? — Revenons, s'il est possible, à mon sujet, à la peinture des boulevarts.

III.

La voilà cette large et magnifique rue que Napoléon fit percer sur l'emplacement d'un couvent de capucines. C'est sans contredit la plus imposante, la plus belle des rues qui s'ouvrent sur le boulevart : elle se développe sans obstacles jusqu'à une place oblongue entourée de grands bâtiments uniformes, et au milieu de laquelle s'élève fièrement une haute colonne isolée. De là, par une rue plus belle encore, et bordée de portiques, elle se continue, et vient aboutir au jardin des Tuileries, dont les arbres, formant amphithéâtre, ferment la perspective. — Me détournerai-je pour aller visiter cette fastueuse colonne qui, je l'avoue, du point où je suis placé sur le boulevart, produit un effet admirable ? Non, je n'irai pas. Que m'apprendrait-elle ? Les exploits de nos armées y sont retracés,

dit-on : je le veux croire ; mais quel Argus, aux yeux perçants, pourrait les apercevoir sur ce bronze déja noirci par le temps ? Pour qu'on pût y prendre un intérêt patriotique et vrai, il faudrait retourner la colonne sur elle-même ; que les bas-reliefs se trouvassent dans l'intérieur, et qu'en montant vers le faîte, on pût graduellement en étudier les sujets dans leur ordre chronologique. — Fatale et inguérissable manie des artistes ! toujours ils imitent : on dirait qu'ils ne savent rien inventer. Deux colonnes existent à Rome, couvertes de bas-reliefs, représentant des batailles, des passages de ponts, des camps, des forteresses, etc. Ils n'ont point examiné si ces monuments étaient d'une bonne époque de l'art chez les anciens ; si leurs auteurs, dans l'exécution, se sont conformés aux éternels principes du goût et de la raison. La colonne Trajane est antique ; elle est donc sans défaut. Et les voilà qui plantent au milieu de Paris une copie de la colonne Trajane. La colonne romaine portait au sommet la statue de Trajan dans ses habits impériaux ? Ici ils voudront être originaux : ils poseront bien au haut de la colonne française une colossale statue du petit caporal ; mais ils se garderont bien de ne pas lui couvrir la tête de son grotesque chapeau à trois cornes. Sublime innovation ! Pourquoi ne

lui avoir pas mis aussi dans les mains sa tabatière? La colonne romaine est de marbre : pour paraître inventer quelque chose, ils feront de bronze la colonne française; et ils la couvriront de bas-reliefs peu saillants, sans prévoir que tous ces tableaux si péniblement exécutés disparaîtront sous la rouille et la poussière. De marbre, elle aurait pu avoir une longue existence, apprendre à une lointaine postérité que dans le dix-neuvième siècle les Français avaient eu de mémorables succès dans les guerres qu'ils avaient entreprises; lui offrir des modèles de nos armes, de nos habits militaires à cette glorieuse époque: de bronze, elle n'existera peut-être pas à la fin du siècle. L'avidité de nos neveux, le besoin peut-être où l'on se trouvera d'armer une grande multitude d'hommes, livreront à la destruction, aux fourneaux des fondeurs, cette masse immense de métal, avant même qu'elle ait acquis la patine de l'antiquité.

IV.

Je m'arrêterai quelque temps au carrefour qui se présente devant moi. A quels lugubres souvenirs il me ramène! Combien de fois (il n'y a pas trois mois encore) il m'a fallu suspendre ma marche, dans mes promenades du matin, pour laisser passer une longue file de chars funèbres

qui transportaient à leur dernière demeure les morts de la veille! Il résonne encore tristement à mon oreille le bruit monotone de ces chars, roulant sur la chaussée, et que suivait, en gémissant, une foule de mères et d'enfants.

.............Corpora luce carentum
Exportant tectis, et tristia funera ducunt[1].

Qu'elle fut douloureuse cette époque de l'année où un fléau, presque inconnu jusque-là, menaça de décimer Paris! J'avais vu des champs de bataille après le combat, et je n'avais point éprouvé cette poignante impression que je ressentais au spectacle de toutes ces châsses entassées sur des voitures couvertes d'un drap noir, roulant lentement devant moi comme ces longues files de caissons qui portent les bagages à la suite des armées. Ils me revenaient sans cesse à l'esprit ces sombres vers du Dante, de ce chantre de l'*Enfer:*

Come d' autunno si levan le foglie
L'una appresso dell' altra infin che 'l ramo
Rende alla terra tutte le sue spoglie;

Similmente il mal seme d'Adamo
Gittansi di quel lito ad una ad una

[1] Voyez leur troupe en deuil, et sortant des murailles,
Accompagner des morts les tristes funérailles.
VIRG., *Géorg.*, IV.

Per cenni, come augel per suo richiamo.

Cosi sen vanno su per l'onda bruna;
Ed avanti che sien di là discese,
Anche di quà nuova schiera s'aduna [1].

Laissons là ces tristes images. Pour que la génération actuelle connût bien tous les plus grands maux qui peuvent affliger l'espèce humaine, peut-être qu'après plusieurs révolutions politiques et deux invasions de la France par des armées étrangères, la Providence nous réservait le choléra. Il faut se soumettre, sans murmurer, à ses décrets.

Un grand écriteau, placé de l'autre côté du boulevart, excite ma curiosité. J'y lis : *Église catholique française.* Je désirais depuis longtemps d'apprendre comment le célèbre abbé Châtel avait traduit en français nombre de passages de l'Écriture-Sainte et nos vieilles hymnes,

[1] « Comme on voit, dans l'automne, tomber une à une les feuilles des arbres, jusqu'à ce que les branches aient rendu toutes leurs dépouilles à la terre; ainsi se jettent, les uns après les autres, dans la fatale barque, les enfants maudits d'Adam. Ils obéissent au rappel, comme l'oiseau chasseur à celui du fauconnier. Les voilà voguant sur l'onde noire; et, avant qu'ils soient descendus sur l'autre bord, une nouvelle foule, se pressant sur la première rive, attend le retour du nautonier.

LE DANTE, *Enfer*, III, v. 112 et suiv.

dont le moindre défaut est d'être écrites en mauvais latin, et surtout le très-sacré *canon* de la messe. L'occasion est belle : entrons... Mais on m'avertit que l'église est déménagée, et que M. l'abbé Châtel exerce en un autre quartier son ministère. J'ajournerai le passe-temps que je me promettais. En attendant, je regarderai toujours comme une entreprise difficile et anti-chrétienne de traduire en langue vivante la plupart des livres que l'on appelle *sacrés.* Je ne suis donc nullement surpris que le pape proscrive comme hérétique le chef de la nouvelle église française, et quiconque tentera de rendre intelligibles les paroles, par exemple, qui, dans le divin sacrifice, appellent, dans une hostie, Dieu, le créateur des mondes. L'Église veut que l'on admire sans comprendre : elle a raison ; si l'on comprenait, on n'admirerait plus. Pour moi, j'aime mieux que ma fille, en disant ses prières en latin, croie adresser au ciel de sublimes vœux, que de l'entendre proférer en français des paroles absurdes ou niaises, et dont parfois sa pudeur pourrait être alarmée.

V.

Un petit édifice circulaire, qui se fait à peine remarquer parmi les maisons qui l'entourent, mériterait peu sans doute que je m'arrêtasse à l'observer, si je ne savais que c'est l'unique reste

du fameux *Pavillon de Hanovre*; que là venaient aboutir les fastueux hôtels et les jardins de l'Alcibiade prétendu du dix-huitième siècle, du libertin maréchal de Richelieu. Pavillons et jardins, tout a péri comme la gloire usurpée de leur maître. Les louanges que lui prodiguait Voltaire ne rendront pas à sa mémoire des respects, un culte dont il fut toujours indigne. Dans ces lieux qu'il avait consacrés à des fêtes, à des orgies, on a percé des rues; d'utiles édifices remplacent ces voluptueux boudoirs à l'établissement desquels il employa tout l'argent qu'il avait volé aux malheureux Hanovriens. Digne héros d'un siècle corrompu, quelle place le poète de l'*Enfer* eût-il assignée à ton ombre? il n'aurait pu te mettre que dans le *cercle* où gémissent les Sardanapale et les Lucullus.

Tandis que je marche lentement et rêveur, le boulevart s'est peuplé. Une foule industrieuse circule dans les allées latérales; les marchands ambulants élèvent à la hâte ces tréteaux où ils vont étaler des marchandises de toute espèce, rebut des magasins en réputation. Les saltimbanques, les joueurs de violon, les joueurs de gobelets dressent leurs précaires établissements hors des trottoirs formés de larges dalles.

A propos de ces trottoirs, je dois, au nom de

tout le peuple parisien, exprimer de la reconnaissance pour le préfet qui eut l'heureuse idée de donner à la capitale cet utile embellissement. M. de Chabrol, quelles que soient les calomnies dont on ait voulu flétrir votre administration, rien ne m'empêchera de vous rendre grâce d'un si grand bienfait. D'après les lacunes que je trouve presque à chaque pas dans cette longue file de trottoirs, je présume que votre successeur n'est pas très-disposé à continuer et terminer votre glorieuse entreprise. Que les Parisiens doivent regretter de ne plus vous voir occuper ce petit trône municipal où l'on peut faire tant et de si bonnes choses, quand on est, comme vous, instruit, juste et bien intentionné!

Les nombreux et brillants cafés qui bordent les allées latérales, étalent déja le luxe de leurs comptoirs d'acajou, rehaussés de sphinx dorés, de leurs tables de marbres rares, de leurs cafetières d'argent, de leurs riches porcelaines. Ils se remplissent de commis qui se hâtent de dévorer un substantiel déjeuner tout en lisant le journal du matin. Quoi qu'ils fassent, ils n'arriveront pas avant midi dans leurs bureaux, où ils devraient être assis depuis deux heures au moins.

Au nombre de ces cafés qui, chaque jour, se multiplient, il en est un célèbre où les déjeuners sont succulents, où les mets ne sont servis que

dans des plats d'un grand prix, et les vins les plus rares qu'en des verres du cristal le plus pur et le plus artistement travaillé. Là viennent prendre leur repas du matin les riches financiers de la Chaussée-d'Antin, et causer sur la hausse et la baisse en attendant l'heure de la bourse. Devant le café se réunissent des groupes de joueurs sur les rentes, et de gobe-mouches qui écoutent attentivement les nouvelles vraies ou fausses que l'on y débite. Ils croient alternativement à la paix, à la guerre, à tels ou tels changements dans le ministère, aux bonnes ou mauvaises intentions de la Prusse et de l'Autriche, à une lettre de commerce tout fraîchement arrivée d'Amsterdam, à un article menaçant de la *Gazette d'Ausbourg*. Dès que l'heure de la bourse a sonné, les groupes se dissipent; les banquiers sortent du café et font avancer leurs élégants cabriolets stationnés dans les rues voisines. Tous s'empressent de voler vers le temple de la finance où ils joueront la fortune de quelques centaines d'imbéciles qui ont eu confiance dans leur génie spéculatif.

VI.

De longues voitures remplies de décorations de théâtres, d'énormes châssis, roulent sur le boulevart. Voici l'heure où les directeurs des spectacles

préparent les représentations du soir, où se font les *répétitions*. Déja de lestes cabriolets s'arrêtent devant la porte de cette *Académie de musique* que l'on a si ridiculement construite, non sur le boulevart, dans ces vastes jardins où l'on aurait pu si facilement l'isoler, l'entourer de portiques, mais dans une rue adjacente, d'assez peu de largeur, et où elle paraît comme engloutie dans un groupe de maisons particulières. Et puis, confiez au gouvernement le soin d'élever des monuments publics!...

Dans l'une de ces voitures qui se rendent à l'Opéra, j'aperçois une jeune et belle femme qui, un papier de musique à la main, semble étudier un rôle. Ah! je la reconnais: c'est elle qui, trois fois la semaine, charme les oreilles des Parisiens par des accents qui feraient pâmer de plaisir, même les dilettanti du pays *dove il si suona*. Ses modulations sont si pures, ses *fioritures* de si bon goût! Je ne pouvais souffrir autrefois ces ornements que l'on ajoute au chant et qui me semblaient nuire à l'expression que le compositeur avait voulu y mettre; mais dans sa bouche ils me paraissent ajouter à l'expression. Sans doute elle va répéter en ce moment un rôle de quelque opéra nouveau. Puissent le poète et le compositeur avoir écrit, l'un des paroles, l'autre des airs dans lesquels elle puisse déployer tout son beau talent!

Mais aujourd'hui quels sont les opéras que l'on offre aux Parisiens ébahis! vous ne verrez plus dans la nouvelle salle un OEdipe conduit par son Antigone, ni Orphée rappelant Eurydice, ni Phèdre déclarant son incestueuse passion au pudique Hippolyte. Astaroth et Belzébuth ont chassé les dieux de l'antique Olympe; les seigneurs féodaux, les ducs, les comtes du moyen âge remplacent sur cette scène les Hercule, les Thésée, tous les héros de l'antiquité. On n'y chante plus les madrigaux du doucereux Quinault, mais des prières à la Vierge et des chansons de taverne; et ces airs d'église et de guinguette sont fabriqués sur des vers aussi plats pour le moins que ceux de feu Sédaine : de vulgaires idées y sont exprimées dans un style exotique qu'auraient réprouvé les plus indulgents grammairiens du siècle dernier, mais qui a reçu de notre nouvelle école des lettres de naturalisation.

Il est vrai que l'on court aujourd'hui à l'Opéra bien moins pour juger le poëme et en goûter la musique que pour voir les décorations et les danses. Ce n'est plus qu'un spectacle pour les yeux, un spectacle d'enfants. Et c'est pourtant le seul qui attire la foule! Vous y trouverez tous les soirs des ministres, des législateurs, de graves magistrats.

Assez près de ce grand théâtre d'enchantements se trouve un théâtre où du moins on sait chanter, où la *prima donna* n'est souvent pas très-inférieure à la virtuose française à qui je viens de rendre un hommage mérité. Les poëmes que nous apportent ces rossignols d'Italie appelés à grands frais parmi nous, sont, j'en conviens, encore plus insipides que les nôtres. Le jeu de ces acteurs étrangers est plus gauche, moins naturel que le jeu de nos acteurs, même de ceux de l'Opéra. Mais que leurs chants sont purs, leur mélodie suave! C'est dans les *morceaux d'ensemble*, surtout dans les chœurs, que je reconnais leur supériorité. Là point de voix dissonantes, point de cris déchirants. Vous qui vous destinez à monter sur nos théâtres lyriques, venez prendre leçon de ces étrangers. Ils sont aujourd'hui nos maîtres. Je dis aujourd'hui; car, qui le croirait! nous Français qui passons pour avoir des oreilles insensibles aux charmes de l'harmonie, nous à qui la nature a refusé, dit-on, une voix flexible et douce, nous avons brillé parmi les nations par la mélodie de nos chants. Il fut un temps (c'était aux douzième et treizième siècles) où l'Italie admirait la douce expression de notre langage, où nos trouvères allaient chanter, dans les palais et dans les rues de Milan, de Florence et de Rome, tantôt les hauts faits

de nos chevaliers dans les croisades, tantôt des légendes de saints, ou les comiques et graveleuses aventures des personnages de nos fabliaux. Faut-il regretter cette prééminence que nous avons perdue? Oh, non. Devenons les modèles, les maîtres des autres peuples en politique, en sciences, en industrie, et laissons-les sans regret nous surpasser dans les arts frivoles. Nous devons, selon moi, nous enorgueillir et non rougir d'être obligés de nous pourvoir à l'étranger de ce qui peut contribuer à nos plaisirs; de chercher en Allemagne des Mozart, s'il en surgit encore, et des Sontag; en Italie, des Rossini et des Pasta.

Eh! quoi, voici encore un théâtre, tout près de ceux que j'ai rapidement désignés. Trois ou quatre théâtres dans une circonférence de mille pas au plus! et j'en trouverais encore en me transportant un peu plus loin. Paris est vraiment la ville des spectacles, un vaste séminaire de comédiens en tout genre.

Le théâtre que j'ai sous les yeux est petit et se distingue à peine au milieu des grands bâtiments qui l'embrassent, le serrent de tous côtés: c'est une parodie de théâtre; et ce sont aussi des parodies que souvent on y joue. Les calembourgs, les équivoques, les grosses bêtises y

trouvent des admirateurs, des enthousiastes. Là se forme *la jeune France;* elle transporte ensuite dans nos salons l'instruction qu'elle y a puisée. Mais quoique l'on y chante des vaudevilles, c'est un spectacle fort au-dessous de celui où l'on jouait autrefois les farces de Le Sage, de Piron, de Collé. Leurs parades étaient libres, je le sais, mais elles étaient spirituelles; et malgré mon respect pour les auteurs du théâtre des Variétés, j'oserai dire que je préfère *La Vérité dans le vin*, et même *Léandre grosse*, aux dames *Angot* et *Gibou*, aux *Jocrisse* de toute espèce dont ils ont encanaillé leurs tréteaux.

Mais convenons aussi, pour la défense de ces auteurs de nos modernes farces, qu'ils sont bien moins récompensés de nos jours qu'ils ne l'étaient autrefois. Oh! messieurs ** et ***, messieurs *** et ** (je vous réunis, comme vous voyez, car vous travaillez toujours de compagnie; aucun de vous ne peut faire un vaudeville à lui seul), que n'avez-vous vécu au temps de Collé! vous auriez eu l'insigne honneur de voir vos chefs-d'œuvre grivois joués à la cour par de hauts personnages, vos grossières équivoques répétées par des bouches augustes, par des princes, des princesses du sang. *La Vérité dans le vin*, jouée à Villers-Coterets par le duc de Chartres, valut à Collé *deux sous* dans les sous-fer-

mes; ce qui, d'après l'aveu qu'il en fait dans son *Journal historique* (page 153), lui procura plus de 100,000 francs. Hélas! messieurs les fabricants de vaudevilles, le métier est bien tombé: on ne récompense plus si grassement vos versicules et vos flon-flons [1].

[1] Au théâtre des Variétés, plus que dans les autres théâtres encore, le public saisit certaines plaisanteries, certains passages des pièces que l'on y joue, et en fait des applications injurieuses aux ministres, à la magistrature, aux chambres. Mais c'était bien autre chose à l'époque où les Français n'avaient pourtant ni les mêmes droits, ni la même liberté. Il est peu de pièces anciennes dans lesquelles le malin public de Paris ne trouvât alors à faire quelque application offensante pour l'autorité. Que dis-je? la cour elle-même se donnait le plaisir, au théâtre, de se moquer du maître en sa présence. Voici ce qu'on lit dans le *Journal historique* de Collé (p. 360):

« Le 23 février (1751), jour de mardi-gras, on joua à Bellevue l'acte de *Pourceaugnac*, mis en musique par Lully, et *les Trois Cousines*, suivies d'un ballet pantomime de la composition de Dehesses...

« On a fait sur *les Trois Cousines* des applications malignes à quelques grands personnages qui y jouaient des rôles. Celui de M. Delorme était rempli par le duc de Chartres; et comme la fureur du duc d'Orléans, son père, est de croire et de vouloir persuader que son fils est impuissant, et que les enfants de sa femme ne sont pas de lui, on rit beaucoup quand on entendit dire au duc de Chartres: *Queul esprit, monsieur le bailly! est-ce moi qui ai fait ça?* D'un autre côté, quand madame de Pompadour, qui faisait le rôle de Colette, chanta, en fixant le roi:

« Mais pour un amant chéri,
« Tromper tuteur ou mari,
« La bonne aventure, etc.

On devine aisément ce que tout le monde pensait en ce moment.

VII.

Pendant que je rêvais théâtres et musique, la physionomie du boulevart a changé. Quels nouveaux personnages ont apparu sur la scène? Ce sont d'abord des gardes nationaux en assez grand nombre, qui, s'ennuyant dans leur corps-de-garde, ont cru pouvoir, sans manquer à la consigne, se promener en attendant l'heure du dîner. Comme ils sont fiers et graves sous leurs hauts bonnets de grenadiers! fiers de leur large baudrier blanc, de leurs moustaches souvent postiches! on les prendrait pour des vétérans d'Austerlitz ou de Waterloo, si leurs mains trop blanches, leur visage frais et rosé n'indiquaient combien sont douces et paisibles leurs journalières occupations, combien leur caractère est pacifique et prudent.

Au milieu d'eux circulent, en simple parure du matin, de jeunes femmes qu'une ombrelle de couleurs variées met à l'abri des rayons trop ardents du soleil. Vers midi, elles ont osé quitter leur lit, ont bouclé, sans trop de soin, leurs cheveux; et les voilà qui vont visiter les magasins des modistes, des ébénistes, des marchands de musique : ce sont là leurs musées. Ne faut-il pas

Il y a encore, dans cette pièce, d'autres traits qui ont fourni matière à d'autres applications malignes. »

qu'elles s'enquièrent de la mode nouvelle, qu'elles sachent si l'on n'a point donné depuis hier une autre forme aux chapeaux, s'il ne s'est point fabriqué un meuble qu'elles ne possèdent pas encore dans leur boudoir; si leur compositeur favori a publié quelque *œuvre* ou quelque album nouveau. Graves soins, importantes affaires! Et n'allez pas croire que je désapprouve ici, que je censure les goûts de nos opulentes citadines. Qu'elles achètent toujours, et beaucoup, de ces charmants riens que tant de mains industrieuses s'occupent à fabriquer. Elles pourraient faire de leur or un emploi bien moins utile.

Mais je ne saurais pardonner à ces jeunes gens oisifs, qui braquent sur elles avec impudence leurs lorgnons, qui les suivent quelquefois et les accostent avec effronterie. A les voir, on ne devinerait pas que ce ne sont là que des copies de nos fats d'autrefois. Ils portent tous d'épais favoris et des moustaches qui dérobent aux yeux une partie de leurs joues. Ce n'est point là l'indice d'un corps débile et d'une âme efféminée.

Nous rasions autrefois, et de fort près, nos mentons et nos joues : on eût dit qu'elle était toujours en vigueur la loi d'Auguste qui, dès qu'il eut ceint son front du laurier des empereurs, ordonna aux Romains de se raser tous

les jours. Était-ce pour ressembler davantage au sexe à qui nous cherchions tant à plaire que, même dans notre première jeunesse, nous faisions disparaître jusqu'au moindre vestige du dur crin dont la nature a voulu que nos bouches fussent entourées? Je crois, en vérité, que nos fils sont mieux avisés que nous en laissant croître, en montrant avec orgueil ce qui caractérise le sexe fort. C'est des contrastes que naît l'harmonie. Hommes et femmes, répondez: N'est-ce pas parce qu'il existe entre vous de très-sensibles différences que vous vous recherchez mutuellement? Au reste, je compte, un jour, demander à la naïve Sydonie si la moustache et la barbette de chèvre de son jeune cousin, bien qu'elles soient rousses et que les poils en soient rigides, lui ont jamais semblé disgracieuses et laides.

Mais tous nos jeunes gens, grâces au ciel, barbus ou non barbus, ne passent pas leur vie sur les boulevarts, à la suite des élégantes promeneuses. J'en ai vu, en très-grand nombre, dans les cabinets de lecture, si multipliés depuis deux ans; dans ces cabinets que l'on trouve le long des boulevarts à cinq à six toises au plus l'un de l'autre. Cette autre classe de jeunes gens en sont les habitués assidus : ils y lisent avec une attention, vraiment édifiante, les journaux tant

littéraires que politiques, les nouveaux pamphlets, des ouvrages historiques, et aussi les drames et les romans qui ont paru dans la semaine. Rangés sur les bancs du cabinet, ou en dehors, sous la tente ordinairement dressée à la porte du sanctuaire, tous paraissent absorbés dans leur lecture : rien ne les distrait, ni le brouhaha du boulevart, ni les regards furtifs de la courtisane qui passe devant eux. Et de quoi sont-ils donc si profondément occupés? ce n'est, croyez-moi, ni d'une comédie de M. Scribe, ni d'un drame bizarre de M. Victor Hugo, mais des derniers discours, par exemple, que viennent de prononcer, dans les tribunes des deux chambres, ou le légitimiste Dreux-de-Brézé, ou le railleur Dupin, ou l'orateur cicéronien Odilon-Barrot. — C'est de là, je le prédis, c'est de ces humbles cabinets de lecture que surgiront nos futurs hommes d'état, nos orateurs, et même nos ministres.

Un de ces asiles de la jeunesse occupée, studieuse, me paraît présenter quelques places vides. Sous cette tente élégante je pourrai lire, une heure au moins, en respirant le frais que procurent les arbres voisins. C'est là que je me placerai pour attendre que le soleil moins ardent me permette de continuer ma course d'observateur.

VIII.

Assis sur une chaise de bois un peu dure, et les jambes étendues sur une autre chaise, je vais parcourir les journaux des différents partis; et, ensuite, juge impartial, je déciderai qui d'entre eux a mieux rempli le rôle qu'il s'est donné.

Mais je viens de me rappeler, je ne sais pourquoi, que l'on m'attribue dans le monde, et aussi dans quelques journaux, un *roman historique* (L'ÉVÊQUE GOZUN) qui vient de paraître. Voyons un peu le jugement qu'en ont porté certaines feuilles que j'estime, que je sais rédigées par des hommes d'un vrai mérite. L'auteur du roman m'a affirmé que, contrevenant à l'usage, il avait bien recommandé à son libraire de ne payer l'insertion d'aucun article apologétique. Il pourra donc être jugé avec sévérité. Tant mieux: il fera son profit des critiques.

— Je me suis fait apporter les journaux de tout le mois.— Bon! en voilà un, en voilà deux, trois même dont l'auteur sera content. Ils ont trouvé de l'intérêt dans son ouvrage, en louent le style, et prétendent que là, sous les fleurs, il y a des fruits à cueillir. Faut-il qu'il s'enorgueillisse de ces éloges? non; car voici un autre journal qui le traite avec rigueur. C'est, il est vrai, un jour-

nal qui a succédé à cet infame *Universel*, que soudoyait Charles X, et qui, comme son prédécesseur, est soudoyé par une autre liste civile. N'importe, lisons. Voici ce qu'on reproche à l'auteur du roman, et j'aurai soin de l'en informer. « Il n'a respecté ni la religion, ni la morale. »

L'accusation est grave, et je ne crois pas qu'elle soit fondée. Je demanderai à ses amis ce qu'ils en pensent, s'ils jugent que l'auteur est immoral, irréligieux.

On lui dit aussi très-crûment qu'il a tous les principes des philosophes du dernier siècle. Sur ceci il aura plus de peine à se défendre. Je sais qu'il a toujours professé une grande admiration pour Montesquieu, Condillac, Rousseau, et même Voltaire. — Eh! monsieur le censeur, quels sont les philosophes de ce siècle-ci que vous voudriez qu'il préférât? Serait-ce le philosophe Cousin, qu'il n'a pu parvenir à comprendre, ou les philosophes Saint-Simoniens, qu'il a trop bien compris?

Passons maintenant à la politique, et lisons d'abord le journal officiel, le *Moniteur*, autrefois le plus grand des journaux, et qui n'est plus qu'un nain, comparé à plusieurs autres. Je viens de dévorer (admirez mon courage!) quatre colonnes de la feuille officielle. Il m'en

reste dix autres à parcourir, si je veux savoir ce qui s'est passé la veille dans les deux chambres. Commençons par ce long rapport d'un honorable... Je voudrais en vain lire encore : mes yeux se troublent, s'appesantissent... Je m'endors.

IX.

Jusqu'ici, consciencieux observateur, j'ai tâché de peindre tout ce qui se présentait à mes yeux, et je n'ai point fait grace aux lecteurs des réflexions que faisaient naître en moi les lieux et les circonstances Mais un nouveau personnage va paraître sur la scène, et interrompre mon long soliloque. J'aurai des faits à raconter; je ne serai plus qu'historien.

Vous m'avez laissé endormi sur les pages d'un ennuyeux journal.

Je me sentis éveillé par un coup sur l'épaule. Je me tourne brusquement, et je vois derrière moi un homme assez proprement vêtu, mais qui semblait sortir de maladie, tant son visage était hâve et décharné. Sa barbe grisonnante venait se joindre à des favoris touffus et hérissés. Je le considérais avec étonnement.—« Quoi! me dit-il, tu ne reconnais pas ton ancien ami, ton condisciple au collége de...! »

Il n'est pas donné à tout le monde de garder le souvenir d'hommes que l'on n'a pas revus depuis l'adolescence. Par un heureux hasard, je me souvins non pas du nom, mais du sobriquet que portait un de mes camarades de collége. « Ne seriez-vous point *Alopex*[1]? — Eh! c'est moi-même; moi, qui dois être tout étonné de me trouver encore dans ce monde après avoir couru tant de dangers, et éprouvé tant de misère dans des pays inhospitaliers. — Eh! d'où arrives-tu? que viens-tu faire dans notre capitale? — Je te dirais bien mon histoire; mais elle est un peu longue; et sommes-nous bien ici pour... » Je l'interrompis. « C'est l'heure du dîner, lui dis-je; entrons chez le restaurateur voisin. Là, comme Ulysse à Alcinoüs, tu me conteras tes aventures *inter pocula et mensas.* »

Il ne demandait pas mieux. A trois pas du cabinet de lecture était un restaurateur où nous dûmes espérer de trouver un bon repas; car il

[1] Il faut dire d'où lui venait ce sobriquet. — Notre professeur nous expliquait un jour les fables d'Ésope; s'apercevant qu'un élève n'avait point écouté la traduction littérale qu'il venait de faire du texte grec de la première de ces fables, il lui demande brusquement ce que signifiait *Alopex* (renard). L'élève répond étourdiment : « *Alopex... Alopex*, c'est une *alouette.* » A ces mots, la classe entière et notre professeur lui-même de rire aux éclats. Le nom d'*Alopex* resta à l'élève; et peut-être ce nom ne lui fut-il pas injustement appliqué; car, à cet age, il était audacieux et rusé.

venait de s'établir, et il avait à se faire une réputation. Nous voilà tous deux assis à une petite table, dans une grande salle ornée de riches peintures arabesques. Dix autres tables au moins, à la suite de la nôtre, étaient entourées de convives qui, pour la plupart, dévoraient silencieusement les mets de très-belle apparence que leur servaient des garçons empressés et prévenants, vêtus avec propreté et même élégance. Un léger murmure produit par quelques causeries à voix basse, et les mots : *Des huîtres*, *un bifteck*, *du Champagne*, etc., très-fortement articulés, voilà tout ce qui interrompait de temps en temps le calme de la salle. « Eh ! quoi, disait Alopex, on m'avait annoncé qu'à Paris je trouverais les partis furieux, et toujours près d'en venir aux mains. Certes, dans les cent personnes ici réunies, il y a bien un sixième de républicains, quatre sixièmes de *juste-milieu*, le reste de carlistes; et voyez comme ils se tiennent paisibles les uns près des autres, et n'entament pas même une discussion sur la question à l'ordre du jour! — C'est un résultat, lui répondis-je, de la liberté de la presse. A quoi bon se quereller, s'injurier chez les restaurateurs, dans les cafés, quand chacun peut donner une bien plus grande publicité à son opinion? Mais d'où viens-tu donc, Alopex, pour paraître ainsi stupéfait de tout ce

qui se passe à Paris? — Ah! tu me rappelles que je te dois le récit de mes aventures. Écoute.»

Et alors il me raconta, durant une heure au moins, ce que je vais tâcher de vous rendre en quelques pages.

Alopex, après s'être fait quelque réputation dans la carrière du barreau, avait épousé une femme qu'il aimait, mais qui n'avait point de fortune. Il y a dix ans à peu près qu'un riche négociant vint lui proposer de se charger d'une affaire qui devait lui procurer d'immenses bénéfices. Il ne s'agissait que d'aller en Sicile réclamer, par toutes les voies de droit, 500,000 fr. que des correspondants infidèles refusaient de payer. Alopex, qui s'était toujours senti du goût pour les voyages, accepte avec empressement. Il part. Le voilà à Palerme, poursuivant avec énergie les débiteurs de son commettant.

Pour mieux connaître les mœurs du pays qu'il habitait, Alopex avait cru devoir prendre une maîtresse. Et qui avait-il choisi? une courtisane, célèbre par mille aventures galantes. Sa maison était le rendez-vous de tous les jeunes libertins. Elle était à Palerme ce qu'avait été Aspasie à Athènes, plus de vingt siècles auparavant.

Un jour, la belle signora *Cornelia Pottanera* (c'était le nom de la moderne Aspasie) invita Alopex à une fête qui devait se donner sur la

mer, à deux milles au plus du rivage. Une telle partie de plaisir ne se refuse point. Alopex s'empressa de se rendre à l'heure indiquée sur le port : c'était le lieu du rendez-vous. Il y trouva dona Cornelia et toutes ses amies accompagnées de leurs amants en titre.

En Sicile, et surtout à Palerme, c'est la nuit que l'on consacre aux fêtes, aux promenades sur la mer. Alors seulement on peut jouir de la fraîcheur de l'air, et de ce calme dont on ne sent bien le prix qu'en s'éloignant d'une ville où roulent incessamment d'innombrables voitures.

Aussi toute l'aimable et joyeuse société que dona Cornelia avait réunie n'entra-t-elle que le soir dans la grande barque qu'elle avait fait préparer et orner avec luxe. Une tente de drap écarlate couvrait, dans toute sa longueur, la barque éclairée, dans l'intérieur, par dix lustres du plus grand prix.

Lorsque l'on fut un peu loin du port, on s'amusa à contempler la ville, qui paraissait comme un seul et immense palais illuminé de toutes parts. Après les chants et les ris, on se place le long d'une table où étaient étalés de larges pâtés de macaronis entremêlés de foies gras, des *verrines* (tétines de truies), et les plus beaux fruits de la Sicile. Les vins chaleureux des collines de l'Etna ne tardent pas à échauffer les têtes..... Mais

un coup de canon se fait entendre; et déja le sifflement d'un boulet, qui avait passé sur la barque, avait jeté l'effroi dans toutes les ames. Au même moment se précipitent sous la tente tous les rameurs en poussant des cris. Ils venaient de voir, à quelques toises de la barque, un de ces brigantins barbaresques qui se cachent derrière les rochers de la plage, pour ensuite fondre à l'improviste sur leur proie.

Quel trouble-fête! La fuite était impossible. — Barque et convives, tout fut pris; et le brigantin, déployant ses larges voiles, eut bientôt rejoint les côtes d'Afrique.

Alopex, conduit devant le capitaine du brigantin, eut l'imprudence de se déclarer Français, et de lui faire sentir qu'avec la protection du consul d'Alger il n'aurait pas de peine à se tirer de ses mains. Aussitôt le capitaine, au lieu de suivre sa route vers Alger, se dirige vers une petite anse de la côte, débarque notre Français, et le vend à un Arabe. Puis il transporte les Siciliennes et leurs *cavalieri* à Alger, sur le marché public. Tous ceux-ci étaient de bonne prise.

Alopex fut emmené par l'Arabe qui l'avait acheté, dans l'intérieur des terres, et employé à l'arrosage d'un vaste jardin. Toute communication avec une cité, un village seulement, lui

était interdite. Pendant cinq longues années, il ne fut occupé qu'à tirer de l'eau d'un puits très-profond et à tailler des arbres. Son maître n'était pas cruel : on le nourrissait bien, on le battait rarement; et le maître, qui savait un peu de mauvais italien, lui faisait quelquefois l'honneur de s'entretenir avec lui. Il lui demandait, par exemple, si Buonaparte vivait toujours; si ce n'était pas un géant d'une force extraordinaire : il remarquait très-religieusement que si Buonaparte ne se fût pas fait Musulman au Caire, il n'eût jamais été un héros si formidable, mais que Mahomet l'avait visiblement protégé.

Alopex ne pouvait plus supporter la malheureuse vie qu'il traînait en Afrique, et s'était décidé à se donner la mort, lorsqu'un Bédouin vint un jour le trouver en secret, et lui apprit que les Français venaient de se rendre maîtres d'Alger. Il lui promit de le tirer de servitude, et de le conduire au général français, pourvu qu'il s'engageât à lui faire remettre une forte récompense. Alopex promit tout ce que voulut le Bédouin.

Une nuit, à une heure convenue entre eux, Alopex le vit entrer dans le jardin, par une brèche qu'il avait pratiquée dans le mur; et il suivit, non sans crainte, ce guide dans lequel il n'avait pas une parfaite confiance. Et cepen-

dant, après trois jours de marche par des chemins détournés, mais bien connus du Bédouin, ils se trouvèrent tous deux à Alger. Le général français fit donner une forte somme au Bédouin libérateur, et, mettant à profit les connaissances qu'Alopex avait acquises de la langue du pays, il lui confia un poste important et lucratif.

Je laisserai parler, à présent, Alopex lui-même :

« Dès que je me vis dans Alger, au milieu de mes compatriotes, je m'empressai d'écrire à ma femme, de lui retracer mes périls passés, de lui apprendre quelle était, après tant de malheurs, ma situation actuelle. Je lui demandais aussi, avec anxiété, des nouvelles de ma petite Ernestine, de notre fille bien-aimée, qui comptait à peine dix printemps quand je partis pour la Sicile.

« Ne recevant point de réponse, j'écrivis une seconde, une troisième fois. Tout bâtiment qui partait du port emportait une lettre de moi, ou pour ma femme, ou pour quelque ancien ami. Désespéré du silence et de mes amis, et surtout de ma femme, j'ai demandé, il y a deux mois, au général la permission de revenir à Paris. J'y suis depuis trois jours à la recherche de ma Pénélope. Mais quel changement s'est opéré dans la capitale ! La maison que j'occupais a été presque en entier reconstruite ; je n'ai retrouvé ni

l'ancien portier, ni les mêmes locataires. J'ai couru chez deux ou trois amis; ils étaient morts du choléra. Tu es le premier visage connu que j'aie rencontré depuis mon retour. »

Je le consolai par des paroles d'espérance, et lui promis bien de l'aider dans ses recherches. Mais je l'entendais toujours répéter entre ses dents : « Maudite Cornelia !... Comment, dans une ville policée, souffre-t-on des courtisanes ! »

X.

La nuit était venue. Nous sortîmes, les derniers à peu près, des salons du restaurateur.

Déja le gaz enflammé rayonnait de toutes parts. Les réverbères qui éclairaient la principale allée, les innombrables lumières placées sur les tréteaux des marchands ambulants, qui occupent, des deux côtés, les allées latérales, tout cela produisait une vive et brillante illumination qui se prolongeait au loin, et jusqu'où la vue pouvait s'étendre. Alopex aurait cru que ce jour-là c'était fête publique, si je ne lui eusse dit que tous les jours, à la même heure, ce spectacle se renouvelait.

Mais comme il fut douloureusement affecté de trouver, presque à chaque pas, au milieu de la foule bruyante qui circulait sur les trottoirs, des hommes, des femmes, des enfants en sales

haillons, qui imploraient la pitié publique, qui demandaient du pain; d'autres indigents, perclus de leurs membres, ou qui étalaient des plaies hideuses; des aveugles qui, à genoux sur de la paille, un vieux chapeau devant eux, chantaient d'une voix fausse et cassée des chansons d'amour, ou jouaient sur des violons criards d'antiques airs de danse. Oh! qu'ils font mal, qu'ils attristent, les accents de la joie, de la volupté, quand ils sortent de bouches d'où l'on ne s'attend à voir s'échapper que les gémissements de la misère ou les cris de la douleur! — M. de Belleyme, vous nous aviez promis de débarrasser à jamais la capitale de ces hordes de Parias, si incommodes et si dégoûtantes, qui pullulent sur nos places publiques, encombrent nos promenades. Pourquoi ne vous vois-je plus occuper une place dans l'exercice de laquelle vous aviez trouvé le secret de vous faire bénir!

Une maison d'une grande apparence, ou plutôt un hôtel fixa l'attention d'Alopex. La porte d'entrée était splendidement éclairée, ainsi que la longue suite des appartements du premier étage. De riches voitures en file sur le boulevart attendaient les opulents personnages dont on voyait les ombres se dessiner sur les grandes vitres des hautes croisées de l'hôtel. Je prévins

les questions d'Alopex en l'avertissant que c'était là une *maison de jeu.* « Là, du moins, lui dis-je, mon vieux camarade, c'est l'or des étrangers qui vient s'engouffrer; dans les autres, c'est l'or et souvent l'existence de nos concitoyens. Dans ces salons qui t'étonnent par leur éclat, tu ne trouverais que de riches voyageurs de toutes les nations : d'orgueilleux lords, par exemple, qui, pour se dérober, pendant quelques mois, aux brouillards de la Tamise, visitent annuellement Paris, et s'en retournent un peu plus légers de guinées; des ambassadeurs, des ministres de cours étrangères, nobles espions, revêtus de titres imposants, qui ont toujours à la bouche les noms *des rois leurs maîtres.* Sur les tapis verts de cette maison s'évaporent souvent, dans une seule soirée, leurs traitements de tout un semestre. Puis, ils font des dettes, et s'échappent quelquefois sans les payer. »

Alopex avait remarqué que l'un des côtés du boulevart (le côté du nord) était préféré à l'autre par la *bonne compagnie,* c'est-à-dire par les femmes qui ont des robes de soie et des châles de cachemire, et par les jeunes gens qui ont du linge plus fin, des moustaches mieux peignées. Je m'empressai de le conduire dans ce lieu de prédilection.

Déja des femmes charmantes, dans les plus séduisantes toilettes, étaient assises à droite et à gauche, sous les arbres, et occupaient plusieurs rangs de chaises. Au milieu de l'allée se promenaient, leur lorgnon à la main, tous ces jeunes *dandys* que j'ai déja signalés. La foule était si grande, que nous ne pouvions avancer qu'à pas lents. Si les femmes viennent se placer là pour être vues, examinées de la tête aux pieds, elles ne perdent pas leur temps; mais si c'est pour y respirer le frais de la nuit, elles s'abusent étrangement. Alopex m'avoua qu'il n'avait jamais éprouvé en Afrique une telle chaleur. L'atmosphère, au moment qui précède un orage, n'est pas chargée de vapeurs plus lourdes, plus étouffantes.

J'ai parlé des hommes qui se promènent là pour voir et être vus : j'aurais dû dire que pêle-mêle avec eux se trouvent aussi des promeneuses, aussi bien vêtues, mais peut-être avec un peu moins de goût que les grandes dames qui sont assises et prennent des glaces autour du café Tortoni. L'œil hardi, la parole haute, elles savent se faire jour dans les groupes les plus compactes, coudoient effrontément les hommes, leur sourient, quelquefois les prennent sous le bras, et les invitent à les suivre. Alopex, coudoyé plus d'une fois par elles, n'eut pas de peine

à deviner à quelle classe de la société elles appartenaient; quelles étaient, dans le monde, les importantes fonctions qu'elles s'étaient attribuées. Il s'étonnait de leur luxe, de leur audace, et surtout de leur grand nombre. « J'avoue, dis-je, que, depuis quelque temps, elles se sont remarquablement multipliées dans ce quartier-ci. C'est qu'elles ont été cruellement expulsées d'un palais qu'elles devaient regarder comme leur domaine, leur propriété. Force leur a été de refluer sur ce boulevart. Mais comme on doit les regretter dans le chef-lieu de leur industrie! Le Palais-Royal, sans filles publiques, est comme la cour de François Ier sans filles d'honneur, *un printemps sans roses.* »

Et Alopex de s'écrier :

« Ah! puisse-t-on les expulser non-seulement des promenades, mais de la capitale elle-même!

— Je le vois, Alopex, depuis le mauvais tour que t'a joué la signora Cornelia, tu gardes rancune à ces pauvres créatures, bien moins coupables pourtant qu'elles ne te le paraissent. La plupart ont été contraintes, soit par la misère, soit par quelques fâcheuses circonstances de leur vie, à prendre un métier qu'elles détestent peut-être.

— Oh! oui, qu'elles détestent : tu les con-

nais bien peu. » Et alors il me retrace toutes leurs perfidies, rappelle les crimes dont quelques-unes se rendent coupables. « C'est un goût inné pour le libertinage, c'est la mauvaise éducation qu'elles reçoivent dans les classes ignobles d'où elles sortent pour l'ordinaire, qui, dès leur adolescence, en font des êtres si dégradés, si méprisables... »

Il s'échauffait tellement dans ses diatribes; il réfutait avec tant d'ironie et quelquefois d'amertume, les réflexions toutes naturelles qui m'étaient d'abord échappées, que je me sentis piqué, et que, sans y avoir pensé, sans le vouloir, je devins l'avocat des courtisanes de Paris.

« Tu prétends, lui disais-je, qu'elles sont corrompues dès l'enfance. Eh bien, je t'avouerai que, pénétré d'une juste pitié pour quelques-unes que j'ai rencontrées sur mon chemin, je les ai interrogées, je leur ai demandé comment elles étaient descendues à ce degré d'abjection. Et de leurs réponses j'ai conclu qu'elles étaient plus à plaindre qu'à blâmer.

— Comme tu étais dupe! As-tu pu croire qu'elles te parlaient avec franchise, sincérité? Elles voulaient t'intéresser, voilà tout. C'était pour elles une jouissance d'abuser un homme grave, un homme à la parole honnête, dont elles n'attendaient pas des plaisirs, mais de l'or. Et

puis, sais-tu les interroger, toi? Il est un art de les faire parler que tu ignores. Crois-tu, par exemple, que cette grande fille qui passe là, près de nous, dont la parole est si hardie, les gestes indécents, voudrait nous faire accroire qu'un jour fut où l'honneur lui était cher, où elle était vertueuse et pure?... Parbleu! il me vient une idée. Rejoignons la belle. Tu aimes à observer : viens... »

Et aussitôt il hâte le pas pour atteindre la grande fille; et je le suivis en haussant les épaules. Elle nous avait déja aperçus, et s'était arrêtée, devinant notre intention.

« Arrive donc plus vite, mon vieux, dit-elle en prenant le bras d'Alopex. J'ai bien vu, quand j'ai passé près de toi tout à l'heure, que tu ne me laisseras pas rentrer seule chez moi... Ah! tu as avec toi un ami, ajouta-t-elle en m'apercevant près d'Alopex. Tant mieux.... » Alopex l'interrompit : « Conduis-nous promptement chez toi, ma toute belle : nous avons peu de temps à te donner. Ta demeure est-elle éloignée? — Eh! non, cher ami; vois-tu, tout près de ce grand orme qu'ils ont épargné en juillet, une petite porte peinte en vert? Là est mon palais, le palais de Flore (c'est mon nom de guerre): en trois enjambées nous y serons... » Elle avait pris un bras d'Alopex; et moi, je marchais de

l'autre côté, un peu humilié de me trouver en telle compagnie.

XI.

La chambre où nous introduisit notre sirène était à l'entresol d'une assez belle maison, et elle était meublée avec assez d'élégance. Ce qui me fit voir que mademoiselle Flore tenait un rang distingué dans son *ordre*. Une lampe du dernier goût, placée sur un guéridon en acajou, jetait partout une vive clarté. Une guitare était suspendue aux murs ornés d'estampes bien encadrées. Sur une console à dessus de marbre on voyait un plateau couvert de carafes de liqueurs et de jolis verres en cristal. « Allons, dit Flore en jetant sur un canapé son châle et son chapeau, il ne faut rien entreprendre sans boire. » Et elle remplit de liqueur trois petits verres, et d'un seul trait en avale un en nous invitant à l'imiter. Puis elle se met à fredonner quelques lestes refrains de nos vaudevilles nouveaux. En contemplant cette espèce de bacchante, je commençai grandement à craindre pour le succès de la cause que, jusque-là, j'avais défendue. « Il n'est pas possible, me disais-je, qu'il reste dans cette âme-là une étincelle d'honneur. Une femme parvenue à ce degré d'impudence, d'audace, a dû se livrer au vice par goût.

Son état, loin de lui déplaire, est pour elle le bonheur; et pour le continuer, je pense qu'elle refuserait même une brillante fortune. »

Ennuyé de toute cette scène, bien plus tôt qu'Alopex qui commençait à trouver Flore très-séduisante, je dis d'un ton grave, impérieux : « Malheureuse fille, cesse de jouer un rôle qui m'est insupportable. Nous ne sommes point venus ici pour chercher de vains plaisirs, mais la vérité, si tu veux nous la dire. Promets-tu de répondre franchement à toutes nos questions? » Un nuage se répandit sur le visage de Flore : elle trembla de tous ses membres. « Quoi, dit-elle d'une voix humble, le préfet de police vous enverrait-il?.. Je vous assure que je n'ai jamais fait du mal; que jamais, chez moi, aucun bruit, aucune dispute... » Je l'interrompis. « Rassure-toi, Flore : nous ne tenons en rien à l'autorité que tu parais tant redouter... Nous ne voulons que te bien connaître, que recevoir de toi une confession exacte, sincère. Tiens, dis-je en jetant sur la table une pièce d'or, nous récompensons d'avance la confiance que nous te demandons. » La sérénité reparut sur ses beaux traits. Ce n'était plus la courtisane audacieuse, la Messaline des boulevarts : son masque était tombé. Elle nous considérait avec attention, avec intérêt. « Je le vois, dit-elle, vous êtes des *ob-*

servateurs, de ces philosophes qui, pour peindre les mœurs de notre temps dans leurs écrits, se glissent (mes compagnes m'en ont avertie) jusque dans les repaires du vice et de la débauche. Hé bien, je puis vous fournir un chapitre à l'ouvrage que vous méditez sans doute. Écoutez... » Puis, d'une voix altérée et presque gémissante : « Oh! si vous pouviez m'arracher à l'odieuse vie que je mène!.. » Elle avait levé les mains au ciel, et une larme roulait dans ses yeux.

Je regardai Alopex; il était interdit, ses yeux exprimaient la surprise, et presque le mécontentement.

Flore nous fit asseoir sur un large canapé, et se plaçant devant nous :

« Oui je vous dirai par quelles fatales circonstances je suis tombée dans l'abîme où vous me voyez plongée.

« Je suis née de parents honnêtes ; mais à peine avais-je atteint ma huitième année, que mon père nous abandonna ma mère et moi. Je n'ai jamais su par quels motifs : avait-il à se plaindre de ma mère? elle était vertueuse, sensée, et belle encore.

« Ma mère prit un soin tout particulier de mon éducation : j'eus les meilleurs maîtres en tout

genre, et je fis d'étonnants progrès dans la musique, le chant et la danse. Peut-être ne songea-t-elle point assez à me faire instruire en des arts moins frivoles, plus utiles.

« Elle s'était résignée à de grands sacrifices pour me procurer des talents, pour faire de moi une fille aimable, intéressante. Il ne nous resta plus pour vivre qu'une très-petite rente sur l'état : elle sentit qu'il ne lui était plus possible de demeurer à Paris, et se décida à aller habiter une chétive maison qu'elle possédait encore dans un village à vingt lieues de la capitale. Il me fallut abandonner ce Paris qui m'était devenu plus cher depuis que j'étais entrée dans l'âge des passions. Que d'ennui j'éprouvai au milieu de ces villageois uniquement occupés d'intérêts matériels, et très-insensibles aux talents que je croyais posséder, dont j'avais été si fière!

« Je tombai assez dangereusement malade. Ma mère appela, pour me donner des soins, un jeune élève en médecine, qui était venu passer le temps des vacances près de son père, le plus riche habitant du village. La vue d'Adolphe (c'était son nom) me guérit bien plus que les remèdes qu'il me prescrivait; car, je l'avouerai, je l'aimai bientôt avec passion, avec fureur. Nous parlions, pendant des heures entières, de Paris,

de ses promenades, de ses spectacles, de la liberté dont on y jouit : comme il peignait sous de séduisantes couleurs la douce vie qu'y peut mener une jeune femme lorsqu'elle a un peu de beauté, quelque esprit et des grâces. « Là, disait-il, elle sait se mettre au-dessus de ces sots préjugés qui asservissent la province. A-t-elle des talents? elle est recherchée dans les meilleures sociétés; on ne lui demande point ce qu'elle a été, ni quelle est encore sa conduite... » Il n'avait pas besoin d'employer toute cette éloquence pour m'exciter à quitter la maison de ma mère : j'y mourais de regrets et d'ennui.

« Le terme des vacances était arrivé. Il lui fallut retourner à Paris. Nous étions convenus que je ne tarderais pas à le suivre; et, en effet, huit jours après, j'étais auprès de lui.

« Oh! qu'elle passa rapidement l'année où je vécus avec mon Adolphe dans la plus douce intimité! il était si empressé, si tendre; il prévenait tous mes goûts, et même mes fantaisies!

« Adolphe avait fini tous ses cours; il était reçu docteur. Son père, qui voulait le forcer à revenir dans son pays, ne lui envoya plus d'argent; et nous commençâmes à sentir des besoins dans notre petit ménage.

« Ce fut dans ces pénibles circonstances qu'on

lui proposa une place de médecin dans un régiment que l'on expédiait aux îles : il accepta. Le cruel! il eut le courage de m'abandonner. Il m'avait laissé, il est vrai, assez d'argent pour vivre avec économie pendant une année; et il ne pensait pas que son voyage fût de plus longue durée.

« Mais, soit que je ne fusse pas économe, soit qu'Adolphe eût mal calculé mes dépenses présumées, six mois s'étaient à peine écoulés depuis son départ que je me trouvai sans ressources. Je vendis d'abord quelques bijoux, et ensuite les meubles qui m'étaient le moins nécessaires. Une dame qui demeurait dans notre maison s'aperçut de ma détresse, et me proposa de venir vivre avec elle. Je n'avais garde de refuser; mais je me repentis bientôt quand je me trouvai dans la société qui, chaque soir, se réunissait chez elle. C'étaient, et je n'eus bientôt plus aucun doute à ce sujet, des joueurs déterminés ou plutôt des escrocs, une troupe de libertins de tout âge, mais de classes riches et distinguées. »

Ici Flore nous raconta, presque en gémissant, comment, par les conseils et l'exemple de cette abominable femme, elle avait successivement passé dans les bras d'un conseiller d'état, d'un banquier, de quelques jeunes pairs; comment,

abandonnée bientôt par ces amants de quelques jours, elle avait été obligée d'en aller chercher de nouveaux, tous les soirs, dans les promenades publiques; comment, dans cet infame métier, elle avait acquis une espèce de célébrité, de la vogue, et, sinon de la fortune, quelque aisance.

(M. Paul de Kock et vous tous, successeurs et imitateurs de notre grand romancier Pigault-Lebrun, je vous retracerai, si vous le désirez, toutes les scènes plus que galantes, les scènes ignobles, indécentes, qu'elle fit passer sous nos yeux. Vous pourrez, mieux que je ne le ferais, les reproduire dans le premier roman qu'enfantera votre fécond génie.)

Flore termina ainsi un récit qui paraîtra peut-être un peu long, quoique je l'aie beaucoup abrégé :

« Mes chers philosophes, accablez-moi à présent de réprimandes, d'insultes même. Dites-moi que j'aurais dû retourner près de ma mère, plutôt que de me consacrer à la vie la plus abjecte. Hélas! si j'ai failli, j'en suis cruellement punie! Des hommes qui ne m'inspirent que du dégoût et souvent de la haine, que mon cœur et mes sens repoussent indignés, il me faut les accabler de caresses, il me faut feindre la joie, le bonheur,

quand mon âme est déchirée d'inquiétude et de remords. Cruel Adolphe! tu es la première cause de mes peines, de mes continuels tourments. Et pourtant, si tu revenais, si je te revoyais encore, j'irais te demander de me reprendre, non plus comme une compagne, mais comme une servante, la plus humble des esclaves. Pourrais-tu refuser les services de cette *Ernestine* que tu appelais l'âme de ta vie, ta maîtresse adorée!.. »

A ce nom d'*Ernestine*, Alopex leva la tête, comme s'il fût sorti d'un songe.

« Quoi! vous vous appelez Ernestine?

— C'est mon véritable nom. Mes compagnes m'ont donné celui de Flore.

— Et le nom de votre mère, quel est-il?

— Aloïse de Valincourt. »

Alopex, se levant brusquement, s'écria :

— « Tu es ma fille!... et c'est ici que je te retrouve! »

Il se couvrit les yeux de ses deux mains, et, dans une extrême agitation, il parcourait rapidement la chambre.

Bientôt il reprit, du moins en apparence, son calme accoutumé; et, revenant vers sa fille, il lui saisit le bras.

« Viens, suis-moi, Ernestine. Je ne veux pas que tu restes une nuit de plus dans ce lieu in-

fame. Demain nous partirons, nous irons rejoindre ma chère Aloïse qui, sans doute, te pleure et t'appelle. »

Permettez, lecteur, que ce soit ici la fin de mon long article et de mon petit voyage.

........Longæ finis chartæque viæque [1].

AMAURY DUVAL.

[1] Horat., lib. I sat. v, in fine.





PARIS ILLUMINÉ.



Qu'on ne prenne pas l'épithète titulaire de cet article dans un sens figuré. Qu'on ne s'imagine pas que je veuille peindre la grâce efficace du saint-simonisme ou du néochristianisme agissant sur la grande cité, la touchant au cœur, et épurant cette moderne Ninive. Non, notre capitale, trop dure à catéchiser, fera long-temps encore le désespoir des utopistes religionnaires; et, découragés de leurs efforts stériles, MM. Enfantin,

Gustave Drouineau, et le réformiste Chatel, iront sans doute, sous d'autres climats, chercher des peuples moins endurcis, plus malléables, plus ductiles, dont la foi toute neuve puisse adopter des croyances nouvelles. *Illuminé* est ici dans son sens le plus grammaticalement positif. Je vais parler de Paris en toilette, de Paris radieux, éblouissant, adonisé, paré comme pour un bal.

Notre ville a ses grands jours d'étiquette. La fête d'un roi, la naissance d'un enfant de la couronne, un baptême, un mariage de prince, certaines éphémérides, telles sont ordinairement les occasions où elle déploie toute sa coquetterie, où elle revêt ses joyaux noctiluques.

Et d'abord, dès le matin d'un pareil jour, Paris est tout entier livré aux mains de mille caméristes. Chacun de ses monuments est entouré, surchargé de la base au sommet d'un nombre infini de bijoux auxquels la main de l'allumeur donnera le soir l'éclat qui leur manque. Ses places, ses promenades publiques sont nettoyées avec un soin minutieux; les balayeurs eux-mêmes, gens à lenteur proverbiale, déploient de l'activité. A quatre heures tout est prêt, et cependant rien n'est encore changé. Vous apercevez seulement des rangées interminables de tuiles rondes placées sur les corniches des maisons, des hôtels et des édifices publics. Cette perspective n'a rien jus-

qu'alors de bien séduisant; mais attendez encore: ainsi que les grandes coquettes qu'il renferme, Paris ne se montrera qu'à la nuit close, car il comprend tous les avantages qu'on retire de l'éclat des lumières, et Dieu sait s'il en manquera!

Il est l'heure! voici la foule qui se dirige vers les boulevarts. Suivez-la à travers un chemin bordé de haies de feu jusqu'à la place Louis XV, centre de la fête, où se déroule un tableau vraiment magique, et où doit partir le feu d'artifice, point d'attraction autour duquel va graviter un bon tiers de la population parisienne, en dépit de l'exiguité des lieux.

Il serait trop long de visiter en détail toutes les illuminations, d'explorer avec minutie l'effet qu'elles produisent sur tel ou tel monument. Cela nécessiterait trop de courses, la soirée n'y suffirait pas. C'est pourtant dommage, car on aurait, en parcourant les rues, l'agrément de saisir l'opinion sur le fait, d'additionner le nombre des lampions, et de juger, après avoir trouvé le total approximatif, de l'amour que le peuple porte à son souverain. Ici, des fenêtres obscures, comme en deuil au milieu de la fête, décèlent *le républicanisme* du locataire. Là, des hôtels ruisselants de lampions, pavoisés de mille drapeaux, attestent avec éclat le dé-

vouement incontestable à la monarchie, du noble opulent, du riche financier, et de l'homme qui occupe les sommités administratives. Non loin, dans les quartiers d'ouvriers, le royalisme prolétaire se montre sans faste, sous la modeste forme de *chandelles des six*, qu'on rallume avec empressement aussitôt que le vent les éteint. Et parmi tout cela, messieurs les inquisiteurs de prendre des notes! Mais vous, en vous amusant à remarquer les inégalités disparates de la fortune et de l'opinion, vous n'auriez pas comme eux un but d'utilité sociale, et de plus vous perdriez le spectacle de la fête; comme c'est le plus important, dirigez-vous donc, ainsi que je vous l'ai dit, vers la place Louis XV; et, débouchant par la rue Saint-Denis, tournez à gauche, non sans donner un coup d'œil à l'arc-de-triomphe de Louis XIV, qui se découpe étincelant sous un ciel sombre, puis, efforcez-vous de prendre place dans cette foule épaisse et compacte qui coule lentement vers la Madeleine, ensuite laissez-vous entraîner par le courant; vous arriverez peut-être un peu tard, mais enfin vous arriverez.

Par exemple, rendez-vous maître de ce qu'on nomme vertiges. Tâchez d'affermir vos yeux contre les éblouissements; cuirassez vos oreilles contre le tumulte incessant qui va les assiéger,

et ne soyez pas d'une complexion faible et délicate, car vous aurez de rudes assauts à soutenir.

En avançant, regardez d'arbre en arbre, là où les barricadeurs de juillet en ont laissé, ces guirlandes embrasées, dont les contours onduleux présentent l'aspect de la mer, quand à sa surface mollement agitée se balancent, la nuit, les vagues phosphorescentes. Si vous êtes d'une taille élevée, contemplez ce bizarre pêle-mêle, ces flots bariolés de corps humains, encaissés dans les boulevarts comme dans le lit d'un fleuve étroit; voyez comme ils épaississent à chaque pas, grossis par le trop plein des rues latérales qui vient les rejoindre. Regardez tout cela sans daigner remarquer que l'on vous écrase les orteils, c'est un des moindres inconvénients que l'on puisse éprouver à pareille fête. Demandez d'ailleurs à cet honnête marchand de bas qui est là devant vous, suant sang et eau, distribuant courageusement force coups de coude pour fendre la presse, et gagner, s'il est possible, quelques minutes d'avance, tant il a crainte de ne pas arriver à temps pour assister au feu d'artifice; demandez-lui combien, en cas semblable, le sort lui a été fatal, et admirez, après l'avoir entendu, l'intrépidité qui le pousse à se confier de nouveau à tant et de si périlleuses chances!

Courage! vous voici bientôt à la hauteur de la rue Richelieu. Mais qui donc arrête ainsi tout-à-coup la foule, qu'on dirait qu'elle vient de rencontrer une muraille impénétrable? Grandissez-vous un peu, vous distinguerez sans peine un de ces gardes municipaux à cheval, jalonnés dans les quartiers populeux, pour maintenir le bon ordre et empêcher les équipages de passer. Voyez comme celui-ci caracole, comme il fait voltiger son sabre sur le front de la multitude inoffensive, et semble la défier; comme il suit exactement les gracieuses traditions du gendarme son prédécesseur de glorieuse mémoire! On dirait un ancien chevalier bravant seul une armée ennemie. Survienne une légère agitation, naisse la plus petite émeute, et vous verrez tomber soudain cet air belliqueux. Mais enfin vous avez doublé l'obstacle qu'il vous présentait, vous voilà reparti de votre première allure, bien heureux si mille autres temps d'arrêt ne viennent encore la ralentir. C'est que ces haltes fréquentes ont de grands inconvénients; entre autres, vous pouvez être arrêté sous le degré de latitude d'une de ces brillantes devises en verres de couleur, dont les boulevarts sont enjolivés, et recevoir sur vos vêtements le contenu des godets dont le vent dérange l'équilibre. Si le hasard vous a choisi pour une telle faveur, vous exhalez toute

la soirée un parfum oléagineux qui chatouille très agréablement le sens olfactif de vos voisins, sans oublier le vôtre, et de plus, en rentrant chez vous, c'est un habit à mettre au rebut. Mais qu'importe, vous avancez, c'est le principal. Déja vous avez atteint la rue de la Paix; déja ce monument envié de l'Europe, l'orgueil de notre patrie, vous apparaît entouré de l'élément qui lui donna naissance. Arrêtez vos regards avec un respectueux enthousiasme sur cette pyramide d'airain; svelte et élancée, sa taille déroule en spirales les plus glorieuses pages de notre histoire, et garde au lointain avenir des chroniques impérissables. Sublime colonne, qu'un autre Hercule a plantée là de son bras puissant et fort, comme pour marquer des limites à la gloire, et dire aux conquérants futurs: Vous n'irez pas plus loin!... Voyez : sa tête, radieuse sous le cercle de feu qui la décore, ressemble au front d'un saint environné de nimbes! Si l'un de vos bras est libre, si tous vos membres ne sont pas tenus captifs par la compression, vous vous découvrez en l'apercevant, tant elle vous paraît noble et belle. Oui, saluez, c'est le large écusson des armoiries de l'empereur!...

Bon espoir! vous entrevoyez la cime inachevée de la Madeleine, édifice auquel, si cela continue, trois générations auront mis la main. Elle reluit

tristement sous des milliers de lampions, et semble implorer l'aide d'un architecte habile, et payé pour l'être. Espérons que nos enfants la verront terminée. Vous n'avez plus que la rue Royale à passer : patience donc, le terme de votre course approche.

Enfin, vous voici sur la place Louis XV. Quelle profusion de feu, quelle prodigalité de lumière, quel luxe de clarté ! Fermez un instant les yeux afin de les reposer, et mieux voir ensuite ce site éblouissant. Vous les rouvrez, et l'aspect qui s'offre à vos regards vous semble une féerie : ces palais, ces jardins, ces longs serpents de flamme qui les enveloppent de leurs étincelants replis, tout cela vous paraît la création d'un coup de baguette. Vous croyez être sous l'empire d'une illusion, sous l'influence d'un songe, ou bien lire une page des *Mille et une Nuits*. Il vous semble suivre les grands poètes dans le domaine de l'imagination, repasser leurs descriptions de points de vue sans originaux, d'aspects sans modèles, et vous rappelant le palais d'Armide, vous craignez qu'une ombre subite ne succède à ces lueurs éclatantes. Quelle perspective en effet ! Près de vous le Garde-Meuble ; à votre droite, les Champs-Élysées festonnés de lampions ; à votre gauche les Tuileries ornées de fantaisies ignées, la rue de Rivoli chamarrée de dessins étince-

lants; en face le Corps-Législatif, derrière lequel apparaît l'hôtel des Invalides, au dôme resplendissant de dorures. Et tout cela brillant, enflammé, scintillant comme le château d'Aladin! Quelques pas au-dessous du pont Louis XV, vous voyez, sur un support invisible, et comme naturellement suspendue dans l'espace, une immense croix d'honneur en feux multicolores. Puis, en avançant vers le pont, par-dessus les maisons des quais, où les illuminations courent éparses et sans symétrie, en obliquant la vue vers la gauche, Saint-Sulpice vous montre ses tours et ses longs télégraphes; tout auprès vous apercevez le Panthéon qui, gracieux et léger dans sa masse architecturale, s'élance de dôme en dôme, portant la lumière jusqu'aux cieux, étonnés d'en recevoir à pareille heure. Ensuite votre regard, en longeant la Seine et les quais, rencontre l'Institut, palais de l'aristocratie littéraire, temple des lumières, quand il est illuminé, et s'arrête aux tours gigantesques de Notre-Dame; elles complètent le site en le terminant. Ce tableau, magnifique de jour, vu le soir à la lueur des illuminations, et répété par les flots de la Seine comme par un vaste miroir, est d'un effet impossible à décrire. Afin d'en donner l'idée, il faudrait, au lieu de plume, le pinceau d'un peintre habile, en place d'encrier sa palette, pour

cahier une grande et large toile, pour pupitre un chevalet; car ici la poésie doit céder le pas à la peinture. Les accidents de la lumière vive, éclatante dans certains endroits, dans d'autres vacillante, incertaine, y répandent une teinte fantastique qui frappe l'imagination. C'est là, sans contredit, le plus beau point de vue de Paris, son aspect le plus avantageux, et certes, en le faisant admirer aux étrangers de toutes les nations, nous n'avons pas à craindre qu'ils en aient un semblable à nous opposer.

Trois fusées partent des Tuileries. C'est le signal du feu d'artifice. Dressez-vous sur vos pieds, et vous verrez le pont Louis XV chargé d'un échafaudage artificiel d'où vont s'élancer des jets de flamme qui feront pâlir les illuminations. Cette foule qui vous presse de tous côtés, que vous sentez épaissir à chaque instant, voilà l'appât qui l'attire, voilà le spectacle dont elle est avide. La plupart de ceux qui la composent ont déja vu peut-être trente représentations de ce qui va se passer; eh bien, ils n'en sont que plus acharnés; depuis la première fusée jusqu'à la dernière étincelle, ceux-là ne perdront rien. Notre marchand de bas, que le hasard, par un caprice singulier, vient de remettre devant vous, est de ce nombre. C'est un intrépide amateur de ce genre de plaisir; et pourtant, pour le goûter,

quelle situation est la sienne! Voyez sa femme qu'il traîne à sa suite comme un navire à la remorque, et cet enfant qu'il porte à califourchon sur ses épaules paternelles pour lui faire dominer les têtes circonvoisines. Encore, si, en de semblables occasions, il en avait été quitte pour s'atteler à sa femme et porter son enfant, passe! mais que d'autres tribulations! N'importe, en dépit de mille désagréments de tout genre, il est resté fidèle aux fêtes publiques. Ses habits tachés et déchirés, maints chapeaux mis hors de service, maints foulards évaporés, sa montre disparue; son épouse à moitié incendiée par une baguette artificielle, et qu'il ne parvint à éteindre qu'aux dépens de ses mains; la luxation de l'huméro-clavicule gauche qu'il eut presque broyée contre les parois de l'Orangerie, tant la foule le comprimait, toutes ces calamités réunies n'ont pu le faire renoncer à son amusement de prédilection. Au contraire, il semble jouir en raison de ce qu'il a souffert. Mais laissez-le regarder les chandelles romaines à travers les tibias de monsieur son fils, qui lui entourent le visage comme les plis d'un boa, et jetez aussi votre coup d'œil.

Voyez ces feux qui se croisent, qui sillonnent l'air en tout sens comme l'éclair dans un orage; ces gerbes enflammées qui montent en bruis-

sant, brillent, pâlissent, et retombent en une pluie d'étincelles; ces fusées qui serpentent et frissonnent; ces soleils qui tournoient et éblouissent; ces pétards qui bondissent et éclatent; ces pots à feu qui se succèdent et inondent le ciel d'une lueur ardente, couleur d'argent liquéfié. Examinez aussi la foule en extase devant tant de merveilles pyrotechniques; contemplez les visages sur lesquels vient tomber une clarté blafarde comme la flamme du punch. On dirait du festin de Balthazar en plein air, de l'enfer du Dante, du sénat diabolique de Milton, ou mieux d'un peuple d'ignicoles célébrant les mystères de sa religion; puis, par-dessus, le bruit des baguettes qui craquent, des matières combustibles qui déchirent l'atmosphère en s'enflammant, du salpêtre qui pétille, vous entendez les cris d'admiration de la populace.

Peut-être cet étau de chair humaine qui vous presse les flancs et l'estomac vous empêche d'éprouver le plaisir que vous ressentiriez sans doute à contempler ces tableaux animés, assis dans l'embrasure d'une fenêtre du pavillon de Flore. Mais ne vous plaignez pas, votre martyre va cesser; le bouquet a jeté son dernier éclat; dans moins d'une heure la place sera assez éclaircie pour que vous puissiez vous mettre en mouvement et regagner votre logis. Pendant ce temps,

afin de diminuer ou d'augmenter l'ennui qui paraît vous gagner, cela dépendra de la situation de votre esprit, et non de ma manière de conter, écoutez le récit d'un fait qui se passa pendant une fête comme celle-ci : toutes les réjouissances publiques, ou soi-disant telles, ont été plus ou moins marquées d'accidents fâcheux et de sinistres catastrophes; dans toutes, à partir de 1187, où, sous Philippe-Auguste, Paris fut pour la première fois illuminé, jusqu'à 1833 inclusivement, il arriva de ces malheurs qu'on peut prévoir, mais non empêcher. Il y aura toujours des victimes inévitables toutes les fois que la curiosité générale portera les masses vers un seul point; toujours des drames sanglants suivront la populace ameutée, soit qu'elle ait quitté ses faubourgs à l'appel du tocsin, et qu'elle vienne aux Tuileries, furieuse, irrésistible, pour briser un trône et défaire un roi, soit que, bruyamment joyeuse, elle se rende à une distribution, à un feu d'artifice, ou à tel autre spectacle gratis.

Or, pour en revenir au fait dont je veux vous parler, ce fut sous l'empire. L'empire!... quelle magie dans ce mot! quelle puissante évocation de souvenirs brillants et pénibles! L'empire! il atteignait alors son glorieux apogée. C'était bien grandiose, bien inouï, bien haut, c'était à éblouir un tout autre homme! Le trône impérial égalait

en élévation la profondeur encore ignorée du cachot de Sainte-Hélène. Marie-Louise venait de donner à Napoléon un fils qui semblait promettre d'asseoir pour des siècles une dynastie commençante. En célébration de cet heureux événement, l'empereur ordonna des fêtes magnifiques dont Paris fut le théâtre.

Jamais l'enthousiasme, qui présidait dans ce temps-là à toutes les réjouissances publiques, ne fut plus vif, plus ardent, et plus emporté. L'effrayante population de Paris semblait s'être donné rendez-vous autour des Tuileries. Un jeune homme qui tenait à son bras une jeune personne, sur laquelle il veillait avec la sollicitude la plus tendre, les soins les plus prévenants, s'efforçait de fendre la multitude, et de remonter les quais vers le pont des Arts. C'était plaisir que de le voir attentif, inquiet, préserver sa compagne des atteintes brusques et des mouvements subits imprimés à la foule. C'est qu'aussi c'était son bien le plus précieux au monde, son Anna adorée depuis long-temps, qui lui était promise depuis peu, et qu'il allait bientôt épouser. Chez lui, l'amour n'était pas le fruit d'un caprice, ni du calcul des convenances, une de ces passions soi-disant inextinguibles qui s'évaporent après trois mois de mariage, qui s'usent dans des caresses non refusées, que la posses-

sion tue et change en indifférence; c'était un sentiment profond, inaltérable, fortement enraciné dans son âme, inhérent à son cœur, enté sur son existence. Pauvre et sans nom, il lui avait fallu, pour obtenir Anna riche et titrée, acquérir illustration et fortune. Deux ans lui avaient suffi pour vaincre des obstacles qui paraissaient insurmontables; et, riche, cité parmi nos littérateurs les plus distingués, il s'était de nouveau présenté chez les parents de son amante, qui cette fois l'avaient agréé. Un désir capricieux de la jeune fiancée les amenait tous deux au milieu de ce nombre infini de personnes, et ils faisaient mille efforts pour joindre le pont des Arts, point d'où ils pensaient voir fort à leur aise, comme d'un balcon commode, le brillant feu d'artifice qu'on allait tirer. Ils arrivèrent au but qu'ils désiraient atteindre, et n'attendirent pas long-temps le spectacle pour lequel ils étaient venus.

Et d'abord ils admirèrent. Anna, toute curieuse et jeune, regardait le feu d'artifice avec un plaisir d'enfant, tandis que lui contemplait avec ravissement le charmant visage de son amie, qui rayonnait par intervalle sous les jets de lumière, comme une tête d'ange sous sa divine auréole. Et puis, quel charme, quel plaisir n'éprouvait-il pas à protéger contre la multitude toujours

croissante cette créature frêle et délicate, cet être mignon et joli; à opposer son corps comme un rempart pour conserver et agrandir l'espace qu'elle occupait, pour que personne, excepté lui, ne pût la toucher; à recevoir de temps en temps, en paiement de ses soins, en récompense de ses peines, un regard doux et suave comme une caresse, un coup d'œil enivrant comme un baiser!

Voici que tout-à-coup le vent s'élève avec violence. Opposé au cours de la Seine, il entraîne les baguettes artificielles, et les disperse en pluie de feu sur les spectateurs. On commence par rire de l'incident; de joyeuses comparaisons volent de bouche en bouche : Sodome, Gomorrhe, l'aspersion métallique de Danaë, les baptêmes de l'empereur sous le feu des ennemis, les batailles de l'époque et d'autres faits historiques et fabuleux servent de texte aux plaisanteries, et font allusion à la situation présente. Bientôt, cependant, l'hilarité tombe devant l'évidence du péril. Déja plusieurs vêtements de femme se sont enflammés. Rien de plus contagieux que le feu. En peu d'instants l'incendie s'est accru, il s'est agrandi, gagnant de proche en proche avec une vitesse alarmante; et le pont des Arts, où il s'est déclaré, présente l'image d'un de ces hideux actes de foi de la superstition espagnole.

Jusqu'ici, notre jeune amant a su préserver sa maîtresse de l'orage igné; mais un autre danger la menace. La foule, épouvantée des progrès de l'incendie, veut en fuir le théâtre, et se précipite vers les issues du pont, qu'une foule plus impénétrable encore ne lui permet pas de franchir. Les efforts qu'elle fait tournent contre elle. On se bouleverse, on s'élance l'un sur l'autre, on se pousse, on se rue, on s'écrase... Malheur au plus faible! il étouffe dans la mêlée, broyé sous les pieds de ses voisins!

Dans les bras protecteurs qui l'entourent et se roidissent autour d'elle de toute la puissance de leurs nerfs, près d'un homme qui n'a plus qu'elle pour pensée, dont l'amour a centuplé les forces physiques, Anna trouve encore un refuge. Plusieurs fois néanmoins, tous deux, entraînés par les mouvements brusques et irrésistibles des masses, se sont vus ballottés çà et là comme un frêle esquif, jouet des vagues irritées; mais alors, dans ces moments terribles où la plupart des femmes, horriblement pressées, étouffaient en poussant des cris affreux et déchirants, la jeune fille, enlevée de terre par son ange gardien, dominait de la moitié du corps les flots resserrés de la foule, et respirait encore à l'aise.

Il espérait, lui, confiant dans sa force, l'arracher saine et sauve de cette horrible mêlée,

quand soudain, malheur imprévu ! le pont s'ébranle sous le poids turbulent qui le surcharge. La pesanteur des masses qu'il supporte est augmentée par leur agitation tumultueuse. Sa membrure se disloque et craque, ses arches s'émeuvent, tremblent et menacent d'écrouler... La foule qui sent le terrain chanceler sous ses pas est pénétrée d'épouvante et d'effroi; la terreur qu'inspirait le feu a fait place à la crainte de l'élément contraire; et chacun, d'un mouvement spontané, s'élance de nouveau vers les issues avec toute la rage d'un hydrophobe. Cette fois notre jeune homme n'a pu élever sa maîtresse assez à temps; en vain il l'enveloppe de ses bras qu'il arrondit en cerceaux autour de sa taille, les masses les compriment de tous côtés, les resserrent, et ces membres dont il lui veut faire un rempart, ne servent qu'à mieux l'étouffer... O douleur ! il la voit déja qui pâlit et cherche avec effort à reprendre l'haleine qui lui manque; il entend avec angoisse sortir de sa poitrine haletante des cris semblables au râle d'un mourant quand la respiration lui devient pénible... Il souffre mille morts; des tortures infernales déchirent son cœur; il se roidit avec rage et désespoir; il maudit Dieu qui ne l'a pas fait plus fort; il tend les muscles de ses bras à les briser, et, furieux, déploie une force surhu-

maine... Impossible à lui de gagner deux lignes d'espace!... Son bel hôtel, ses riches et vastes fermes, sa renommée si chère, sa gloire littéraire, vingt années de son existence même, oh! comme il les échangerait volontiers contre un terrain inoccupé de trois pieds carrés, fût-ce dans un horrible désert!... mais il ne s'arrête pas à des pensées décourageantes, à des vœux stériles et impuissants; il comprend que le salut d'Anna dépend de lui seul, qu'un effort désespéré peut encore la sauver, et il le tente aussitôt. D'une secousse violente il se dégage et abat à ses pieds ceux qui l'entourent; il renverse indistinctement hommes et femmes, et les foule avec indifférence; puis, quand il a conquis assez de place, quand il s'est ouvert un espace suffisant, il se précipite à genoux devant Anna prête à défaillir: « Vite, place-toi sur mes épaules, lui crie-t-il, n'hésite pas un instant, c'est le seul moyen de te sauver! »

Il se relève chargé d'un fardeau précieux, et fort à temps, car la multitude se rapprochait, comme une onde déplacée par la chute d'un corps revient combler son vide en rétrécissant le cercle qu'elle a décrit. Il se dispose à s'éloigner de nouveau du lieu de cette scène affreuse, où l'horreur augmente, où le danger va toujours croissant. Dès le premier pas qu'il fait, une

femme qui s'est laissée choir auprès de lui s'empare d'une de ses jambes, qu'elle s'efforce de retenir dans une étreinte convulsive; il s'en débarrasse en la repoussant violemment. Que lui importe la mort de cette infortunée, de mille autres, pourvu qu'il sauve sa maîtresse! Anna est sa seule inquiétude, c'est l'égoïsme de son cœur, c'est l'intérêt auquel il sacrifierait tout! Pour elle il passe impitoyablement sur le corps de ceux qui lui barrent le passage; pour elle il ranime son courage épuisé, pour elle il se crée de nouvelles forces, et fend, avec une agilité surprenante, la presse qui s'entr'ouvre devant lui comme l'onde devant un habile nageur. En peu de temps il a quitté le pont, remonté les quais, et trouvé un endroit où la foule éclaircie lui permet de déposer sur le parapet sa bien-aimée qu'il vient d'arracher à la mort. Il l'assied doucement, et, plein de joie et d'ivresse, il la couvre de baisers, lui adresse mille paroles confuses, échos de son cœur en délire, puis il s'essuie le visage que la sueur inonde, les yeux que troublent des larmes de bonheur!

Au même instant, le bouquet du feu d'artifice monte et s'élève aux cieux qui resplendissent d'une lumière aussi pure que le gaz, aussi vive et plus durable que l'éclair. Tous les objets sont inondés de clarté.

Il profite de cet éclat propice pour parcourir les traits de son amie. — Il la contemple avec amour, comme fait une mère à l'enfant convalescent que ses soins ont sauvé. — Enfer et malédiction! ce n'est pas elle.... Un visage qu'il n'a jamais vu frappe ses regards.... Il croit rêver, il pense être sous le poids de quelque horrible cauchemar.... Il examine encore. — La figure étrangère le convainc de l'effrayante réalité! Cette femme, qu'il considère dans un morne étonnement, dans une stupeur muette, cette femme indigne avait écarté la pauvre Anna, faible et suffocante, et lui avait lâchement volé sa vie.... A genoux, la tête inclinée, il n'a pu s'en apercevoir; cela s'est fait si vite, et dans un tel moment! jouet d'une ruse infernale, abusé par une erreur funeste, il a repoussé sa pauvre amie qui s'attachait à ses pas, et sauvé une inconnue.... Cette affreuse déception lui donne un accès de rage, il rejette avec horreur la misérable qui s'appuie encore sur son bras, et la précipite dans la Seine.....

Quelques instants après, les quais étaient déserts, le théâtre de la fête vide, et du pont des Arts où gisaient plusieurs corps inanimés, un jeune homme, pâle, hagard, étreignant dans ses bras le cadavre d'une jeune fille, s'élança dans les flots.

Le gouffre, par un son lugubre, accusa réception de la double victime!

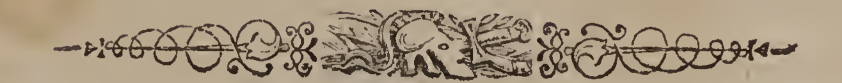
Le lendemain, on repêcha trois corps aux filets de Saint-Cloud, la Morgue fut encombrée, et les journaux de l'empire vantèrent la magnificence de la fête!

A. BAUDIN.





L'HOTEL DES INVALIDES.



Cet établissement, qui a été décoré du titre d'hôtel par la vanité des architectes qui l'ont construit, et pour la satisfaction des grands seigneurs qui l'ont habité, est la garnison des mortes-payes qui ont vieilli au service, et la caserne des militaires grièvement blessés à la guerre.

La loi attique entretenait aux frais du trésor

les hommes mutilés à la guerre; l'histoire fait honneur de cette institution à Pisistrate; mais ces hommes ne vivaient point en communauté. Quelques auteurs, pourtant, prétendent que les Grecs avaient des établissements d'invalides nommés Prytanées.

Les Romains n'avaient pas de lois fixes à l'égard des invalides; ils leur accordaient des secours temporaires; quelquefois ils leur décernaient des emplois publics; quelquefois ils les appelaient au partage des terres dans les colonies.

Philippe-Auguste eut le projet de fonder un hôtel des invalides, pour remédier à l'insuffisance des asiles ouverts aux moines-lais ou religieux laïques; il eut la faiblesse de demander au pape Innocent III la permission de soustraire cet établissement à la juridiction de l'évêque; cette vaine difficulté s'opposa à la réussite du projet.

Depuis le quatorzième siècle, surtout, les rois de France pourvurent au sort de quelques hommes de guerre hors de service, caducs, mutilés; ils les placèrent dans des monastères, dans des prieurés de fondation royale. Un petit nombre d'élus obtenaient, à titre de bénéfice, une place de valet, et prenaient la qualification d'oblats, ou frères lais; ils balayaient l'église et sonnaient les cloches : c'étaient de bien faibles

ressources pour les vieux guerriers; encore les obtenaient-ils avec peine: la protection seule octroyait ces misérables emplois.

Les ordonnances de 1578 (4 mars) et 1628 (12 octobre) sont les dernières sur ce sujet.

Les abbés et les religieux exigeaient souvent de ces malheureux plus de services que des estropiés ou des fainéants n'en pouvaient ou n'en voulaient rendre ; il en résultait des altercations violentes, et quelquefois il s'élevait des plaintes mutuelles, dont les invalides ou les couvents fatiguaient la cour.

Le clergé, pour se soustraire à ce genre d'impôt en nature et de tracasseries, proposa à la couronne de servir des pensions annuelles, qui furent aussi nommées oblats: ces prestations, fixées d'abord à un taux qui variait de cent à cent cinquante livres, se grossirent ensuite; les établissements religieux les acquittaient dans une proportion calculée sur les revenus dont ils jouissaient.

De Lanoue, qui écrivait en 1559, proposa d'imiter la noble charité athénienne; ainsi, chez les modernes, la création du corps des invalides est une pensée française.

Henri IV réunit à Paris quelques invalides tant protestants que catholiques, rue des Cor-

deliers-Saint-Marcel; mais cette institution n'ayant pas été dotée, s'éteignit en 1596. Il plaça des militaires, devenus inhabiles au service, dans le local d'un hôpital désert, situé à Paris, rue de l'Oursine. Louis XIII transféra au château de Bicêtre les frères de l'Oursine; mais il exclut du droit à tous secours ceux de la religion réformée.

En 1633, il établit à Saint-Germain-en-Laye, sur un système à peu près pareil, la commanderie de Saint-Louis.

Le besoin de centraliser les prestations des oblats, quelques idées plus saines en administration, mais surtout un mouvement d'ostentation, et la passion que Louis XIV avait pour la bâtisse, donnèrent naissance au projet de fonder un palais pour la demeure des invalides. Paris fut le lieu choisi par Louvois, quoique tout autre point du royaume eût mieux convenu à cet objet; on aurait dû surtout préférer les provinces où il y avait des terres à défricher, des landes à fertiliser.

De magnifiques cénacles furent consacrés à un vain apparat; de vastes locaux devinrent des habitations fastueuses où s'établirent des protégés.

L'Hôtel qui, y compris le bâtiment neuf, peut

à peine contenir cinq mille hommes, occupa un terrain suffisant aux habitations d'un nombre une fois plus fort.

L'édit de création fut promulgué en 1664, et l'Hôtel s'ouvrit en 1670.

Il suffisait, dans l'origine, d'avoir vingt ans de services effectifs ou d'avoir été grièvement blessé, pour y être admis.

Nul ne pouvait y entrer comme officier, à moins qu'il n'eût commandé deux ans à ce titre, ou qu'il n'eût été estropié au service, depuis son élévation au rang d'officier.

Le corps des invalides devait être de quatre mille officiers et soldats; les moins infirmes devaient en être détachés dans des places frontières, pour y faire un service de paix: ces compagnies d'invalides prenaient rang avec l'infanterie. C'était une injustice: des invalides doivent avoir la tête des troupes; il en est ainsi dans les milices du Nord.

Les oblats furent le principe de la dotation des invalides, comme le témoigne un arrêt du conseil de 1672 (28 avril); l'insuffisance de cette subvention nécessita une retenue de deux deniers pour livre sur toutes les dépenses de la guerre, et sur les paiements que faisaient aux troupes les trésoriers généraux de l'ordinaire et

de l'extraordinaire des guerres; ainsi le voulait l'édit de 1674 (avril).

L'arrêt du conseil de 1682 (17 février) porta à un denier de plus la retenue.

Telle fut l'origine du système des retenues sur le solde des dépenses; système mal imaginé, ressource oblique qui n'économise rien au profit de l'état, embrouille la comptabilité, et n'est qu'une fraude fiscale, un mensonge administratif.

Tous les comestibles, tout le combustible qui, pour les Parisiens, étaient soumis à des droits d'entrée ou autres, arrivèrent, en franchise, à l'Hôtel; ce fut une autre source d'abus.

L'administration des Invalides, conduite à la manière conventuelle, bonifia les revenus, en concédant des terrains à des individus, ou en bâtissant des maisons qui furent louées utilement. Cette gestion intelligente avait produit en 1764 une thésaurisation de deux millions; ils furent convertis en rentes sur la ville.

A cette époque le nombre des invalides s'était considérablement accru; cette circonstance amena l'institution des pensions à l'extérieur; les conditions de l'admission devinrent plus difficiles; la faveur y eut moins de part; les abus diminuèrent; la solde des officiers fut restreinte.

L'ordonnance de 1776 (17 juin) ne permit

d'admettre que les estropiés, les hommes affligés de cécité, ceux qui avaient subi des amputations, les militaires de plus de soixante-dix ans. Par là, Saint-Germain espérait réduire les dépenses et simplifier l'administration.

Mais à peine ces mesures sévères étaient promulguées, que de nouveaux abus prirent racine. Un état-major inutile et dispendieux fut créé par Montbarrey; il n'y eut plus à espérer d'économie; la dilapidation y avait succédé.

Le revenu de l'Hôtel était, en 1789, d'un million sept cent mille francs.

En 1790, la prestation des oblats s'éteint, et le trésor public subvient à ce déficit.

Le décret de 1792 (30 avril) dénomme Hôtel national et militaire de l'armée, l'établissement des Invalides. L'accès n'en est ouvert qu'aux militaires estropiés pendant leur service, ou aux militaires arrivés à l'âge de caducité.

De nouvelles règles d'administration sont posées par cet arrêté; les invalides, propres encore à quelque service militaire, commencent à être désignés sous le nom de vétérans, à être distraits de l'Hôtel, à faire corps à part.

La loi de 1792 (16 mai) supprima le fastueux état-major de l'Hôtel; l'établissement passa dans les attributions du ministère de l'intérieur, sous la surveillance du corps départemental.

A l'abolition des ministères, en l'an II, d'autres mesures furent prises; elles n'ont été que transitoires.

Dans le cours de cette même année, les immunités furent abolies et les rentes éteintes; les propriétés foncières furent diverties du propre de l'Hôtel. La loi de 1792 mit au compte du trésor public toute la dépense que l'établissement entraînait; elle était soldée mensuellement.

Une loi de l'an VI (28 ventose) établit un budjet de l'Hôtel.

Une loi de l'an VII (26 fructidor) fit revivre les retenues et les fixa à deux centimes par franc sur toutes les dépenses du matériel de la guerre; c'est exactement comme si l'on eût dit aux entrepreneurs et aux fournisseurs du ministère et des corps: Vous exigerez du gouvernement et des régiments que, par chaque franc qu'ils vous payeront, ils vous allouent deux centimes de plus, pour que vous les rétrocédiez à l'état, au profit des Invalides.

En effet, un gouvernement qui exige d'un créancier une remise sur le montant du compte soldé, n'a pas puissance d'abaisser d'autant la valeur vénale des matières livrées, ou de réduire arbitrairement le bénéfice que le commerce croit légitime; en définitive, l'état débourse ce qu'il se paie à lui-même, et il y a logomachie en comptabilité.

L'arrêté de l'an IX (27 messidor) arrachait aux officiers en retraite un vingtième de leur pension; celles qui montaient à neuf cents francs et au-dessus furent frappées d'une retenue de cinq pour cent; les pensions de moins de neuf cents francs subirent une retenue de deux pour cent : c'était un renversement de tous les principes. Autrefois les fonds de l'association des Invalides avaient dû pourvoir aux pensions des vieillards ou des infirmes, qui ne pouvaient pas jouir de la faveur d'être admis dans l'établissement, et qu'on appelait compagnies détachées ou vétérans; le nouvel édit bursal prit le contre-pied; il pressura les invalides les moins favorisés, ceux qui étaient inadmis ou inadmissibles à l'Hôtel; il les obligeait à secourir les privilégiés qui menaient une vie douce et assurée au sein de l'Hôtel.

Un arrêté de l'an VIII (9 fructidor), considérant la grande augmentation du nombre des invalides, avait établi une succursale dans le château de Versailles; elle y resta peu de temps; il en fut ensuite institué une à Avignon, et une à Louvain; cette dernière, transférée à Arras, a été abolie; il ne reste que celle d'Avignon; un maréchal de champ la commande.

Deux arrêtés de l'an XI (19 fructidor) reconstituèrent les règles administratives de l'Hôtel.

Un décret de 1811 (25 mars) asseoit sur de nouvelles bases les dotations, l'administration, la police de l'Hôtel; il fait revivre tout le faste d'un état-major ruineux; il y reconnaît un intendant et un sous-intendant, un trésorier et un sous-trésorier, un archiviste et un sous-archiviste, trente pharmaciens, une fois plus d'officiers de santé que sous Louis XIV, des nuées d'employés civils, et des sinécures sans nombre.

La création de diverses succursales, sur plusieurs points, et sous la direction d'un seul gouverneur résidant à Paris, avait fait juger nécessaire de confier ce gouvernement à un maréchal de France; usage jusque-là inconnu et qui eût dû cesser depuis qu'une seule succursale est conservée, et ne dépend, ou ne devrait dépendre que du ministère : ainsi s'enracinent les abus.

Des routines et de vieilles lois, sans harmonie avec les usages actuels, se sont long-temps perpétuées à l'Hôtel ; ainsi les ventes des effets des décédés y étaient faites, jusqu'à la fin du dernier siècle, sans l'intervention de l'autorité civile. Cette mesure était une application de l'ordonnance de 1768 (1er août).

L'admission à l'Hôtel était, pour des militaires de certains grades ou de certaines classes, comme une déchéance, parce qu'on ne connaissait pas, chez les invalides, de grades assimilés à ceux

d'adjudant, de fourrier, de sous-lieutenant, d'officier de santé, d'officier d'artillerie; cette anomalie provenait de ce qu'en 1670, époque de la création de l'Hôtel, ces grades n'existaient pas, ou que ces emplois n'étaient pas précisément militaires : aussi les adjudants y redevenaient-ils sergents-majors; aussi les chirurgiens-majors des corps n'y pouvaient-ils, dans le dernier siècle, être admis qu'à titre de bas officiers; encore était-ce par faveur. Le maintien de ces formes gothiques de l'Hôtel et cette législation apathique au milieu des inévitables révolutions des coutumes, étaient l'engourdissement de l'incurie, la routine de l'ignorance.

L'Hôtel, c'est-à-dire le bâtiment, a eu, à diverses époques, un genre d'utilité à laquelle les lois de sa fondation n'avaient pas songé; il a, pendant quelque temps, reçu dans son enceinte l'institution nommée *dépôt de la guerre;* il a renfermé les plans en relief des forteresses, exécutés pour et par le génie; il a été le lieu d'entrepôt des modèles des vieux engins de guerre; enfin il a été comme le temple de la gloire nationale, puisque les tombeaux de Turenne et de Vauban ont décoré son sanctuaire, et que les voûtes de l'église ont été long-temps pavoisées d'une quantité de drapeaux étrangers.

Mieux eût valu, en 1792, quand toutes les institutions se refondaient, changer l'hôtel des Invalides, monument de luxe et de profusion, en une grande école militaire; non que Paris soit une ville propre aux établissements de ce genre, mais parce que le local était tout prêt; on eût pu composer d'invalides le personnel et l'état-major de l'école; on eût tiré parti de vétérans jusque-là inutiles, on leur eût assuré les douceurs de la vie de la capitale, comme un dédommagement des services que la jeunesse et la patrie eussent attendu de leur vieillesse. N'y a-t-il pas en effet, à l'Hôtel, quantité d'officiers qui auraient tout le savoir convenable pour être chefs d'école? Combien de sergents voués à un repos précoce, à une fainéantise forcée, sont capables encore d'enseigner l'exercice? Les hommes illettrés n'eussent-ils pas pu être les surveillants subalternes d'une telle institution? Ceux dont l'état de santé exige des soins de tous les instants, des pansements journaliers, on les eût, seuls, tenus réunis dans un établissement *ad hoc;* les invalides hors d'état d'être utiles, mais pour qui la clinique de l'Hôtel n'eût pas été une nécessité, on les eût répartis dans des départements où l'on vit à bas prix; ils y auraient joui d'une pension suffisante, mais moins onéreuse au trésor;

ceux qui auraient eu encore de l'activité et des forces auraient pu y occuper leurs bras, et demander au sol d'utiles produits.

Quant à ceux qui auraient été capables de faire des professeurs, des précepteurs, des répétiteurs, des économes, des maîtres d'escrime ou de tactique, des garçons de salle, des frères servants, des portiers, des gardiens de l'École Militaire, des charretiers, des palefreniers, des fabricateurs de tout ce qui devrait y être mis en service et consommé, on les y eût utilement employés pour eux, pour le pays, pour l'établissement, pour l'esprit militaire, pour l'honneur de la France, pour l'émulation de l'armée. Au lieu de ces utiles modifications, le gouvernement a continué à assimiler la vie de l'invalide à celle d'un moine. Le régime de la restauration travaillait même à plonger cette classe d'infortunés dans l'idiotisme de la vie dévote, et hâtait le temps où le guerrier tombe en enfance.

Les citadins qui se retirent des affaires, vont ordinairement, par esprit d'économie, et pour jouir d'un air plus pur, finir leurs jours à la campagne; on agglomère, au contraire, dans des villes trop populeuses, des hommes peu fortunés et habitués à l'air des champs; l'esprit de faste et la puissance des vieilles habitudes les entasse dans une capitale, tandis qu'ils vivraient plus

heureux et à meilleur compte dans les provinces, où quantité d'entre eux pourraient cultiver des terrains concédés. Les progrès de l'administration déracineront un jour les coutumes d'aujourd'hui; l'Hôtel et toutes les écoles militaires cesseront de grossir nos populations urbaines; les y souffrir est onéreux au trésor et préjudiciable au pays. Cinq ou six mille vieux soldats, au lieu de s'assourdir entre eux de leurs hauts faits, en répandraient, s'ils étaient disséminés, les souvenirs sur le sol français, y seraient comme les bardes de la vieille gloire, et y nourriraient l'esprit militaire.

En outre des fonds morts, représentés par le matériel de l'Hôtel et par la valeur des terrains et de la bâtisse, le simple invalide coûte par jour trente-six sols, et l'officier quarante-quatre.

En outre des frais généraux de premier établissement et de l'état-major, un invalide, ou ce qu'on appelle l'homme moyen, coûte à l'état sept cent cinquante francs par an; le ministre de la guerre l'a déclaré à la chambre des députés en 1829 (23 mars). C'est une dépense énorme, criante, et dont le principal effet est de forcer un vieux soldat à croupir dans l'inaction, à vivre privé des douceurs de la vie de famille, et à consommer des denrées une fois plus chères qu'en province.

Le tiers de la dépense de l'Hôtel s'applique à l'état-major et aux officiers.

Depuis 1821, une musique, qui coûtait par an vingt-deux mille francs, avait été attachée à l'Hôtel; il eût été aisé cependant d'en créer une composée d'invalides; un orgue, d'ailleurs, eût bien pu suffire à la pompe des cérémonies sacrées, qui ont été le pieux motif de cette création mondaine.

On a vu des gouverneurs, nommés au commandement des Invalides, continuer à toucher une pension de retraite, en même temps qu'ils jouissaient des émoluments de la fonction; on colorait, à cet effet, du nom de fonction civile l'emploi militaire qu'ils exerçaient, et on leur donnait, en réalité, les appointements d'activité en sus de la retraite. Le corps des invalides était-il donc, ou non, une institution militaire? Telles étaient cependant les déceptions que des budgets dévoilaient.

Le grand état-major, compris en dehors du total de l'Hôtel, était une des dépenses qu'on eût pu modifier. Dans un corps où des officiers de tout rang, de toute arme, sont plus nombreux, proportion gardée, que les soldats, il s'en trouverait bien assez qui réuniraient toutes les qualités voulues pour prendre le commandement

facile d'un corps toujours en repos, ou y exercer les fonctions de secrétaire-général, d'administrateurs, de trésorier, de bibliothécaire, etc. Un maréchal de France n'y est-il pas déplacé? n'est-il pas toujours prêt à rompre des lances avec le ministre? se soumettra-t-il à des inspections, à des contrôles? N'a-t-on pas vu des gouverneurs exiger pour eux, leurs parents, leur lignée, leurs gens, un local composé de soixante-cinq chambres? Quel est le ministre qui eût hasardé une représentation ou un véto?

La bibliothèque surannée que l'établissement contenait a été dépouillée, pour des motifs de dévotion, de tous les traités que le rigorisme de la restauration jugeait trop mondains; elle n'était pas alimentée par des acquisitions de livres modernes; le ministre, au lieu de l'améliorer, a fait vendre à l'encan, il y a peu d'années, à titre de doubles ou d'inutiles, beaucoup d'ouvrages militaires qui ont été cédés à vil prix, et dont il eût été si simple et si sage de gratifier nos grandes garnisons, dépourvues jusqu'ici, pour la plupart, de bibliothèques militaires.

Jamais le ministère n'a osé soumettre aux chambres le compte détaillé des dépenses des Invalides!.....

L'établissement coûte, par le lieu mal choisi

de la résidence, et par mille causes, le double de ce qu'il devrait coûter. Est-il un soldat invalide, sauf ceux à qui une déplorable santé ne permet de vivre qu'en communauté, qui persévérerait à rester à l'Hôtel, si on lui accordait les sept cent cinquante fr. qui y sont dépensés pour lui? Le gouvernement économiserait, par un système différent, les frais d'administration et d'entretien, et annullerait les dépenses d'état-major et de clergé; il pourrait employer utilement d'immenses constructions: il y aurait de moins le fatras administratif et l'enrichissement des fournisseurs.

Une partie des opinions qui viennent d'être énoncées n'a rien de nouveau, elles ne nous appartiennent pas; l'*Encyclopédie méthodique* (1785, tom. III, pag. 31, col. 1re) les proclamait il y a un demi-siècle; et on les retrouve en substance dans le rapport qui a précédé le décret de 1791 (28 mars, 17 avril).

D'importantes réductions ont été faites par le ministre Gérard, honneur lui en soit rendu: les ordonnances de 1830 (16 et 28 octobre) ont diminué les frais de bureau et le traitement de l'état-major; les retenues infligées aux militaires en retraite ont cessé. Des fonctionnaires, des chapelains surabondants ont été abolis, la musique a disparu, le service de santé a été réduit

de vingt-huit à dix-huit individus ; la place d'intendant n'a été maintenue qu'à charge de s'éteindre après que l'administrateur qui la gère ne l'exercera plus.

Le Général BARDIN.





PARIS FASHIONABLE

EN MINIATURE.



HISTOIRE DE POVERO.

Sous quelle forme nouvelle animer ce que vous allez lire? On a tout fait. Le nouveau n'est autre chose que du vieux remis à neuf; et quand je demande à mes souvenirs ou à mes rêves ce qui a été ou ce qui arrivera, l'avenir ne me semble devoir être qu'une reproduction du passé. L'hu-

manité tourne dans le même cercle, c'est une ronde qui frappe toujours le même sol, sous le même rhythme, sous la même cadence.

Que ce soit poëme, roman, histoire, conte, nouvelle; antique, moyen âge ou moderne; didactique, épique, dramatique, ou philosophique! hélas! c'est une œuvre de l'esprit humain; et, à ce titre, quelle pensée peut avoir la prétention de se classer dans un genre, encore moins dans une espèce; de s'affubler d'un costume spécial, de prendre le masque d'Aristophane, le cothurne de Sénèque, le manteau de Racine, la marotte de Désaugiers, le poignard du drame moderne; et tout ceci, d'une manière exclusive, en s'imposant l'esclavage d'une règle ou d'un principe philosophique ou littéraire? Enfin, quelle est la pensée qui puisse avoir la prétention d'être la conséquence d'un système? Je ne crois pas que notre siècle s'asservisse à cette unité, à cette monotonie, à cette méthode.

Quant à moi, si jamais j'étais appelé à devenir le chef d'une école, le prophète d'une doctrine, je prendrais pour âme de mes théories, pour principe fondamental, *le Caprice:* si toutefois on peut appeler *principe* ce qui est l'absence de tout dogme. Caprice! à ce mot viennent aboutir tous les systèmes, toutes les abstractions de notre pauvre siècle. Caprice! c'est le dieu de nos

inspirations, le mobile de nos jouissances. Caprice! c'est une philosophie tout entière, dont la partie sérieuse pourrait se formuler par le mot ÉCLECTISME, et dont la partie bouffonne, qui en forme à peu près les trois quarts, devrait se traduire par le mot VIVRE.

C'est donc à un caprice philosophique que vous devrez mon chapitre: cette phrase ne manque pas d'immodestie; mais si je me la permets, c'est qu'en vous racontant, je vous impose pour condition de vous ranger, à l'instant même, sous ma bannière; et je veux que le prétexte d'une vapeur, d'une fantaisie, que sais-je! un rien, une mouche qui vole, vous fasse aussitôt jeter sur votre causeuse ce chapitre que le caprice vous aura fait prendre et commencer.

Je pourrais, comme dit Byron, appeler à mon aide tous les plus beaux noms de l'histoire, pour en décorer mon héros. Aimez-vous César, Achille, Alexandre, Annibal, Frédéric, Cromwel, Napoléon? Je préférerais chercher dans les Klowns anglais quelque grotesque assemblage de lettres et de syllabes qui composeraient ce qu'on appelle un nom : pauvre et passagère combinaison d'alphabet, jetée à un homme par le flux et le reflux du calendrier. Je serais heureux que mon héros ne se nommât pas. Mais on l'oublierait

trop vite, et tous les héros sont pleins d'amour-propre. Il se nommera donc *Povero.*

Povero est un nom timide; mon héros ne craignit jamais rien: Povero est un nom de détresse; mon Povero devint millionnaire. Le nom de Povero inspire tant de pitié, qu'une âme compatissante ferait des sacrifices pour l'égayer; or, vous verrez la mort de Povero; vous verrez si Povero était triste, lui qui égaya jusqu'à sa mort.

Lisez Gilblas, Faublas, Lovelace. Tous ces messieurs ont une naissance à domicile. Ils ont des parents qui partagent tous les priviléges des droits civils; ils ont des généalogies plus ou moins ambitieuses. Ils sont *nés.*

Mon Povero fut trouvé au coin d'une borne. Pour lit, il avait une botte de paille; pour vêtement, celui de la nature; pour signe distinctif, de quoi faire enrager le mystérieux Lawater *des correspondances;* pour sourire d'enfant, une grosse larme ruisselant sur une joue pâle et maladive; et pour regard, des yeux éteints. Un homme du peuple, arrivant de la campagne, le ramassa, et sur sa charrette de légumes, le jeta dans le pall-mall des choux, des laitues et des asperges. Une grosse paysanne le prit; elle devint sa nourrice, puis sa mère d'adoption.

Povero prit des yeux, des années; Povero eut une jolie figure, un gracieux sourire, le regard d'une belle âme. Ramassé dans la campagne par un de ces philanthropes qui font des entreprises d'hommes, comme d'autres hommes font des entreprises de philanthropie, Povero fut mis au collége. Là il formula, comme tant d'autres, cette existence de grec et de latin, qui ne m'a jamais paru qu'un changement de jaquette en habit droit de lycéen, route que tous les enfants battent par tradition, pour devenir des hommes. Cette observation que je fais, Povero que j'ai beaucoup connu avant sa mort, l'avait faite profondément. Lui, le boute-en-train classique, il regardait la série des études avec un orgueil de romantisme qui lui en faisait mépriser la monotonie. Il lui fallait de la poésie à la Byron ou à la Walter Scott; et, si le hasard l'avait jeté, lui lycéen, sur la montagne Sainte-Geneviève, il rêvait les excursions du petit George sur le cheval à longs crins; les disputes des universités d'Écosse; il jetait sur l'humanité ce regard dédaigneux du poète, qui voit les hommes comme une tourbe fangeuse au physique, et au moral comme un cliquetis d'intérêts, plus étroits, plus absurdes, plus stupides les uns que les autres. Il prenait les productions du génie humain, comme le sul-

tan cherche au sérail la houri de son caprice du soir. Car Povero avait déifié le caprice.

Ne croyez pas cependant que Povero voulût fournir une de ces existences béotiennes qui n'a ni but, ni pensée, ni philosophie. Cet homme, artiste dans le fond de l'âme, voulait retirer au balancier des années, des mois, des semaines et des jours toute cette uniformité dont bien des hommes se contentent, tourmentés qu'ils sont, à chaque heure, qu'une migraine ne vienne agiter cette digestion de minutes qu'ils appellent la vie. Povero, homme du dix-neuvième siècle, avait dans l'esprit des inspirations du moyen âge. Vous allez croire que ce jeune romantique prenait au treizième siècle sa figure hâve et pâle, ses yeux creux et sa barbe de bouc. Vous allez prêter à sa bouche la grimace de quelque *djinn;* à son organe, la cadence et le timbre d'une cloche de hameau le jour des funérailles; à son éloquence, le vocabulaire admiratif des héros à cuissards et brassards, les *par la mort-Dieu! par Notre-Dame!* par saint Nicolas, saint Eustache, saint Thomas! par tous les saints et saintes du paradis! Erreur que tout cela.

Povero s'habillait de noir, *était blanc de linge et sous le linge*, comme l'amant de la Duthé; Povero jurait le moins possible. Cependant, il

tenait au moyen âge par un point. Il avait une devise; sa devise était toute simple : Amour et Travail. La vie lui paraissait devoir tout entière se résumer en ces deux mots.

Il voulut donc partager son existence entre ces deux *occupations*, aimer et travailler. Mais pour lui, ces deux mots avaient un sens réel, que l'acception mondaine ne leur donne pas. Le charlatanisme de travail, le charlatanisme d'amour, étaient pour lui choses monstrueuses; tant son âme était candide et naïve.

Le travail, ce n'était pas cet amas de sciences formulées, de phrases rebattues, de contes refaits, que Povero aurait pu reconnaître dans une foule de livres modernes, si Povero se fût donné la tâche de lire ces livres modernes. Le travail, ce n'était pas ce glacis de doctrines rhabillées à neuf, répandues sur quelques séries d'idées que la complaisance pour soi-même, si naturelle aux philosophes, décore du nom de système. Le travail, ce n'était pas pour lui ces connaissances d'emprunt qui ressemblent à la poésie des bouts rimés: mais, pour Povero, le travail, c'était cette application studieuse aux choses utiles, cette analyse de détails qui dissèque le passé, pour le faire servir de leçon à l'avenir, sans interprétation pédantesque. Le travail, c'était la poésie de l'âme, cet abandon de la pensée aux choses

grandes et nobles, qui peut ressembler à de l'ivresse, mais qui vous fait croire au bonheur; qui peut donner à cet excès de confiance le caractère de l'illusion, mais qui, du moins, n'est pas terni par cette couleur d'égoïsme qui calcule sur tout, et rend tout personnel, jusque dans l'amour.

Voilà donc Povero lancé dans cette foule qu'on appelle le monde, et qui n'a rien de commun avec la nature. Le voilà donc, implorant de ce *pasticcio* social quelque sentiment vrai, quelque réponse naïve et franche à ses boutades de franchise et de naïveté, qui faisaient dire de lui : *Povero! que tu es jeune!* S'il voyait une femme belle de corps, son âme se figurait que l'âme de cette femme était belle ; s'il rencontrait, par hasard, les regards d'une jeune épouse de vingt ans, qui jette çà et là ses regards, et laisse au hasard le soin de les faire tomber sur un homme ou sur une toilette, Povero y croyait voir le reflet d'une âme, *le miroir* d'une pensée; et ce brave jeune homme donnait à ses illusions une tournure physique si aimable, que l'attention de cette femme, si légère qu'elle fût, soit vanité, soit fascination, se suspendait un instant sur cet homme empressé... Povero ne se sentait pas d'aise; ses yeux brillaient d'espoir; et tout cela aboutissait à une invitation de valse ou de galop, à une conversation de for-

mules. Le mot le plus tendre qui pût sortir de la bouche d'une de ces femmes du monde fut adressé à un ami intime de Povero : « Ce jeune « homme a-t-il de la fortune ?—Non, madame. » Et depuis ce temps, Povero ne reçut de cette femme du monde qu'un accueil sec et froid, qui semblait lui dire : « Sois riche, et je t'aimerai ; ma « vanité a besoin des dehors de la fortune, pour « que je puisse me résoudre à *faire* un amant. « Mais il faut que mon amant puisse, à Long-« champ, me servir d'écuyer cavalcadour ; il faut « qu'il croise ma calèche avec son tilbury : que « veux-tu que je fasse d'un amant que je pourrais « éclabousser de ma voiture ? » Povero n'avait pas le sou : cette femme du monde lui tourna le dos.

Autre type :

Povero rêvait dans l'amour quelque chose d'idéal et d'abstrait, qui élève deux âmes au-dessus de ce remue-ménage terrestre qui donne aux sentiments toute la poésie d'un inventaire et tout le génie d'un compte d'intendant... C'était peu de chose pour lui que la vie, pour être sacrifiée à un seul mot prononcé par une femme, à voix basse, sans témoin, sa main dans la main de son amant, ses lèvres imprimées sur les siennes, oubliant tout, tout au monde, pour n'avoir qu'une pensée au bout de laquelle se trouve un

abîme, si Dieu le veut, mais dont une âme n'est pas soucieuse, parce que la mort n'est pas pour un tel bonheur une solde assez chère. Or Povero adressa ses illusions d'amour à une femme qui fut d'abord son écho, et qui, une fois sa maîtresse, ne lui dit plus un mot d'amour. Ces idéales abstractions tombaient et se matérialisaient devant le désir d'une loge aux Bouffes, d'une course au bois, d'un bal déguisé, d'une partie *aux Loges :* Povero n'était plus un amant, c'était un bras; et comme, par malheur, le patrimoine de Povero était une abstraction ainsi que son idéalisme amoureux, la passion de Povero devint la passion d'un fashionable millionnaire; ce dont il fut enchanté, je vous jure.

Dans ce désert moral, où reposer son âme? Vous dirai-je que Povero trouva, lui quatrième, l'amour d'une femme sensible, nerveuse, si constante, que son premier amant datait à peine d'une année, et que Povero s'en lassa parce que cette femme n'avait qu'une tête et un corps?

Vous dirai-je que ce qu'il aima le plus, il ne pouvait l'avouer, parce que le monde pouvait connaître ce *secret de coulisses;* et que pourtant, cette franchise d'amour qui rompt en visière avec les préjugés du monde, cette indépendance d'affection qui se forme presqu'à vue d'œil, lui semblait préférable à ces petites passions de sa-

lons ou de boudoirs, faites exprès pour les petits commérages de ces dames?

Oh! que souvent Povero voulut se briser la tête, fatigué de ne rencontrer dans ce monde que fausseté, petitesse, préjugés et calculs; lui dont l'âme libre et fière ne voyait que franchise et grandeur. Bien des fois il avait songé à toutes les contractions musculaires d'une cervelle que brise une balle de pistolet; et si cette mort n'eût été trop vulgaire, il aurait envoyé son âme dans l'autre monde, où toutes les âmes sont au même niveau; où l'or est vraiment une chimère; où Povero n'eût pas été humilié près d'un fat, lui passionné, sans argent, sans éclat, sans magnificence, pour des femmes qui ne peuvent parler amour que sur une causeuse de soie, dans un boudoir parfumé de musc et d'ambre, le corps enveloppé d'un peignoir de Cachemire.

Il avait toujours devant les yeux sa position d'homme sans fortune, obligé de se composer un maintien d'aisance, dont les dehors lui étaient devenus si nécessaires pour qu'il pût conserver ses hautes relations sociales ; il fallait faire le beau, se targuer d'une richesse imaginaire, en faire accroire aux autres, pour s'étourdir sur sa médiocrité ; et, le tout, pour ne pas briser de frêles liens qui le retenaient à un monde faux et méprisable : c'était pour lui une nécessité de

mentir, plutôt que de renoncer à qui lui faisait pitié; c'était pour Povero une nécessité d'être lâche, plutôt que de renoncer à une lâcheté.

Ainsi, cet homme honorable, cet homme dont l'âme s'élevait au-dessus des âmes vulgaires, avait aussi ses petitesses; et Povero était plus coupable que les autres, car, ses blessures morales, il les touchait du doigt; personne plus que lui ne se connaissait, et cependant, personne plus que lui ne tenait à ses chimères.

Ce qui faisait le malheur de Povero, c'était de ne pouvoir se montrer au monde riche qui le recevait, sans cette arrière-pensée : Je suis pauvre. C'était de ne pouvoir s'écrier devant cette foule de femmes inutiles, dont l'occupation sérieuse est une dentelle ou une robe de bal : « Me voici, mes dames, vous m'aimerez maintenant; car, vous le voyez, mon groom est là, brillant de livrée; mon cheval anglais est à vos ordres; vous pouvez maintenant vous déshonorer à votre aise; quand vous passerez avec moi dans les Champs-Élysées, quand vous entrerez dans une loge à l'Opéra, soyez joyeuses! tout le monde se tournera de votre côté; tout le monde vous montrera du doigt, en ajoutant : C'est la maîtresse de Povero! de Povero, le millionnaire! Quelle gloire! »

A ce prix seul, ces femmes se seraient données

à Povero : ainsi ce monde le voulait ; ainsi cette société pudibonde donnait au *déshonneur* un autre nom, si le déshonneur devenait la parure d'un homme titré ; si le déshonneur se couvrait de diamants ; enfin si le déshonneur était payé en rentes sur l'état.

N'allez pas croire cependant que Povero s'arrêtât long-temps à ces regrets : son âme était faible, mais elle n'était pas corrompue ; elle pouvait succomber, mais elle ne pouvait se flétrir.

Un beau jour Povero, se voyant abandonné de tous, allait en finir avec cette série de nuits et de jours, qui n'est pour tous qu'une voie plus ou moins longue pour arriver au tombeau ; machinalement, il comptait sur ses doigts toutes les ressources qui sont affectées à l'homme qui veut se tuer. Le coup de couteau ne lui souriait guère, et le souvenir de Caton, avec son déchirement d'entrailles, était trop classique pour lui. Néron, le type de poésie impériale, mettait à la disposition de Povero toutes les productions de son génie assassin, et ce n'était pas une mort sans charme, à ses yeux, que cet abandon de la vie qui peut se calculer par des gouttes de sang, dans une baignoire ; et il y a tout lieu de penser que Povero se fût coupé les veines, s'il se fût alors trouvé aux bains Chinois ou aux bains Vigier. Mais ce qu'il aurait préféré à toutes ces morts

banales, que viennent augmenter l'empoisonnement avec ses coliques, l'asphyxie avec son mal de cœur, la chute du cinquième étage avec sa dislocation et ses foulures, la mort du noyé avec sa boisson intempérée du liquide le plus insipide et le plus fade; ce qui aurait rendu la joie à Povero, c'eût été le bûcher de Sardanapale, cet étouffement d'hommes et de femmes qui confond toutes les cendres et toutes les âmes dans le même mépris de l'humanité, ce dédain raisonné et sublime du plaisir devant le stupide pouvoir qui le remplace; Povero se serait joint volontiers à ces morts poétiques qui fuyaient, en s'épurant, le contact du sabre brutal de Béleses, comme des roses s'effeuillent et tombent mourantes sur leur tige, à l'approche d'un souffle empoisonné.

Pendant que Povero roulait dans sa tête toutes ces pensées de mort, il fut abordé par un homme: il leva les yeux, c'était son ami, son seul ami, son ami intime. Vous parlerai-je de cet homme qui coûta tant de larmes à Povero? Beau de corps, grand comme l'Apollon antique, Charles avait une de ces figures nobles et fières qui préviennent l'injure en imprimant l'estime. Ses yeux, pleins d'une énergique expression, avaient ce regard qu'on aime à regarder, parce qu'on s'y enivre d'honneur, et qu'on y voit briller cette

pureté qui console et donne l'espoir. Avait-il donc sur ses traits cette grosse gaîté, cette image prosaïque d'un bonheur d'embonpoint, résultat d'une nourriture succulente, félicité parfaite dont le maître-d'hôtel est en grande partie le mobile, et dont une cave crée toutes les inspirations? Oh! non, n'allez pas le croire, vous lui feriez injure; vous feriez injure à cette noble mélancolie qui jetait sur le front de Charles un reflet de douceur semblable aux beaux nuages blancs qui contrastent quelquefois, et sans l'altérer, avec le beau ciel bleu de l'Italie. Vous qui l'avez connu, ce noble jeune homme, pleurez; car maintenant, il n'est plus; pleurez, si vous avez des larmes pour une tête honorable qui tombe; pleurez, si vous avez au cœur le souvenir d'un être chéri que Dieu vous aurait enlevé.

Povero ne lui cachait pas ses larmes; car Charles connaissait aussi la tristesse : Povero ne craignait pas de lui montrer sa misère; car ce noble jeune homme, riche et d'une noble famille, savait élever jusqu'à lui ceux qui ne partageaient pas avec lui ces priviléges de richesse et de naissance. « Tu souffres, mon ami, lui dit-il, tu souffres!... Je le sais depuis long-temps : il faut que je te guérisse. Dans trois jours je fais un voyage; je vais visiter l'Italie. Je connais ton âme d'artiste; j'aurai besoin d'épancher dans ton

cœur toutes les impressions que la terre classique va faire naître dans le mien. Rends-moi donc le service de partir avec moi. Dans trois jours nous partirons ensemble. » Le troisième jour, ils s'éloignaient de notre capitale et de son stérile bruissement.

Connaissez-vous le bonheur de se voir avec un ami, un ami qui comprenne; un être dont l'âme soit accessible à de grandes pensées; et, auprès de lui, d'analyser la tourbe des hommes: tous deux, s'élançant par la pensée au milieu de la société moderne, l'analysant, la faisant passer à l'alambic pour voir quel monstre sortira de cette chimie morale; sans les heurter du coude, voir les hommes à distance; sans être assourdi par leurs belles paroles, les prendre à part, les entendre sans qu'ils se composent un langage; en un mot, voir leur âme à nu? C'est alors qu'on peut apprécier le bonheur de sentir un cœur battre avec le sien; c'est alors qu'on rend à l'amitié tout le culte que mérite cette divine abstraction. Or, si vous aviez connu Charles, vous auriez béni le sort de Povero; car il n'était pas, je vous jure, d'âme plus noble, plus consolante du chaos social dont les ténèbres nous environnent; et il suffisait à Povero, pour croire à un bonheur possible, de se dire : J'ai trouvé l'ami que j'avais rêvé.

Les voilà donc tous deux sous le beau ciel d'Italie. Vous allez sans doute m'arrêter : la pauvre terre classique vous fatigue, tant on l'a remuée, tant on la remue devant vous! c'est un sol qui devient cendre, tant les colons de la littérature la tournent, la retournent et la labourent. Aussi me hâterai-je de vous renvoyer non pas aux livres qui nous décrivent l'Italie, mais à l'Italie elle-même. C'est, selon moi, comme un grand artiste: on ne peut s'en donner une idée, qu'en le voyant. Personne ne pourra deviner Talma; personne, Makready; personne, Kean... Quelque libre que soit l'imagination, on ne peut se figurer le Moïse de Michel-Ange, ou son Jugement dernier, ou la Cène de Paul Véronèse. Tout cela a besoin d'être touché ou d'être vu.

L'Italie, c'est la profaner que d'en parler, que de la décrire. Je ne le permettrais qu'aux peintres; et encore, s'ils avaient tous la palette chaude de Robert, ou le coup d'œil étendu, immense de Gudin.

Je connais par le monde un jeune littérateur qui vous parlera de l'Italie; et vous pourrez l'entendre, lui, parce que vous y trouverez des mœurs et non de la phrase descriptive.

Je ne rebadigeonnerai donc pas ce vieux monument, gratté et recrépi tant de fois. Vous suivrez Charles et Povero dans leur respect con-

templatif des campagnes de la Lombardie et du beau ciel de Venise et de Rome, explorant en admirateurs cette terre, à qui seule il pouvait être permis de faire naître Michel-Ange et Raphaël pour continuer Jésus-Christ.

Mais si je ne vous parle pas de cette belle nature, il me suffira d'un mot, pour vous traduire l'impression qu'éprouvaient nos deux voyageurs, en la parcourant en tous sens. *Voir Naples et mourir*, dit le proverbe; voir l'Italie, et sentir que si la mort vous saisissait, elle ne vous arracherait à la vie que poùr vous faire passer d'un bonheur à un autre. C'est une terre riche en souvenirs et féconde en illusions; c'est un livre savant du passé, qui n'est du présent qu'une histoire triste, flétrie, vivante image de la rapidité avec laquelle tout tombe et nous échappe; les ruines qui vous entourent dans la ville Sainte, dans la ville Belle, ou dans la ville Riche, réunissent devant vous tout ce que la religion, le pouvoir et la liberté ont enfanté de plus grand, de plus large, de plus heureux, pour jeter à nos âmes la leçon de cette mort universelle, qui envahit tout, la brutale!

Or ce voyage presque achevé entre les illusions et les jouissances, devait finir par le malheur.

Sans doute vous qui avez le privilége d'avoir

parcouru l'Italie, vous avez traversé cette belle nature, belle dans ses charmes comme dans ses horreurs, qui sépare Pise de Gênes. Nos deux voyageurs étaient parvenus à cette immense vallée de Borghetto, et s'étaient arrêtés au village de ce nom. Pauvre village! population de crétins, monceau de pierres noirâtres élevées sans but, et formant des maisons qu'on prendrait pour des tombeaux; au milieu de ces demeures où se remuent des hommes de quatre pieds, contrefaits, grimaçant au lieu de sourire, ayant cet œil fauve de l'imbécile, qui ravale notre nature, on entend de temps à autre une cloche d'église, dont le timbre est encore dans mon oreille, et qui, soit qu'elle sonne un baptême, une naissance, un mariage, une fête de Madone ou celle de Pâques, semble toujours sonner un enterrement. Voilà le village de Borghetto.

C'est là que nos deux voyageurs s'arrêtèrent.

Si vous croyez aux pressentiments, à cette révélation du hasard, vous ne serez pas surpris que Povero sentît un froid mortel glacer tous ses membres, à l'aspect de cette nature sauvage; et que la tristesse qui l'entourait ne fût pour lui comme un présage de mort. Le premier personnage qui se présenta devant lui, fut un homme en qui la nature semblait avoir réuni tous les caprices de l'ignoble et de l'horrible.

Pas un cheveu : une tête monstrueuse de grosseur; pour tout œil, un trou qui semblait sortir d'un nez épaté et double comme celui d'un dogue; l'autre œil, crevé et pleureur; une espèce d'entonnoir sans dents, toujours ouvert, qu'il osait appeler sa bouche, l'usurpateur! menton plat et fendu; un goître énorme au cou; et quelle taille! Pas de bosse; mais sur deux pieds énormes et plats un corps débile, maigre comme une planche; deux fuseaux de jambes; le tout pouvant s'élever à un mètre de hauteur, le tout couvert de boutons et de pustules, le tout enveloppé de quelques morceaux de drap déchiré, usé ou râpé; à sa figure, l'expression d'une brute, et dans cet œil fauve, le feu d'une rage concentrée.

« Voulez-vous voir le pic?» dit un assemblage de sons rauques et rudes comme la langue d'un fiévreux; « je suis le *cicerone* de Borghetto : venez, je vous montrerai la mer, la pleine mer, au sommet du pic. »

Et soit fascination, soit terreur, soit caprice, voici Charles et Povero, suivant machinalement cette architecture fantasque, ayant comme eux la forme et le langage d'homme. Tous les trois, ils gravissaient le pic, sans dire un mot. Les deux amis étaient absorbés dans les réflexions que faisait naître en eux ce corps maigre et

chétif, les précédant sur la montagne, et de temps à autre se retournant pour leur lancer un éclat de rire qui les faisait trembler.

Le voyage fut long et pénible : ils étaient d'abord au niveau de la mer, il fallait s'élever presque au niveau du ciel, et jamais, dans leurs excursions curieuses, ils ne s'étaient abandonnés à plus d'épanchement ; non de cet épanchement de langage dont les lèvres souvent menteuses sont les seules interprètes, mais de cet épanchement de l'âme qui se livre à l'expression d'un geste, d'un regard, et qui n'a besoin que d'un mot pour résumer toutes ses pensées.

Or, il y avait quelque chose de triste dans cet abandon : le chemin se resserrait; la terre peu solide, fangeuse, s'éboulait sous leurs pieds; les torrents se ruaient devant eux; les arbres brisés étaient autant de ponts qu'il fallait traverser au-dessus de ces abîmes dont l'œil ne peut découvrir le fond. La nature devenait terrible, comme on la connaît en Italie, offrant de la mort une image aussi redoutable qu'elle nous offre de la vie une enivrante image; elle avait alors pris cet aspect de terreur entraînante qui saisit l'âme, l'enlève au-dessus de la crainte, et la fait jouir du danger avec autant d'ardeur qu'elle jouit du plaisir.... Une branche brisée, une pierre heurtée aurait suffi pour enrichir

l'abîme d'une victime de plus; il aurait mieux valu reculer, redescendre, abandonner ce spectacle hideux d'une nature furieuse; mais si vous avez voyagé, si vous avez cherché un beau site, un de ces points de vue qui vous mettent en extase, vous connaissez l'entraînement irrésistible de cette curiosité qui prend la force d'une passion, et ne connaît pas de fatigue, pas de danger.

Cet homme brute qui précédait nos deux amis s'arrête tout-à-coup: lui-même, pour qui la vie devait être si peu de chose, refusait d'avancer : « — Les neiges nous font du tort, dit-il; je ne sache pas de chat ou d'homme capable de poser le pied sur ce bout de sapin que l'avalanche a rendu brillant comme un lustre, sans rouler dans l'abîme; et je donnerais bien ma fortune à celui qui tenterait ce passage.

«— Ta fortune, vieux fou! dit Povero; à moins que tu ne me donnes ta figure hideuse et ta culotte trouée; je fais peu de cas de ta fortune.

«—Je suis pourtant millionnaire! dit le nain de Borghetto, et si vous voulez arracher à mes ennemis le pauvre paria, car c'est ainsi qu'ils m'appellent, je vous ferai voir quelque cachette où, si vous aimez l'or, vous pourrez vous en laver les mains. Mais traversez ce pont, car le trésor est au-delà. »

—Qu'à cela ne tienne», dit Charles; et, le malheureux jeune homme, donnant la main à Povero, lui promettant une fortune, en une seconde, quitte son ami, pose le pied sur la solive.... la solive tremble; le pied glisse, et après quelques minutes, après quelques cris dont l'éclat diminuait progressivement, Povero, la bouche béante, le corps tendu au-dessus de l'abîme, entendit un bruit sourd, qui, s'élevant par degré de ce gouffre, et ayant frappé les parois de la montagne avec fracas, fut suivi d'un silence de mort, qui ne put être rompu que par des cris de désespoir.

Tuer ce monstre était un crime inutile; et il y eut assez d'étonnement dans la douleur de Povero pour que le nain n'eût pas à craindre un assassinat. Des sanglots, des cris, du sang aux ongles; des jours, des nuits de silence à la même place; une atonie, réveillée de temps en temps par des secousses nerveuses; un signe de la main à tout ce qui fait du bruit, pour se taire, à tout ce qui remue, pour ne pas bouger; des larmes quand on est assez heureux pour pouvoir pleurer; des invocations à la mort qui ne vous répond qu'en doublant votre force; de ces mots: « Oh! mon Dieu!... mais!... c'est impossible! » entrecoupés, ou sortant de la poitrine, en la brisant; puis une prière à Dieu, à Dieu dont la pensée, absente pendant la vie d'un athée, se

présente toujours à lui avec la mort : tout cela, c'est ce qu'on éprouve quand on perd un ami, un être que l'on aime; tout cela, c'est ce qu'éprouva Povero, jusqu'à ce que l'épuisement de sa douleur s'étant répandu sur ses membres, il eût pu goûter quelque repos.

A son réveil, Povero se trouva sous une tente creusée dans le roc, ayant pour point de vue la Méditerranée, le beau ciel d'Italie, la vallée de Raspallo, et, dans le lointain, les navires du Levant qui croisaient avec ceux de Marseille. Près de Povero se trouvait agenouillé le misérable paria de Borghetto, la tête accroupie dans ses mains, et volant à Quasimodo l'expression de son regard auprès de la pauvre Esmeralda. Près de ce monstre étaient amoncelés des sacs d'or, de l'argent répandu sur le sol; enfin, auprès de cette créature en haillons, qu'on aurait prise pour le type de la détresse et de la misère, tous les mobiles de richesse et de magnificence. La nature aime les contrastes; le bruit des torrents auprès du silence d'un lac; les montagnes du Jura, et aux pieds des sapins, le canton de Genève et le lac Léman; cet homme hideux et pauvre, et près de lui, de l'or, ce métal qui lui donnerait les moyens de s'entourer de luxe et de passer pour beau, lui, horrible, atroce de laideur, à faire fuir, à faire avorter.

« Cela vous appartient, jeune homme, dit à Povero la voix de ce hideux millionnaire. Cela vous appartient, si vous voulez m'emmener avec vous. Moi aussi j'ai mes chagrins; moi aussi j'ai fait des rêves de bonheur; quand je compare ma nature à la vôtre, je ne conçois guère qu'on me donne le titre d'homme : mais si ma mère a reculé d'horreur devant l'avorton qui sortait de ses entrailles, si sa mort a signalé ma naissance, est-ce ma faute à moi? Était-ce une raison pour que l'on vînt m'enterrer vif dans ce cloaque de Borghetto? Être le plus laid de tous les crétins qui m'entourent; être par eux repoussé du pied, si je parle; n'avoir pour tout asile que cette pauvre demeure que je dispute aux oiseaux de proie, quel supplice! Quel supplice, jeune homme, quand, en secret, dans ce corps difforme, on sent s'élancer des désirs qu'on ne peut satisfaire! J'ai de l'or! et je sais qu'avec de l'or on peut tout avoir. Je n'ose me montrer. Oh! par pitié! cachez-moi dans votre voiture, emportez avec vous ma richesse et ma pauvre carcasse. Vous dépenserez ma richesse; quant à moi, je ne vous demande qu'une cachette auprès de vous, où vous pourrez me venir consulter quand vous serez chagrin. Vous viendrez me conter vos jouissances, quand vous en éprouverez : je serai là, toujours là, à vos ordres; aussi prompt à

essuyer vos larmes qu'à bondir de joie au récit de vos plaisirs; trop heureux de ne pas me voir rebuté par des êtres qui sont eux-mêmes les rebuts de la nature. »

Ce langage, cet or étalé devant les yeux de Povero, évoquèrent tout-à-coup à son souvenir le monde et ses chimères; son pauvre ami venait de mourir : son pauvre ami était le seul bien qui le retînt à la vie. Avec ce monstre, à l'aide de sa fortune, Povero pouvait rentrer dans le monde par une porte brillante qui fait ouvrir toutes les autres : lui aussi, il pourra toucher du doigt toutes les plaies du corps social; voir toutes ses petitesses s'incliner fièrement devant le millionnaire à la mode; car désormais il sera à la mode, puisqu'il sera millionnaire. Tant que la vie nouvelle qu'il mènera sera son caprice, il ne la brisera pas; il s'en amusera : vivre, c'est observer; ses observations n'étaient que superficielles; elles deviendront sérieuses et profondes, à l'aide d'un hôtel, d'un cuisinier, d'une écurie de chevaux anglais, de ses valets de chambre et de ses grooms.

Rien ne pourra lui échapper, maintenant que tout va venir à sa rencontre.

Des chevaux de poste remplissent assez promptement les distances : en quelques jours Povero et son homme de contrebande entraient à Paris ;

Povero adossé fièrement aux coussins de son brithky, et le monstre de Borghetto étendu à ses pieds. En quelques jours, Povero avait acheté un hôtel et des esclaves : car, dans notre pays de liberté, on peut se procurer des esclaves moyennant quelques louis par an; esclaves avec toutes les illusions d'hommes libres; esclaves depuis le premier jusqu'au dernier échelon : vous servant à votre guise, à vos caprices; prenant vos idées, vos paroles, vos mouvements, comme des perroquets et des singes; insolents avec les autres, tremblants comme chiens devant vous.

Et ne croyez pas que je vienne ici frapper de mépris la domesticité : les *laquais* et les *domestiques* forment deux classes bien distinctes : le besoin des laquais est le servage; le laquais est un maître tombé ou un maître qui tombera. Le domestique peut devenir un ami; le laquais ne peut être qu'un esclave : Povero ne prit que des laquais.

Ayez un hôtel, des chevaux, des gens; et cela depuis la révolution de juillet tout comme avant 89, et demain, si vous voulez, avec un orchestre, des bougies, des glaces et un souper, demain vous recevrez *tout Paris :* non pas les savants, les poètes, les *bonnes familles* de la capitale; non pas surtout les artistes, nobles enfants de nature, faisant de leur indépendance la chose la

plus chère au monde; l'entourant de leur respect, de leur amour; ne pouvant vivre sans elle, et, du haut de cette liberté, regardant *tout Paris* avec ce dédain raisonné que ne peuvent inspirer que des caricatures; mais la haute société, les beaux fils et les dandys de la capitale : soyez riche, et vous serez assez heureux pour réunir tout cela autour de vous.

Povero donna donc des bals, tout cela vint à ses bals. Povero eut un train de millionnaire; les escrocs de société affluèrent dans ses salons. Il eut une loge à l'Opéra qu'il fit arranger à l'italienne; sa bouillote et ses petits soupers derrière le rideau de soie verte, aux sons de l'orchestre, trouvèrent leurs parasites et leurs faiseurs de *coupe*. Il eut une calèche à quatre chevaux aux ordres des plus jolies femmes de Paris : Povero eut bientôt une maîtresse, puis une seconde, puis une troisième : on s'arrachait le beau millionnaire.

Mais le pauvre diable! ce qu'il gagnait en réputation, en gloriole, en amour-propre, en mode, il le devait aux ridicules dont il s'était couvert, vêtement indispensable pour plaire dans le siècle où nous sommes. S'habillait-il, il imposait à son corps le despotisme d'un corset qui prêtât à ses formes masculines l'apparence d'une taille de femme. Parlait-il, il donnait à son organe un

timbre glapissant et traînard, dont la mélodie n'eût pas été complète sans un sifflement édenté, qui pouvait faire croire qu'il appelait ses chiens, en parlant à des hommes.

Son esprit vif, entraînant, poétique, était remplacé par une lourdeur d'imagination, une apathie de pensée qui assassinait en lui toute réflexion et toute mémoire. C'était un amour de riens qui excluait chez lui cet amour du beau dont il était avide. La science n'était plus entourée de cette poussière, dont le fumet classique enivrait jadis les pores ouverts de sa curieuse cervelle : la science était pour lui résumée dans de tout petits livres maroquinés et dorés, abrégés de morale, abrégés d'histoires, abrégés de sciences et d'arts ; en un mot, Povero était devenu Béotien. N'allez pas croire cependant que ce fût volontiers et de son plein gré que Povero se frottait ainsi de ridicules. Non ; mais il endossait le seul habit à la grande mode, et son but était de passer pour l'homme à la mode. Son amour-propre était flatté de voir attelés à son char de fortune ces jeunes gens de rien, sans le sou, qui doivent leur existence à Boivin le gantier, à Blain le tailleur, au café de Paris, à Tortoni, au marchand de cigares du passage de l'Opéra, et jusqu'aux figurantes capricieuses qui se délassent de l'amour payé d'un

entreteneur dans les bras de ces fats si brillants au-dehors, si ternes au-dedans. Ses rêves d'amour étaient réalisés dans la possession d'une de ces femmes qui ont une belle tête, sans idée; un corps noble et majestueux enveloppé de chair humaine, sans âme.

Ou plutôt, son œil observateur avait creusé dans tous les replis de la société fashionable, et il n'avait trouvé qu'égoïsme et mensonge. Ce plaisir d'étourdissement, cet éclat passager, cet enivrement de frivolités, telle était la vie que Povero menait, au milieu d'une cohue d'amis et de maîtresses. On l'avait méprisé quand il était sans fortune; il était le dieu du jour depuis qu'il s'était annoncé millionnaire. Aussi le mépris était devenu son arme favorite : il était gonflé de dédain pour les autres, et cependant, il fallait vivre au milieu d'eux.

Mais cette existence fut une fièvre; tant que son pouls fut agité, il crut à sa force morale : sa fièvre se calma; et ce fut pour lui le calme de la mort. Le dégoût de cette vie artificielle s'empara de lui.

Il avait aimé une femme; cette femme l'avait trompé.

Il avait trouvé un ami...; cet ami était mort.

Pauvre, il avait souffert toutes les humiliations dont on entoure la pauvreté.

Riche, il se trouvait au milieu d'un torrent de ridicules, de mensonges, de vices.

Il fallait donc en finir, mais il fallait donner au monde une leçon.

Il fallait mourir, mais il fallait que sa mort servît à quelque chose; pour les autres, comme exemple; pour lui, comme vengeance.

Un soir donc, au sortir de l'Opéra, il ramena dans son hôtel tous ses *amis*, toutes ses *maîtresses*.

Ce devait être un joyeux souper que celui qui se préparait.

Des guirlandes de fleurs comme pour un bal; un orchestre; tous les préparatifs d'une brillante orgie; une table chargée de ces mets somptueux qui ont une odeur de richesse qui enivre; toutes les séductions prodiguées aux convives, comme si Povero avait eu besoin de séduire pour avoir.

Toute cette bande d'amis et de maîtresses prit place; et bientôt ce fut un cliquetis de paroles joyeuses, un choc de verres, une série de pensées tour à tour gaies, brutales, fines, délicates, bruyantes, turbulentes, sublimes, sublimes comme le génie de l'ivresse; s'échappant de la cervelle, comme le bouchon des flacons de champagne; oublieuses de tout, absolues, exclusives dans leur abandon; au point que Povero allait revenir sur lui-même, se consultait, écoutait ses

convives, ardent à découvrir dans leurs paroles quelque mot à double entente, quelque arrière-pensée d'égoïsme; invoquant la mort, et au milieu de cette vie bruyante, armant son pistolet caché sur sa poitrine.

« Au diable les peines, s'écriaient-ils de toutes parts. Vive Povero! Vive le Don Juan moderne! »

Et Povero jouissait de se voir enfin le point de mire de leur gaîté; car alors il y retrouvait du calcul; car alors, dans le sourire de ces femmes, il reconnaissait l'expression de cette cupidité qui ne lui apportait une pensée d'amour qu'entourée de blasphème, de profanation.

Il fallait bien mourir, car toutes ses illusions étaient passées; et sa rage contre l'humanité augmentait encore quand il sentait les étreintes d'une main rude et calleuse qui, posée sur ses genoux, sous la table, pressait de temps en temps la sienne.

C'était le nain de Borghetto, plus beau dans son corps hideux et sous son âme franchement laide, que toute cette société se ruant devant Povero, et se débattant avec la chimère. C'était le nain de Borghetto, le paria de l'humanité, joyeux d'avoir fait avec ses sacs d'or un misanthrope; attendant sa proie avec volupté, le méchant nain! heureux maintenant d'avoir rendu un être plus malheureux que lui!

« Allons, dit Povero, en se levant de table, il me prend fantaisie de savoir si vraiment vous m'aimez.

— Tu blasphèmes, s'écriaient les amis du millionnaire.

— Demandez-nous la vie, lui répondaient en chœur toutes ses maîtresses.

— Non, non, reprit Povero, je ne vous demande pas la vie, et je ne blasphème pas; car un mourant n'a que faire de l'existence des autres, et un mourant ne blasphème jamais.

— Un mourant! s'écria toute la bande, en jetant les yeux sur les guirlandes de fleurs de la salle, un mourant plein de santé et de joie! Par Dieu! vive la mort, si les habitants d'en-haut ou d'en-bas te ressemblent!

— Eh bien, dit Povero, si j'allais mourir, me promettez-vous d'accepter mon testament, avec toute ma fortune et toutes ses charges!

— Rien de plus facile, s'écriait la bande joyeuse; mais tu as si mauvaise grâce à nous parler de mort, que nous ne t'écouterons plus si tu n'avales ce flacon de champagne.

— A votre santé! reprit Povero.

— A ta mort! reprirent en riant tous ces hommes et toutes ces femmes.

— Rappelez-vous donc, leur dit le moribond, rappelez-vous que les paroles d'un homme, au

lit de mort, sont sacrées : vos promesses le seront aussi....

« Je vous laisse donc un million de rente : il y a de quoi vous réunir pour vivre ensemble de cette vie joyeuse que vous aimez. Mais il manque ici un homme qui me remplace. Or j'ai, de par le monde, un mien parent que j'aime, bien qu'il soit hideux à faire peur, et méchant à tout détruire. C'est le génie de la laideur et de la ruine. L'associer à vous serait une anomalie étrange! mais cet être en souffrance, je l'aime. Cet homme malheureux, je veux faire son bonheur : c'est mon caprice. En voulez-vous? Les millions que je possède paieront vos dettes. Ma fortune est à vous : je vous la lègue à ce prix.

— Est-il bien laid? dirent les femmes.

— Horrible, répondit Povero.

— Mais tu ne mourras pas : c'est de l'ivresse, c'est de la folie.

— C'est une orgie, crièrent les hommes.

— Si je meurs? dit Povero.

— Les paroles d'un mourant sont sacrées, reprit la foule.

— Eh bien que l'on écrive. Vous vous engagez à l'entourer de tous vos soins.... au prix de ma fortune.... Vous, femmes, à l'avoir près de vous dans les promenades publiques, aux loges des théâtres, à l'aimer peut-être.... au prix

de ma fortune.... Vous avez tous signé...! Vos noms sont tous inscrits au bas du testament, n'est-ce pas.?....

— Oui ! tous.... Mais que veut dire cette farce?

— Cela veut dire qu'il y a entre vous et moi un suicide et votre honte. Allons, mes légataires universels, bondissez de joie.... Vous êtes riches! Place! place aux millionnaires! Soyez heureux, car vous aurez bientôt auprès de vous le seul être qui vous convienne. Laideur physique, laideur morale, reconnaissez-vous dans le nain de Borghetto. »

Le silence d'atonie qui suivit les paroles de Povero fut tout-à-coup interrompu par un rire infernal, sortant de dessous la table.

Povero tomba mort: car le pistolet caché sous sa poitrine partit; et à la place du beau millionnaire, s'assit, en éclatant de rire, l'ignoble nain de Borghetto, tenant à sa main le testament fatal, capable de couvrir de ridicule les amis et les maîtresses de Povero.

C'était une folie que cette mort, n'est-ce pas, mon lecteur? Eh bien, je ne la trouve pas plus folle que celle des enfants de Brutus, que le suicide de Caton, que la mort de Socrate, ou celle de Sardanapale.

Toutes ces morts avaient leur principe : la

liberté républicaine, la philosophie de Dieu et de l'âme, et la volupté.

Ce suicide capricieux de Povero eut pour principe le dégoût calculé de la société fashionable. Povero était une pensée au milieu de corps, un sentiment dans la matière. Peut-être ce misanthrope mondain voyait-il les ridicules avec des verres grossissants. Peut-être eût-il donné le nom de crime à une de ces profanations de laissez-aller, qui n'est que de l'indifférence, pour les choses nobles, sans blasphème. Mais que voulez-vous! Povero était un original. Son excès de sagesse est sans doute un signe de folie. Mais vous lui pardonnerez cette exaspération dédaigneuse, en faveur du mal qu'il ressentait; car, du moins, vous croirez à ses souffrances.

Je ne vous dirai pas ce qu'est devenue cette association de l'horrible à ce qui porte l'apparence du beau : le nain de Borghetto et la société moderne se donnant la main, et s'affichant ensemble : c'est une de ces pensées dont le sens peut n'échapper à personne, mais dont Povero avait certainement le secret.

Toujours est-il que Povero s'est tué, le pauvre misanthrope; que vous trouverez dans le monde une foule de nains-idoles, entourés de culte, moyennant quittance; qu'il y a du bon dans la

société moderne; mais qu'il s'y trouve aussi des êtres inutiles ou cupides, qu'on doit montrer du doigt à ceux qui pensent que la vie, accordée aux hommes pour jouir de l'amour et s'élever par le travail, ne nous est pas donnée exclusivement pour prostituer l'honneur, voler au jeu, fumer des cigares, faire des dettes, trouver des dupes, et s'afficher fripons. Voilà ce que pensait Povero.

ALEXANDRE LAYA.



HISTOIRE D'UN PAVÉ.



L'homme, dont l'orgueil est excessif, se sent toujours disposé à nier ce qu'il ne peut comprendre. Par exemple, il n'accorde qu'un instinct plus ou moins borné aux animaux, attribuant à lui, à son espèce, seulement, les facultés de l'âme et de la pensée. Savez-vous sur quoi se fonde tant de présomption? C'est d'abord sur le dón de la parole exclusivement réservé à l'homme. La parole! en vérité, voilà bien de

quoi être fier! Écoutez beaucoup, lisez beaucoup, et vous me direz, si vous êtes sincère, combien de sottises vous avez lues et entendues. Dans tout ce fatras, divisé en paquets aplatis, proprement recouverts de la peau de ces innocents quadrupèdes qu'on égorge et qu'on méprise, à peine quelques ouvrages survivent-ils au siècle qui les voit naître. Que dis-je, survivre! voyez plutôt ce qui se passe de nos jours : les auteurs qui faisaient la gloire de la France, il y a trente ans, sont à présent méconnus, vilipendés, traités presque d'ignorants, d'imbéciles. Une littérature nouvelle a surgi, grande et forte, qui met au néant tous ces prétendus grands hommes d'autrefois. Il est dur de penser que, peut-être, dans quelques années, autant en arrivera à nos grands hommes d'aujourd'hui. Chacun son tour; ainsi va le monde, et je commence à croire que ce certain Omar, qui s'amusait à brûler quelques cent mille volumes dans Alexandrie, avait deviné cela. D'où je conclus qu'on devrait lui élever à Paris une haute statue, et faire autour un feu de joie de tous les livres de nos bibliothèques. La science, les lettres, la librairie y gagneraient, et nous aussi probablement. Ainsi soit-il.

Comme il n'est pas prouvé que les animaux n'ont point un idiome, une façon de parler et de

s'entendre à eux; comme toutes les observations consciencieusement faites tendraient à établir le contraire, je ne m'arrêterai pas à si peu de chose; j'irai plus loin : je soutiendrai que les êtres qui nous semblent inanimés, parce que nous n'avons pas su découvrir en eux les principes de la vie, ont une existence qui leur est propre. Est-ce leur faute si les instruments scientifiques de l'homme sont imparfaits comme ses perceptions? Il n'en est pas moins certain que les végétaux, les métaux, les pierres mêmes croissent, se développent, ont plusieurs facultés visibles, sans compter celles qui échappent aux lumières, je veux dire à l'ignorance des humains. Oui, ce caillou, informe en apparence, a son élasticité, ses pores, sa couleur, son poids, ses organes. Il produit en roulant un son particulier, il gémit et crie à sa manière; il contient une sorte d'humidité qui s'exhale en vapeur à sa surface; il est sensible aux coups qu'il reçoit, et, frappé par l'acier anguleux, son feu intérieur jaillit en vives étincelles. Qui vous a démontré qu'il ne respirait pas sous des conditions spéciales? N'a-t-on pas trouvé dans un bloc de granit des insectes, des animaux vivants, incrustés, pour ainsi dire, là, depuis nombre d'années? Ils y pouvaient au moins respirer, s'alimenter d'une façon quelconque. Ah! prosternez-vous, savants présomp-

tueux qui ne savez rien, ou qui savez si peu qu'il ne vaut pas la peine d'en parler; prosternez-vous devant la puissance de celui qui a dit à tout ce qui est : Sois. Ces êtres tout matériels, selon vous, ces corps que vous osez appeler inanimés, ils existent; ils ont des propriétés, des sens, un organisme que vous n'avez pas su comprendre et expliquer. Ils se nourrissent, digèrent, s'étendent, décroissent, vieillissent et meurent. Ils étaient nés, ils ont vécu. Si leur intelligence, leur langage vous sont inconnus encore, qu'importe? c est à vous seuls qu'il faut s'en prendre.

Un sage, plus habile que vous, un véritable savant a soupçonné cela. Persévérant jusqu'à l'obstination dans ses recherches, dans ses expériences, et laissant en arrière les Cuvier et beaucoup d'autres de pareille force, il est parvenu à découvrir qu'un pavé pouvait bien n'être pas plus bête qu'un homme. Dès lors, redoublant de soins et d'études, il a fini par s'initier à divers secrets de la nature, secrets occultes, profonds, qui sont jusqu'à ce jour un mystère pour les hautes classes de l'Institut. Lui n'a pas dédaigné, ce savant profond et modeste, de se mettre en communication avec l'humble pavé que votre arrogance foule aux pieds. Aussi quel prix de ses généreux travaux! Vous en jugerez par la traduction littérale de leur dernière conversation.

C'est le pavé, son hôte, son ami, qu'il a recueilli, qu'il conserve précieusement dans son cabinet; c'est le pavé lui-même qui vous va raconter son histoire, et l'on ne s'avisera plus maintenant de dire : *Ah, si les pierres parlaient!*

« Pas très-loin de Châville, j'étais, moi pavé, en 1829, dans la propriété de M. Mérian, et voici comme : il y avait, à l'extrémité de son parc, une large pelouse, fraîche, unie, parsemée de bouquets de charmes et de noisetiers. Cette pelouse, doucement inclinée vers le midi, était sillonnée de sentiers tortueux qui se croisaient et se perdaient au loin sous l'ombrage tremblant des coudriers. Or, vous saurez bientôt quelle place j'occupais sous la verte pelouse. Vous saurez comme quoi M. Mérian, resté veuf avec un fils unique, avait fait venir Charles, âgé de dix-huit ans, beau jeune homme plein de force et d'espérance, pour passer la belle saison à Châville. La campagne, riche d'avenir, parée de fleurs, s'étendait riante aux yeux de Charles, et pourtant Charles poussait de profonds soupirs, avait souvent l'air triste et rêveur... Je n'ignorais pas ce qui le faisait ainsi rêver. Charles n'était gai, vif, satisfait qu'auprès d'Henriette. Oh! qu'elle était jolie Henriette, avec ses quinze ans, quand elle traversait la pelouse, nonchalamment appuyée sur son bras, ou lorsque tous

deux courant, fuyant parmi les touffes de verdure, se retrouvaient pour s'éviter, se poursuivre, s'atteindre de nouveau ! Alors Charles se sentait heureux et son Henriette ne l'était pas moins.

« Un jour, Charles, à deux pas de moi, écoutait son vieux père. Celui-ci lui disait d'un ton affectueux : « Henriette est fort jolie, trop jolie peut-être, mon fils; car le voisin Chemillau n'est pas riche, et quoique j'estime fort la probité de Chemillau, je ne voudrais pas qu'une imprudence te mît dans la nécessité d'épouser sa fille. » Charles baissait les yeux. « A ton âge, mon fils, continuait le bon Mérian, on se livre sans défiance aux besoins du cœur, aux désirs impétueux des sens. Ton amitié pour Henriette peut te mener loin! Songe, mon Charles, à l'éducation que tu as reçue, à la carrière qui s'ouvre devant toi, et ne va pas risquer de perdre, par une faute, tout ce que je me promets de ta fortune et de ton instruction. » Le vieillard s'était éloigné content des protestations de son fils; mais je pus remarquer, tant bien que mal, de ma place, que la leçon avait produit un effet contraire à celui qu'il en attendait. « Oui, s'écriait Charles à haute voix, je l'aime et j'en suis aimé! Je m'étais livré insouciant à l'attrait de nos jeux enfantins; mon cœur était pur comme nos plai-

sirs, et quelques paroles viennent de m'éclairer! Ce charme invincible qu'Henriette répand autour d'elle; le bonheur que j'éprouve à ramasser la fleur détachée de son bouquet; le feu qui court dans mes veines quand je lui dérobe un baiser; l'empire de son regard, la volupté de ses caresses naïves, c'est donc de l'amour? Oui, c'est de l'amour, de l'ivresse!... Oh! viens, ma bien-aimée, viens! Je souffre, je meurs si je ne puis te presser sur mon cœur!» Voilà ce que disait le jeune homme après avoir écouté son père. Faites de la morale à vos enfants.

« Le lendemain, Henriette revint jouer avec Charles dans le parc, et Charles la trouva plus belle. Cette fois les douces étreintes, les baisers fréquents jetèrent quelque trouble dans l'esprit de la jeune fille. « Que je t'aime!» lui répétait Charles à tout moment. Henriette émue lui échappait en riant et courait légère après les papillons. La nuit commençait à tomber. La brise du soir glissait dans le feuillage, tiède et embaumée du parfum des prairies. Charles venait d'attraper Henriette; il la serrait contre lui, et son cœur battait avec violence. Un baiser brûlant, un soupir entrecoupé avertirent la vierge craintive qu'il y avait là péril pour elle. La pauvrette se dégage des bras amoureux de Charles et fuit de mon côté sur la pente de la pelouse.

Son amant, hors de lui, vole, et en peu d'instants va l'atteindre; mais, dans sa course, un obstacle, une légère éminence froisse son pied, il tombe en poussant un cri aigu. Henriette revient effrayée, se penche pour le relever; il saisit sa main, l'entraîne; un lit de mousse et de serpolet amortit la chute de la jeune fille... Charles oublie l'entorse qu'il s'était donnée, et... il en coûte quelquefois bien cher de courir après les papillons!

« M. Mérian ne s'occupa que de l'accident fâcheux et ne soupçonna pas davantage. Le jour suivant, de bonne heure, il se rendit dans le parc avec son jardinier. L'endroit de la chute était facile à connaître : la mousse abondante y paraissait récemment foulée. Un morceau de roc arrondi et mis à nu par le pied de Charles indiquait la cause de l'accident. « Il faut couper ce rocher, égaliser ceci, dit le maître; mon fils aurait pu se tuer. » On se mit à l'ouvrage. Le roc était dur; le carrier voisin fut appelé. Cet homme travaille, et découvre un bloc de pierre à paver, de qualité supérieure. Il raconte le fait; on sonde le terrain; bref, on s'assure qu'il existe, sous le talus de la pelouse, aboutissant au chemin, une immense carrière, dont on offre au propriétaire soixante mille francs.

« Les chutes sont quelquefois très-productives.

Il ne s'agissait pour M. Mérian que de deux ou trois pieds de surface dans le parc, afin de pratiquer l'ouverture de la carrière. Le marché fut conclu.

« Vous avez deviné, je pense, que c'est moi, ancien et paisible habitant de ce beau séjour; moi, jusqu'alors recouvert d'une mousse tendre et odorante, qui, pour avoir été dépouillé rudement par le talon de M. Charles, devins l'auteur involontaire de son entorse, de la découverte d'une carrière et du malheur d'Henriette. Oh! oui, malheur et grand malheur encore! Vous n'en entendrez pas le récit sans frémir.

« Tandis que Charles, parfaitement guéri, achevait à Paris ses études pour l'examen de l'École Polytechnique, la pauvre Henriette versait bien des pleurs. L'intéressante fille, au bout de quelques mois, s'était vue forcée d'avouer tout à son père. A la nouvelle de l'accident funeste, M. Chemillau, très-chatouilleux sur l'article de l'honneur, gronda, finit par se radoucir et puis eut une explication sérieuse avec son vieux voisin Mérian; mais celui-ci fut inexorable. Il y eut dispute, rupture définitive. Henriette, envoyée à Paris chez une sage-femme, ne connut que les douleurs de la maternité. Le père Chemillau, s'étant laissé influencer par de mauvais conseils, tint sa fille éloignée pour donner moins

de prise aux propos qui circulaient dans le pays. Il paya pendant quelques mois la pension de sa fille; lancé bientôt dans de fausses spéculations, trompé par des personnes qui s'étaient emparées de sa confiance, il se vit dépouillé, ruiné, et mourut, ne laissant pour héritage à l'infortunée que le deuil et la misère.

« Les flancs étendus de la riche carrière, dont je formais en quelque sorte le couronnement, avaient été mis en exploitation. Ce grès solide, d'une consistance particulière, fut destiné au pavage de la capitale. Extrait des lieux chéris de ma naissance, livré à l'action impitoyable des carriers, j'eus beau étinceler de colère sous le fer pointu, on me piqua, me tailla sans miséricorde! et, par un jour néfaste dans mon histoire, je me trouvai avec quelques centaines de mes confrères, équarris comme moi à six pouces sur huit, dans un lourd tombereau qui nous déposa bruyamment à Paris, rue Neuve-Saint-Augustin.

« Nous étions au commencement de 1830; je ne l'oublierai de ma vie. On nous plaça, on nous distribua symétriquement sur un lit épais de sable; et puis l'assommante *demoiselle* du paveur nous assujettit à coups redoublés. Quelle différence, bon Dieu! avec mon sort d'autrefois! ce n'était plus sous des tapis de verdure, dans une plaine égayée par des milliers de fleurs, par

le chant matinal de l'alouette, qu'allaient couler mes jours! maintenant cloué, cerné de toutes parts, captif sous la boue noirâtre ou couvert d'une poussière ignoble, c'est le piéton aux semelles rudes qui m'écorche en passant, ce sont les roues frémissantes du camion, du pesant omnibus ou de l'énorme charrette qui me mutilent!

«Je me serais pourtant résigné en philosophe, sans un événement affreux dont le souvenir fait frissonner. Un pâle soleil d'avril éclairait la rue; j'entendis un horrible cri, et presque en même temps, je me sentis frappé, comme si le paveur laissait tomber sur moi le coup le plus d'àplomb de sa demoiselle. C'était une demoiselle, en effet, ou plutôt une fille-mère, réduite au désespoir; c'était Henriette. Elle gisait là, étendue, le crâne brisé, sans vie, et moi j'étais tout inondé de son sang!

« Malgré la défense de son père, Charles avait continué à la voir. Pauvre Henriette, comme elle avait souffert! mais la vue du bien-aimé console et rattache à l'existence. Un jour, ce jour même, Charles vint lui annoncer qu'il partait pour l'Italie, dans une heure; que telle était la volonté absolue de M. Mérian; qu'il fallait obéir. Et il lui remit une forte somme, en lui recommandant son fils. On ne peut dire ce qui se passa

dans l'âme d'Henriette; il n'y a point de paroles pour cela. « C'est moi, répondit-elle, qui vous recommande notre enfant, Charles. Nous ne nous verrons plus.— Comment, mon Henriette! quel est ton projet?—Je veux mourir.—Mourir! mais je t'aime.—Tu pars! Moi, Charles, je ne vivais que par toi, que pour toi; je pars aussi. —Pourquoi ces idées sombres? Peux-tu oublier ton fils?—Tu l'abandonnes, toi.—Non: je reviendrai; nous nous reverrons, et qui sait alors... —Charles, c'est inutile; si tu me quittes, je ne puis plus vivre.—Y songes-tu, Henriette!—J'y songe.—Rien ne te manquera.—Toi, mon ami, et c'est tout.—Sois raisonnable: je dois céder à la volonté de mon père.—C'est juste.—Eh bien! prends courage; adieu.—Adieu!—Encore un baiser, Henriette.—C'est le dernier que donnera ma bouche.—Non, te dis-je. Je t'aime, et à mon retour, je te le prouverai. » Charles sortit. Au milieu de l'escalier il s'arrêta; un poids fatiguait son cœur. Il fit un pas pour remonter; mais c'eût été faiblesse. Charles, vrai dans ses sentiments, attendait que le temps ramenât son père à d'autres idées... Il continua de descendre. Prêt à sortir de la maison, le cri que j'avais entendu retentit à son oreille comme un son funèbre. Henriette venait de se précipiter du troisième étage; elle était morte.

« Oh si j'avais pu parler, me faire entendre de Charles! comme il aurait maudit l'auteur de cet accident, qu'il avait appelé son bonheur. J'aurais trouvé du soulagement dans sa colère. Longtemps il me sembla que j'étais imprégné du sang de ma victime; car c'est moi qui avais réellement perdu, tué la pauvre Henriette. Ma position et la rue Neuve-Saint-Augustin m'étaient devenues odieuses; j'y éprouvais un malaise indéfinissable. Aussi avec quelle joie je me vis compris dans un remaniement de pavés! J'aurais bien voulu être mis au rebut, jeté à l'écart, pour me nourrir de ma douleur dans quelque coin silencieux. La Providence en avait décidé autrement. On me transporta en nombreuse compagnie dans le quartier le plus tumultueux de la capitale; je fus réintégré en juin dans mes fonctions, à l'angle de la rue Richelieu et de la rue Saint-Honoré, en vue du magasin qui a pour enseigne *Jeanne d'Arc*, la fameuse pucelle d'Orléans. Je ne sais si c'est un effet de mon imagination de pavé, mais en contemplant les traits de la vierge de Vaucou leurs, j'y découvrais certains rapports avec ceux de ma divine Henriette. Divine est le mot; l'amante de Charles, dégagée de son enveloppe matérielle, ne m'apparaissait plus que comme un ange des cieux, le front ceint d'une auréole de gloire et d'amour!

« Quoi qu'il en soit, voici bien un autre événement. Le 27 juillet 1830, remarquez cette époque à jamais mémorable, le 27 juillet au soir, donc, la journée avait été magnifique, le soleil ardent, et je m'étalais avec sensualité de toute ma largeur, pour respirer le frais, si doux à sentir après une chaleur étouffante. Depuis midi, j'avais bien observé des allées et venues inaccoutumées; j'avais entendu quelques paroles étranges sortir des groupes qui se formaient et qu'on dispersait aux alentours. Bientôt des cris d'indignation, de rage, frappent les airs, et je vois déboucher par les issues du Palais-Royal, par le péristyle du Théâtre-Français, une foule vivement agitée. Je ne comprenais rien encore à ce tumulte; la nuit suivante m'en découvrit la cause. Ici, les réverbères tombaient dispersés en éclats; là, l'on traînait dans le ruisseau les insignes d'une royauté chancelante. Des torrents d'hommes circulaient. Je me sentis arraché par des ongles endurcis au travail avec une multitude d'autres pavés, et l'on nous amoncela plus loin, pêle-mêle, sous des débris de meubles et de voitures. Nous venions d'être élevés en barricade, quand le jour parut. Des forces imposantes se ruèrent contre nous et furent repoussées par les masses populaires. Des chants s'unissaient aux cris des vaincus; des houras se confondaient

avec le bruit du canon, le sifflement des balles. C'était une révolution. Je compris à ce fracas qu'il s'agissait d'une chute bien autrement profonde que celle de la jeune Henriette: une monarchie de huit siècles s'écroulait.

« Le matin du 29, jugez de ma surprise! Un jeune homme traverse la barricade, s'approche d'une porte voisine, et frappe trois rudes coups. Il tenait une carabine, et, à travers la poudre dont son visage était noirci, je le reconnus: c'était Charles. Cette porte s'ouvre; un vieillard en sort, revêtu de l'uniforme d'officier supérieur, et portant haut ses moustaches grises. Une jolie fille l'accompagne; Charles saisit sa main, la baise, et s'écrie: « Amélie, voici le jour venu de vaincre ou de mourir. » L'émotion de la jeune personne était visible... Je pensai à Henriette; ce baiser me fit mal. Le vieillard dit à sa fille: « Je suis content de lui; il s'est battu hier en héros. Mon Charles, ajouta-t-il d'un ton solennel, fais aussi bien ton devoir de citoyen dans cette journée, Amélie est à toi! — Je vous le promets, mon colonel, réplique Charles, » et un regard d'amour explique sa résolution. « Rentre, Amélie, dit le vieil officier, rentre, il est temps. Nous retournons à notre poste. » A ces mots, tous deux s'éloignent, se dirigent vers la place du Palais-Royal, et je les perds de vue.

« La jolie fille était rentrée. Je ne tardai pas à la voir reparaître. Quel pouvait être son dessein? Amélie s'approche de la barricade. Son air décidé, sa tournure élégante, la beauté régulière de ses traits m'inspiraient une émotion respectueuse. Mais qu'éprouvai-je, Dieu puissant! lorsque ses mains délicates se cramponnèrent à moi... Un frisson de plaisir fit alors vibrer tout mon être. Je m'étonne qu'elle n'y prit pas garde. La courageuse fille me presse fortement, m'enlève... Oh, comme je tâchais de me rendre léger pour ne point rebuter Amélie, et justifier sa préférence! Enfin, me voilà bien enveloppé dans son tablier de soie noire, moi, pavé grossier et fruste, et la svelte amazone m'emporte chez elle, heureuse d'un tel fardeau.

« Pour le coup, et quoique Amélie m'eût déposé tout doucement sur sa fenêtre, il y avait dans ce voyage un but mystérieux que je ne pouvais pas m'expliquer. Était-ce pour se défendre, en cas d'attaque? Voulait-elle conserver un souvenir mémorable de cette époque, un fragment des glorieuses barricades? Le mot de l'énigme me fut donné d'une façon bien singulière, bien funeste. Une vive fusillade venait de s'engager dans la rue. La jeune fille s'élance à la croisée; son agitation était extrême. Les vociférations, le carnage semblaient redou-

bler. Soudain, j'entends Amélie s'écrier : « Des Suisses ! » et son bras soyeux m'entoure mollement, m'incline par une contraction involontaire. Dans cette situation, je pouvais contempler à mon aise la scène désolante qui avait lieu devant moi. D'abord parvenus au-delà de la barricade, ces hommes nombreux et déterminés, en habits rouges, sont, en peu d'instants, forcés à la retraite. Au milieu de la foule qui s'avançait contre eux, faisant feu de toutes parts et poussant des cris d'enthousiasme, Charles, la carabine d'une main, et de l'autre brandissant une épée, entraînait ce torrent de braves, qui paraissaient fiers de lui obéir. A sa vue l'agitation d'Amélie redoubla ; elle trépignait d'admiration et d'impatience. Je craignis un instant qu'elle ne me laissât échapper... Cependant les coups de feu devinrent plus rares. Un engagement à la baïonnette, au sabre, s'effectua sur plusieurs points. Alternativement maîtres du terrain, ou obligés de céder au nombre, Charles et les siens chargeaient impétueusement les Suisses, ou reculaient devant eux, disputant l'espace pied à pied, et opposant une vigoureuse résistance. Ces flux et reflux de groupes animés, ces flots onduleux de têtes inégales, ces murmures de chocs, de voix, d'explosions, offraient un spectacle inouï, impossible à décrire. Dans ce moment, il se formait comme

un cercle autour de deux combattants acharnés; leurs fers scintillaient en éclairs, tant les coups se précipitaient drus et rapides. C'étaient un officier suisse et le jeune chef populaire, mon courageux ami, qui, dans la lutte sanglante, s'attaquaient brusquement. Auprès d'eux les bouches restaient béantes, les bras demeuraient oisifs; leur audace intrépide fixait l'attention de tous. Amélie venait de concevoir sans doute la pensée de terminer ce terrible duel; résolution fatale! Elle me saisit des deux mains, me balance un moment au-dessus de la rue, et me lance vers le but qu'elle espérait atteindre, en criant: Vive la liberté! J'étais libre aussi, mais non pas assez pour me soustraire à l'impulsion reçue, et je tombai de tout le poids de ma vitesse sur la tête de Charles, qui fut tué du coup.

« C'était au redoutable adversaire de son amant qu'Amélie me destinait; les positions venaient de changer à l'instant de ma chute. Pourquoi la force d'action ne m'a-t-elle pas été donnée! Charles existerait.

« Restée immobile, anéantie, n'en pouvant croire ses yeux, Amélie semblait méditer un projet sinistre. Elle n'entendait pas les hurlements d'indignation qui la signalaient à la fureur du peuple. « Vengeance! c'est elle! » criaient des milliers de voix; « vengeance! vengeance! » Vingt coups

de feu partent; le sang jaillit, son crâne est fracassé; Amélie est renversée morte. Elle n'a pas souffert long-temps.

« Fille héroïque et infortunée, vous aviez voulu faire de moi un instrument sanguinaire: vous avez réussi; mais qu'il vous en a coûté cher! Oh, la vengeance immédiate des citoyens a été votre meilleur recours, le trépas votre plus sûr asile. Peut-on survivre à tout ce qu'on aime, quand on a détruit de sa main tout ce qui nous attachait à la vie!

« Et moi, misérable pavé, qu'ai-je fait pour subir une si cruelle prédestination! moi, cause innocente d'un accident qui donna le jour à l'orphelin, je devais lui en ravir les auteurs! Pourquoi suis-je né! pourquoi n'ai-je pas vécu ignoré, du moins, dans les entrailles de la terre!

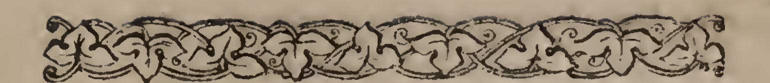
« Ces réflexions amères je les faisais, tandis qu'on plaçait le corps de Charles et d'Amélie sur une civière, pour les conduire, le soir, à leur dernière demeure. Le malheureux père d'Amélie suivait ces restes chéris, le cœur oppressé, contenant avec effort des émotions poignantes. Le vieillard, sous son uniforme, ne voulait pas pleurer...

« Et tandis que le cortége funèbre s'éloignait lentement: « Qu'est-ce que la vie de ceux qu'on nomme des êtres raisonnables? me disais-je. Avec

tant de facultés pour sentir, pour exprimer le bonheur; avec des sens si délicats pour jouir des bienfaits de la nature, périr ainsi, abreuvés de regrets, avides de plaisirs qu'on a goûtés à peine, et qui échappent sans retour! Hommes pleins d'orgueil et de misères, je vous le dis, moi, qui ai vu tomber Henriette pour la tuer, moi qui ai frappé de mort le brave Charles, qu'Amélie a suivi au cercueil, qu'est-ce que la vie?...Oh certes, il y a moins à gagner et beaucoup plus à perdre à être homme que pavé!»

Eugène de PRADEL.





JACQUES BONHOMME.



Jacques Bonhomme, M. Jacques Bonhomme est d'une famille ancienne. Depuis qu'il est devenu important, des flatteurs et des savants lui ont même fait une belle généalogie; ils lui donnent une origine celtique. A les croire, sa race s'en va se perdre dans la nuit des temps qui

précèdent les histoires écrites. Ils retrouvent en lui je ne sais quelle physionomie gauloise, un peu semblable aux descriptions de César. Ils disent qu'ensuite ces Jacques Bonshommes de la vieille Gaule firent assez bonne société avec les Romains leurs conquérants : ils se mêlèrent aux vainqueurs du monde par mariage ou autrement, finirent par parler la même langue et prirent ensemble des habitudes municipales; tâchant de se tirer au moins mal du gouvernement du bas-empire, ou, ce qui fut pire encore, de sa décrépitude expirante.

Vinrent alors les barbares, Goths, Visigoths, Bourguignons, enfin les Francs plus vaillants et plus barbares que les autres. A ce point, grande discorde entre les historiographes de la famille Bonhomme et les généalogistes des maisons qui ne veulent pas être Bonshommes. Les uns s'en vont disant : Ceux-là sont les gens du sol, de la vieille patrie, de la bonne France; ceux-ci, arrivés le fer et la flamme à la main, se sont établis par le droit du plus fort, et depuis n'ont jamais voulu connaître un autre droit; conquérants et envahisseurs ils furent : tels ils ont toujours voulu rester. Les vainqueurs et leurs partisans ne se défendent pas trop de semblables griefs, qui flattent leur vanité; ils veulent bien être la

race forte, la race armée, les gens à cheval parmi la gent à pied, et ne se désavouent rien de ce qu'on leur impute. Mais ils ajoutent que quand le droit du plus fort est bien vieux, bien vermoulu, quand il ne peut plus se soutenir, alors il devient respectable, prend le nom de légitimité et doit subsister sous ce beau titre, sans rien perdre de ses priviléges, même quand il ne peut plus les défendre. « De telles choses, le partage se fait au ciel, » comme dit Comines. Ce sont questions que l'événement résout.

En ces temps-là elles furent bien complétement résolues; et quand commença la monarchie française; quand chacun, Romain, Gaulois ou Franc, selon qu'il fut fort, hardi ou habile, eut pris sa part au milieu du désordre universel; Hugues Capet, la couronne; les uns, de grandes seigneuries; les autres, de petites; il resta aux ancêtres de Jacques Bonhomme la servitude dans toutes ses nuances et variétés. Voilà ce qui est sûr; par-delà ce sont plus ou moins systèmes d'érudits, vanteries de généalogistes.

La chose aurait paru fort dure à Jacques Bonhomme, n'était qu'il était déja assez abruti. On lui avait pris tout son avoir; il se résigna à ne pas même posséder sa propre personne. D'ailleurs tous les souverains des grands et petits domaines étaient si querelleurs et si cruels, qu'il

faisait bon être protégé et défendu par quelqu'un d'eux, ne fût-ce qu'à titre de bête de somme. Tout avait été saccagé et incendié. Les terres n'étaient plus cultivées. Alors on rendit généreusement à Jacques Bonhomme le champ qu'on lui avait pris, sous la condition qu'après avoir défriché de nouveau ce terrain abandonné, replanté sa vigne arrachée, il paierait des droits de toute sorte. Jacques se contenta de ces conditions. En outre, il lui fallait trouver le temps de bâtir, à la sueur de son front, de fortes tours, avec des créneaux, des machicoulis, des enceintes de murailles et des fossés, pour loger son maître, de façon à le garer des attaques de ses voisins de campagne. Quand on voyait venir de loin avec ses gens quelque châtelain avec qui on était en mauvaise intelligence, la cloche du château sonnait; vite Jacques faisait rentrer dans la cour les bœufs, les moutons et tout l'attirail champêtre. Le voisin arrivait et trouvait pont levé et portes fermées. Pour lors il passait son dépit à brûler la cabane du pauvre Bonhomme, qui était de bois et de chaume, dressée au bas du château sur le revers du fossé.

Ce régime était cruel. On a beau dire, il est difficile de se faire à ces choses-là. Jacques n'était pas content. Dans ses petites lumières, il ne trouvait pas cela conforme à l'Évangile, que les

bons prêtres prêchaient, à lui, tout comme aux seigneurs. De temps en temps il se révoltait et prenait d'horribles vengeances; mais il n'y gagnait rien : il n'était pas de force à lutter.

Quand par bonheur la passion de s'aller sanctifier aventureusement à la croisade et de gagner le ciel à grands coups de lance eut pris les chevaliers, ce fut un bon soulagement pour la famille Bonhomme; elle respira enfin. En l'absence de ses maîtres, elle prit courage à travailler, à vendre, à gagner quelque argent. Ce fut profit pour tout le monde. Les seigneurs commençaient à avoir besoin de beaucoup de choses, qu'il fallait payer pour les avoir; quand le sujet avait fait de bonnes épargnes, son maître en pouvait tirer une portion par impôt ou d'autre sorte.

Pendant ce temps-là, la famille de Hugues Capet, comme la famille de Jacques Bonhomme, avait un peu secoué le joug des seigneurs. Les voyant puissants sur leurs sujets, elle eut le dessein de les traiter, eux aussi, en sujets de la couronne. De là un commencement de bonne amitié entre les deux familles : amitié bien souveraine d'une part, bien humble de l'autre.

Il en arriva que, lorsque les Bonshommes, qui habitaient les villes et bourgs, se voyant toujours taxés et maltraités, eurent battu et

chassé les hommes d'armes de leurs seigneurs, le roi ne prit pas la chose en mauvaise part et l'approuva par bonnes ordonnances. Ainsi ils se trouvèrent ou se retrouvèrent maîtres chez eux, bourgeois de leurs villes, n'ayant pour maîtres que le roi : et comme tous les barbares germains avaient apporté de leurs forêts la belle maxime, qu'un homme libre ne se soumet qu'aux obligations consenties librement, on commença à appeler de temps en temps Jacques Bonhomme et à lui demander son avis et son consentement.

Lui et les siens étaient donc quelque chose dans l'état, mais encore placés bien bas, comptant pour peu, assez méprisés, et sans grands recours contre les gens puissants. Ses libertés, à lui, consistaient à ne pas être soumis à toutes leurs volontés et fantaisies; la liberté des gens puissants était de faire leurs volontés et fantaisies. Tout cela était difficile à bien régler.

Alors commencèrent d'effroyables guerres, non plus de voisin à voisin, de seigneur à seigneur, mais de roi à roi, de suzerain à grand vassal. Les grandes compagnies formées de gens de tous pays, les armées d'Angleterre coururent tout le royaume. Jacques Bonhomme apprit un peu le métier de la guerre; il défendait les villes, il tirait de l'arc et de l'arbalète; il se mettait à la suite d'un chef de son choix. Les che-

valiers étaient vaillants, et lui aussi. De plus qu'eux, il aimait toujours le pays, il tenait au sol. Un seigneur était vassal du roi d'Angleterre et du roi de France; il pouvait choisir, il était sûr de trouver un fief et une fortune, lorsque mécontent il s'alliait aux étrangers. Tous les chevaliers de la chrétienté étaient comme frères d'armes, ils formaient une sorte de nation. Jacques Bonhomme et sa bourgeoise famille ne pouvaient porter ailleurs leur petit champ ou leur boutique; c'étaient de vrais et bons Français, détestant à mort l'Anglais et le Bourguignon, les exterminant tant qu'ils pouvaient; grands amis du roi français, quand même il n'était que roi de Bourges, combattant vaillamment sous la bannière des bons et loyaux gentilshommes, les Lahire et les Saintrailles. Jeanne d'Arc, la pucelle d'Orléans, était cousine de Jacques Bonhomme.

Après toutes ces guerres, il commença à y avoir un peu de bon ordre en France. Les grands vassaux étaient détruits, leurs fiefs étaient rentrés au royaume; le roi gouvernait; il avait des compagnies de gens de guerre payés sur l'argent des impôts, afin de repousser les ennemis et tenir le pays en repos. Le roi Louis XI abusa grandement de ce pouvoir royal naissant. Il fut dur et cruel pour tous; mais il y avait tant

de haine des faibles contre les puissants, que les uns lui pardonnaient presque leurs souffrances en le voyant impitoyable pour les autres. D'ailleurs il était familier avec Jacques Bonhomme, savait prendre son langage et ses façons, le nommait son compère : ce qui fait pardonner bien des choses.

Maintenant la France était tout autre : chacun y était sujet; pas tous égaux, tant s'en fallait, mais tous serviteurs du roi, sauf à lui obéir avec orgueil ou avec humilité. Le gouvernement se régla d'une façon nouvelle; il n'y eut plus de seigneurs, de vassaux et de serfs, mais une cour, une armée, des gentilshommes, des gouverneurs de province, tous brillants, importants; c'était la France militaire, riche, puissante, glorieuse, chevaleresque; et en même temps une autre France plus modeste et plus laborieuse, vêtue non pas d'or et de soie, mais de laine et de bure, la France de Jacques Bonhomme.

Cette France-là avait son parlement, ses échevins, ses corps de ville; c'était son aristocratie à elle; en même temps les gens d'affaires du royaume, gens de bon sens et de sage conseil dans leur humble condition, que le roi appelait même autour de lui dans les grandes occasions. Sous cette aristocratie, et apparenté avec elle, était le tiers-état, la vaste famille de Jacques

Bonhomme, ces riches marchands, ces grands avocats du seizième siècle, ces hommes de livres et de liberté, comme ils s'appelaient eux-mêmes.

Courageux à défendre la justice, humble, et pourtant ferme; respectueusement obstiné devant le pouvoir royal, d'une bourgeoise rudesse pour tout ce qui n'était pas le roi; cherchant ses libertés sous la protection du souverain, l'aimant et voulant se fier à lui comme à la loi vivante, feignant de ne le plus reconnaître quand son langage n'était pas légal : tel était Jacques Bonhomme à l'époque où commençait la seconde monarchie française.

Quand vint la réforme, Jacques resta bon catholique, mais il se prit de déplaisance contre les jésuites dès leur origine; il n'a jamais voulu d'eux. D'ailleurs il a eu de tout temps quelques préjugés contre la cour de Rome. Il ne voulait pas les persécutions, et encore moins les massacres; la Saint-Barthélemi ne fut pas de son fait.

La guerre religieuse était nécessairement une guerre politique. Jacques Bonhomme commença par se laisser un peu enjôler par les Guise. Il était sensible à la flatterie, surtout à la flatterie des grands seigneurs. Ça été long-temps un défaut héréditaire dans la famille; d'ailleurs il avait en grand dégoût les mignons de Henri III.

Quand le duc de Guise se mit à faire du mouvement, à pousser aux émeutes, à recruter les maîtres d'armes et les batteurs de pavés, Jacques Bonhomme, en bourgeois sensé et tranquille, se dégoûta des ambitieux; mais il s'en avisa trop tard. Il fallut endurer le joug des Seize, voir pendre Brisson et Larcher, et se réduire à murmurer un peu bas contre l'assemblée des états de la ligue.

Aussi était-il affamé de voir un roi, et l'entrée de Henri IV fut une grande joie pour lui. C'était son homme; jamais souverain ne lui convint mieux; vaillant, facile, familier, de bon sens, ferme sans qu'il y parût, et, pour achever, Gascon, ce qui a toujours eu un certain charme pour Jacques Bonhomme, qui aime mieux qu'on se moque un peu de lui que si l'on prenait la parole haute.

Il joua un grand rôle dans cette parodie de de la ligue qu'on appelle la fronde; c'était tout simple; peu à peu il était venu à tenir beaucoup plus de place en France, et les courtisans beaucoup moins. On le rechercha, on le caressa, on se servit de lui; il eut ses jours de souveraineté; en définitive, il se trouva moins libre qu'auparavant; mais en même temps ceux qui étaient au-dessus de lui perdirent toute liberté et passèrent à l'état de domesticité : c'était une grande

consolation pour Jacques Bonhomme, un contentement pour ses vieilles rancunes.

Sous Louis XIV, ou du moins dans la première partie de son règne, Jacques se trouva heureux et ne regretta rien. Il avait un goût invariable pour le bon ordre, qui semblait la première de toutes les libertés. Or, jamais on ne lui avait si bien procuré cet avantage. Pour la première fois le faible put avoir complète et forte justice contre le puissant. D'ailleurs Jacques Bonhomme a toujours été grand ami de la gloire française. Les batailles gagnées, les *Te Deum*, les drapeaux appendus aux églises le ravissent. Une autre gloire le trouvait aussi fort sensible; encore qu'il ne fût pas alors grand connaisseur, la poésie, les arts étaient pour lui une source de jouissances et d'orgueil national; puis ces illustres hommes dont on répétait le nom, que le roi honorait, et Molière, et La Fontaine, et Racine, et Boileau, tous étaient de la famille de Jacques Bonhomme; il se sentait glorifié en eux.

Le roi était hautain et absolu; il tranchait de la divinité. Mais il avait la volonté d'être grand et de faire la France grande et puissante. Puis il était un homme grave; si Jacques aime la familiarité, il respecte beaucoup la gravité : aussi on a beau dire; ce fut, c'est encore, pour lui, le grand règne de Louis XIV.

Ces beaux temps ne durèrent guère; il put apprendre qu'il n'y a pas beaucoup à se fier au bonheur et à la gloire d'un pays qui ne se mêle en aucune façon de ses affaires. Jacques Bonhomme, qui n'avait jamais eu l'habitude de se gouverner lui-même, ne songeait guère à un tel remède; seulement il était mécontent; les guerres inutiles et malheureuses, les profusions de la cour, le pouvoir des jésuites, les persécutions religieuses, les mauvais ministres et madame de Maintenon lui inspiraient haine ou mépris. Mais il n'aurait su comment s'y prendre pour faire aller les choses plus à son gré.

La régence lui donna pour consolations et pour enseignements des scandales, qui n'étaient plus graves et solennels, comme ceux du grand roi. Le pauvre Jacques Bonhomme avait encore gardé ses mœurs bourgeoises, sa vie de famille, son train économe et modeste : on lui fit voir toute autre chose et assister à d'étranges spectacles. Cette cour et ces grands seigneurs, devant qui il était encore humble et respectueux, lui firent alors grand marché de leur considération. Il vit déménager la religion, la morale, la dignité. Le fond et la forme s'en allaient ensemble, et puis l'envie de s'enrichir aussi vite qu'on se ruinait; et les changements soudains de fortune; et les jeux de bourse et de banque, qui

confondaient les joueurs, grands et petits, dans une ignoble égalité : tel fut le règne de *ce bon régent qui gâta tout en France.*

Cela gâta beaucoup, en effet, le caractère de cet excellent Jacques Bonhomme. Il devint léger, méprisant, se vengeant de ce qui lui déplaisait ou lui faisait tort, par des épigrammes ou des chansons; frondant tout, sans bien savoir ce qu'il aurait voulu. N'ayant rien à faire pour régler ou défendre ses propres intérêts, il s'en remit aux beaux et grands esprits du temps, qui furent ses amis, ses patrons, ses flatteurs, et firent passer à un examen public toutes les lois, coutumes, autorités, puissances, auxquelles il fallait encore obéir par un reste d'habitude. Si Jacques avait eu quelques bons vieux titres à faire valoir, quelque ancienne charte un peu déchirée ou oubliée à produire pour réclamer un meilleur gouvernement, il aurait chargé des avocats ou des magistrats de sa confiance. Faute de droits, il se fit enseigner les droits de l'homme par des poètes et des philosophes, qu'il honora et adora par-dessus tout; à juste titre, puisqu'il ne pouvait guère porter reconnaissance ni respect aux autres puissances.

Cependant il s'enrichissait, et tout lui prospérait; encore qu'on ne songeât guère à ses intérêts, encore que le roi lui fît banqueroute

quand il lui empruntait son argent. Ses mœurs, son langage, jusqu'à son habillement, devenaient plus élégants. Il avait des parents qui se poussaient dans le beau monde, et qui y étaient assez bien venus quand ils avaient beaucoup d'argent ou beaucoup d'esprit. Il n'y avait plus moyen de le traiter du haut en bas, comme don Juan traite M. Dimanche. Les airs de dédain avaient pris quelque chose de plus délicat et de mieux ménagé. Jacques Bonhomme, pour un rien, se sentait prêt à se fâcher; il se trouvait parfois mécontent, et même jaloux. Quand l'égalité approche, la jalousie commence.

Bientôt on voulut réparer le vieil édifice de la monarchie française; chacun s'y trouvait mal logé, et Jacques Bonhomme plus mal que les autres. C'était à qui mettrait la main à l'œuvre pour tout démolir. Le roi et les courtisans prirent peur, et malgré leur goût pour la nouveauté, voulurent maintenir ce qu'ils avaient promis de changer. Un jour, ce fut un grand et redoutable jour, Jacques Bonhomme se leva tout à coup, s'en alla prendre la Bastille, et l'on vit qu'il était le plus fort. Ce fut une bien autre nouveauté que celles auxquelles on avait songé.

Le voilà vainqueur, le voilà redoutable; ses ennemis ont pris la fuite; tout cède devant lui; le roi de France, le petit-fils de Louis XIV de-

vient sujet de Jacques Bonhomme. La monarchie est là devant lui par terre. C'est à lui à en rebâtir une autre à sa guise.

Par malheur, Jacques n'y avait pas encore beaucoup pensé. Ce grand triomphe était venu trop vite et lui avait porté à la tête. D'ailleurs il n'était pas accoutumé aux affaires. Le temps qui venait de finir l'y avait mal préparé. Ce ne fut pas lui, à proprement parler, qui se mit à la besogne. Ce fut dommage, car il a beaucoup de bon sens, quand il se donne le temps de la réflexion, et qu'il ne se laisse pas aller à l'impression du moment, ce qui est son grand défaut.

Plein de joie et d'espérance, il se mit donc à voir arranger toutes choses par de jeunes seigneurs qui aimaient généreusement la liberté comme une mode, et courtisaient Jacques Bonhomme comme un roi; par des hommes qui, dans leur intempérance de rhétorique, traitaient les intérêts du pays comme le programme d'un prix académique, et couraient au succès et à l'effet; il y en avait d'autres pleins d'imagination, qui ne cherchaient qu'à s'émouvoir et à éprouver de fortes sensations, comme à la représentation d'un drame farouche; puis venaient les gens qui ne s'inquiètent pas de l'absurde ni de l'atroce, pourvu qu'on y arrive avec un certain arrangement de paroles qu'ils appellent la logique; enfin

les passions bonnes ou mauvaises, dévouées ou intéressées, généreuses ou ignobles.

Parmi tout ce bruit, ce grand spectacle, ces magnifiques talents, ces caractères énergiques, cette habile activité, comment le pauvre Jacques Bonhomme n'aurait-il pas perdu la tête? lui surtout que depuis cinquante ans on avait tenu à un régime théorique et littéraire, lui à qui on répétait, à chaque chose qui étonnait sa raison ou blessait son bon naturel, qu'il devait accepter les conséquences du principe, sans lui permettre de répondre qu'il y a plus d'un principe dans ce monde, et qu'il faut tâcher de faire vivre en paix leurs conséquences.

Ainsi on lui flétrit sa victoire, on la souilla de crimes et de sang. Cette tranquillité qu'il aime tant fut perdue. La liberté de la vie privée, qu'il préfère à toute autre, se changea en un horrible esclavage. Plus de commerce, plus de richesse, plus de bien-être; des maîtres cruels, durs, pleins de brutalité et d'orgueil; des échafauds, où coulait à grands flots bien plus encore le sang des braves et honnêtes parents de Jacques, que le sang de ceux qu'on appelait ses ennemis. L'envie et la peur, une certaine exaltation aveugle et stupide, l'ivresse féroce du sang répandu, se couvrirent du nom de salut public. Jacques Bonhomme avait laissé venir jour à jour cette horrible

domination. Il s'était laissé persuader que le lendemain était la suite nécessaire de la veille. Puis tout cela était si terriblement étrange, si contraire aux mœurs douces et amollies du siècle, que notre excellent personnage se trouva pris comme à l'improviste. Il supporta une rude époque, pliant silencieusement les épaules. Ce n'est pas le plus beau de son histoire, et depuis il en a toujours été assez honteux.

Cependant il acquérait d'un autre côté un bien grand honneur; jamais il n'avait cessé d'être bon Français, d'avoir cette sainte horreur de l'étranger, qui est un trait de son caractère. Voyant que les rois de l'Europe voulaient châtier la France, il fit partir au plus vite ses enfants pour la frontière. Alors on peut admirer le noble spectacle de tant de bravoure, de patience, de zèle patriotique, récompensés par la victoire et le salut du pays: c'est l'éternelle gloire de Jacques Bonhomme. On a voulu la lui ravir; on a tenté de la flétrir par je ne sais quelle alliance avec de lâches crimes, de la présenter comme liée nécessairement à la sanguinaire tyrannie qu'on érige en habileté. Ils ne se doutaient pas, ces braves hommes, d'avoir de telles obligations. Ils n'avaient vu, eux, nul rapport nécessaire entre les massacres des prisons et les victoires de Valmy et de Jemmapes, entre les échafauds où

périssaient leurs parents et les champs de bataille où ils versaient leur sang; il a fallu leur apprendre ce dont ils ne se doutaient pas; c'est que les gens qui envoyaient leurs généraux au supplice, et qui ne savaient leur donner ni vêtements ni pain, avaient organisé leurs victoires.

Enfin, las de tant d'horreurs, Jacques Bonhomme intervint un jour dans une querelle qui s'éleva parmi ses cruels dominateurs, et pour obtenir son appui il fallut renoncer aux échafauds. De ce moment, il montra une aversion et un dégoût profond de tous ces hommes de sang. Ils furent poursuivis les uns après les autres par la haine publique qui s'attacha à leurs noms.

Cependant il fallait composer un gouvernement pour le pays, et lui donner d'autres magistrats que le bourreau. Il s'était formé une sorte d'aristocratie révolutionnaire, pour qui le pouvoir était une place de sûreté qu'elle ne voulait pas livrer. Plus prévoyante peut-être que Jacques, elle se cantonna dans le gouvernement nouveau, dont il aurait bien voulu la chasser. Sans trop de réflexion, par instinct d'honnête homme, il se mêla même un peu à ceux qui se firent mitrailler pour expulser la convention.

Il fallut encore subir cette souveraineté nouvelle, léguée par de tristes et récents souvenirs. On commença à en faire le siége et à la miner,

en y employant ce qu'elle donnait de liberté. Jacques Bonhomme aime à honorer ceux qui le gouvernent, et ceux-là il les méprisait beaucoup. C'était un ensemble de toutes les médiocrités, tant avait été moissonné ou chassé ce qui était élevé par le talent, la vertu, la richesse ou la position. Le gouvernement directorial se défendit de son mieux. Sous l'abri des victoires dont nos armées effrayaient l'Europe, il détruisit les libertés publiques. N'osant plus verser le sang, il envoya périr dans les déserts de l'Amérique les élus que Jacques Bonhomme avait honorés de sa confiance.

Il n'y en eut pas pour long-temps. Un pouvoir jaloux, mesquin, malhabile, ignoble, ne saurait subsister même par la tyrannie. Le désordre se mit partout; la gloire militaire s'éclipsa. Alors revint de l'Orient celui qui, deux ans auparavant, avait déja saisi toutes les imaginations par ses victoires, qui avait laissé entrevoir en lui comme une sorte de grandeur mystérieuse, se plaçant hors de pair avec les autres gagneurs de batailles; qui, dans la crainte de voir s'amoindrir le prestige, avait fui tout cet entourage vulgaire du directoire, pour aller en Égypte, se revêtir encore plus de l'éclat du merveilleux.

A peine avait-il mis le pied sur le rivage, que Jacques se jeta à ses pieds, le conjurant de ren-

dre à la France la grandeur, la puissance, le bon ordre, la sécurité. Sans aucun soin de l'avenir, tout préoccupé de ce qui l'affligeait et l'offensait, il fit bon marché des libertés du pays, les sacrifiant joyeusement à celui qui renversait tout au-dehors et réglait tout au-dedans. Jamais homme ne fut plus content et plus glorieux que Jacques Bonhomme à cette époque. Il retrouvait tout ce qu'il aurait pu regretter dans le passé, et ne craignait point de voir revenir ce qui lui déplaisait. Tout lui semblait pour le mieux; il s'était donné un maître, mais c'était le maître du monde. Il se sentait, non pas humilié, mais fier; non pas esclave, mais dominateur.

Lorsque toute cette gloire se décora des pompes de la souveraineté, lorsque le général devint un empereur, Jacques n'eut pas d'abord grand goût à cette représentation théâtrale: il s'en raillait, mais bien bas; car il avait peur et respect. Il eut de la peine à prendre au sérieux ceux de ses cousins qui devenaient comtes ou barons. Mais il le leur pardonnait, précisément parce qu'il s'en moquait.

A force de victoires merveilleuses, de royaumes conquis et distribués, à force de succès et de génie, ce clinquant et ces oripeaux prenaient pourtant un éclat plus réel, et semblaient se changer en or véritable. Par malheur il en coû-

tait cher à Jacques Bonhomme. Tout séduit qu'il pouvait être par la gloire, la guerre perpétuelle lui était fort dure. Cette dévorante conscription, qui lui enlevait tous ses enfants, et semait leurs ossements dans toute l'Europe, pour faire des rois de Joseph ou Jérôme, devenait chaque jour plus odieuse. D'ailleurs il ne fallait pas moins qu'un joug de fer pour tenir en respect et en silence cet univers vaincu, et pour extorquer de la France les forces nécessaires au maintien d'un régime si extraordinaire. Donc, plus de liberté; des prisons d'état; la parole et la presse esclaves; partout et pour tout l'obéissance passive. Puis le commerce n'allait pas; on prenait à Jacques ses percales et ses mousselines pour les brûler; on lui faisait payer le sucre cher, on augmentait les impôts, et les créanciers étaient soldés par des banqueroutes.

De la sorte le grand empire n'était nullement le fait de Jacques Bonhomme. Il eût volontiers pris patience, s'il eût vu un terme à tant de gloire et de souffrance, mais c'était toujours à recommencer: une victoire de plus, c'était une guerre de plus; il avait complètement perdu son goût pour les *Te Deum*. Une fois il crut pourtant que le héros et lui allaient prendre quelque repos. C'était après ce pompeux mariage avec l'archiduchesse. A la naissance de cet enfant roi, Jac-

ques, en bon père de famille, trouvait qu'il y avait là de quoi satisfaire un homme, si grand qu'il fût. Mais c'était une idée bourgeoise; ce n'était pas de cela qu'il s'agissait: la passion du jeu ne s'apaise point, lors même que des empires et des armées sont les enjeux. Tant fut risqué que tout fut perdu. Jacques apprit un jour, par un bulletin, que pour avoir cru que les saisons aussi devaient obéir à sa volonté, le grand homme avait fait périr cinq cent mille soldats. Nouveaux efforts, nouveaux sacrifices, nouveaux désastres. Le dévouement de Jacques Bonhomme ne se ralentit pas; il eût donné la dernière goutte de son sang pour fournir, à celui qui avait perdu la France, les moyens de la sauver. Génie du capitaine, courage des soldats, tout fut inutile. Paris vit défiler dans ses murs les armées étrangères. C'est le plus cruel moment qu'ait jamais eu Jacques Bonhomme; lui, si bon Français, lui, si glorieux de tant de victoires, lui, tout à l'heure maître de l'Europe, voir les Cosaques bivouaquer dans sa bonne ville de Paris! Il a encore le cœur serré quand il pense à cet affront et à ce chagrin.

La victoire était la condition du contrat passé avec le grand empereur; il y manquait, le contrat était rompu. Jacques se sentait peu de penchant pour l'ancienne race de ses rois. D'abord il l'avait un peu oubliée. Elle revenait avec les armées

étrangères, et c'était un terrible grief; puis il avait un certain pressentiment que ces princes avaient la main malheureuse. Bourbon et révolution étaient deux idées attachées ensemble dans son instinct; de plus habiles auraient expliqué pourquoi; lui, il en jugeait comme d'un mauvais sort. Pourtant, comme il est homme de bon sens, qui ne s'obstine pas aventureusement contre la nécessité, il accepta ceux que lui donnait le destin, bien résolu de s'arranger avec eux, à sa guise, non à la leur.

Les princes légitimes furent assez surpris en retrouvant leur ancien compatriote Jacques Bonhomme. Il avait fort changé durant leur longue séparation. Ce n'était plus ce bon bourgeois, parfois hargneux et difficile, mais retournant ensuite, après un moment passé, cultiver son champ ou auner son drap. Il avait pris une large assiette dans le pays et s'y était mis d'àplomb. On ne l'intimidait plus; on ne lui imposait guère, et il était bien au-dessus d'une quantité de cajoleries, avec quoi on l'apaisait autrefois. Le roi n'était plus pour lui un Dieu sur la terre, entouré de ses demi-dieux; c'était l'homme de la nation, exerçant un pouvoir utile, revêtu d'une majesté tout humaine, non plus religieuse et mystique. La jalousie de Jacques était surtout singulièrement éveillée sur le chapitre de l'égalité. Il était

là-dessus plus chatouilleux que sur nulle autre chose. Lui et les siens avaient été ennoblis de la façon qui ennoblit le mieux, à la pointe de l'épée. Autrefois, étant soldats, ils avaient gagné Laufeld ou Fontenay; maintenant officiers ou généraux, ou maréchaux de France, ils avaient remporté des victoires de Jemmapes, de Marengo, d'Austerlitz; ils avaient conquis l'Europe. Quel moyen de ramener aujourd'hui Jacques Bonhomme à son ancienne place? Il fallait compter avec lui et le bien ménager. En outre il avait toujours son vieux levain contre les jésuites, et son éducation philosophique le disposait trop mal pour le clergé.

Si l'on avait su, ou si l'on avait pu prendre garde à tout cela, on aurait fait très bon ménage avec Jacques: on lui avait donné la paix qu'il avait tant souhaitée; le commerce était en réelle prospérité; il y avait à la fois liberté et repos. C'était de quoi vaincre de grandes préventions; elles seraient allées diminuant, n'était une incurable méfiance de part et d'autre. Jacques imaginait sans cesse qu'on voulait lui ôter ses libertés, lui manquer de foi, le remettre en roture et infériorité, le livrer tout garrotté au gouvernement des prêtres. D'autre part, ceux qui avaient été, ou qui croyaient devoir être restaurés, s'épouvantaient et s'irritaient dès que Jacques Bonhomme voulait user un peu librement de ses droits.

On lui imputait toujours de mauvais desseins, ou un funeste aveuglement. On lui reprochait les crimes et les malheurs du passé, l'accusant de vouloir les recommencer, lui qui les détestait. Puis on entreprenait de réformer ses mœurs et de refaire son éducation, ce qui l'offensait beaucoup. On l'appelait impie et sacrilége; on voulait qu'il fût père de famille, non pas à sa mode et selon sa situation, mais à la façon du temps passé. Enfin, au lieu d'honorer, comme il eût été juste, son bon sens, son expérience si chèrement acquise, son goût pour le bon ordre, son respect des lois, on s'inquiétait et on l'inquiétait. Il ne savait jamais sur quoi compter, toujours menacé d'être châtié, s'il n'était sage, et mis en dure tutelle, s'il contrôlait de trop près ses affaires.

Pourtant cela dura plus long-temps qu'on aurait pu le croire. Les uns comme les autres étaient devenus plus sages, moins passionnés, plus amis du repos. Ce n'étaient plus les anciennes ardeurs, les convictions absolues, les folles espérances. Les gouvernants de la restauration furent timides, et Jacques Bonhomme fut patient. Cette conduite honorable et prudente lui fit un extrême honneur; il devint plus raisonnable, plus éclairé, moins livré au premier vent des impressions, plus honnête homme encore que par le passé. Ce n'était ni faiblesse, ni timi-

dité, c'était sagesse, c'était crainte de trouver pire en cherchant mieux.

Aussi rien ne fut plus grand et plus beau que le moment où, attaqué dans ses droits, il se mit à les défendre. Jamais si merveilleuse force ne fut employée à justice plus évidente; jamais peuple n'eut tant raison. L'événement fut aussi prompt et décisif que la cause était bonne. En outre quel courage! quel vaillant souvenir de la gloire militaire! quelle modération dans la victoire! quelle humanité envers les vaincus! quelle sagesse à laisser s'accomplir le seul dénoûment raisonnable!

Maintenant Jacques Bonhomme est le maître, le seul maître: maître chez lui, qui aurait droit de le trouver mauvais? C'est à lui d'aviser à l'usage qu'il pourra faire de sa souveraineté. S'il en jouit sagement, il s'honorera encore plus que par ses glorieuses journées. S'arrêter après une révolution accomplie d'une telle sorte, refaire tranquillement un gouvernement après avoir écrasé l'autre dans la rue, voilà ce qui sera nouveau, imprévu, admirable. L'aristocratie anglaise assura le repos et la liberté de son pays en 1688. Elle congédia les Stuart, sans tumulte et sans convulsion; les libertés écrites dans les lois, devinrent réelles et inattaquables; du reste, l'ordre social demeura le même. Jacques n'a cherché

non plus qu'une sécurité et des garanties qui lui manquaient. Il a combattu pour conserver ce qu'on lui disputait, non pour conquérir ce qu'il a déja! Lui, qui est devenu une sorte d'aristocrate, il a voulu faire aussi son 1688. Mais ce n'est pas si facile. Sa famille est nombreuse, quelquefois désunie, souvent mal disciplinée. Au-dessus, au-dessous de lui, il a des ennemis, qui veulent aussi tenter la fortune des voies de fait; ils trouvent que c'est le vrai moyen de résoudre toutes les questions. Une fois la force a eu raison; ils en concluent qu'il n'y a pas au monde d'autre raison que la force. Ils tiennent ainsi Jacques Bonhomme en alerte continuelle; il est bien loin du repos qu'il a voulu.

A travers tant de tracas et de périls, son grand bon sens se manifeste pourtant en presque toute occasion. Il a choisi un roi, et il y tient beaucoup; c'est son roi à lui; ce n'est plus le seigneur du pays, le premier gentilhomme du royaume, comme disait François Ier; son pouvoir ne vient plus de lui-même; son lustre ne tient plus à quelques-uns. Il est tout à tous; il ne dit plus : « L'état, c'est moi. » Au contraire, l'état dit : « Le roi, c'est nous. »

Mais, précisément pour cela, Jacques le veut grand, noble, respecté; il veut que son roi ait autant de majesté, et une majesté plus solide

que les autres rois. Il lui plaît qu'il soit d'aussi grande maison qu'aucun souverain d'Europe. Jacques n'est pas assez abstrait pour croire qu'il a choisi Louis-Philippe, à part sa situation de prince, et comme le propriétaire le mieux méritant de la banlieue.

Ce n'est pas lui qui se prendrait de haine et d'envie contre une grandeur dont il s'honore; qui outragerait celui qu'il a élevé, qui lui marchanderait l'éclat de la royauté, qui lui refuserait la faculté de secourir le malheur et d'encourager les arts. Sa logique à lui, c'est de bien savoir ce qu'il veut; il n'ignorait pas que les rois ont une couronne, des palais, un nombreux cortége, un luxe obligé. Il a cru un roi nécessaire et n'ira point le découronner et le flétrir. Il a fait une révolution d'homme libre, et non pas une saturnale d'esclave.

Sa foi en la royauté est ferme, sans être superstitieuse. Il croit l'institution bonne, indispensable même. Elle est conforme à ses habitudes, à ses penchants. Il aime à crier : « Vive le roi ! » Dans les anciens temps, il a dû souvent du bonheur et de la gloire à la puissance royale, qui lui servit de refuge contre ses oppresseurs.

Mais surtout il a en répugnance et mépris les souvenirs de république; il est prêt à se prendre de belle colère contre ceux dont l'imagination

dépravée et les passions ignobles mettent à l'étude un mélodrame révolutionnaire, pour y essayer le rôle de Robespierre et de Danton. Quant aux rêveries américaines, il ne les comprend pas, et pense en gros que des peuples si différents ne peuvent pas avoir le même gouvernement.

Il est chatouilleux sur tout ce qui touche l'honneur national, et aurait bien vite repris sa vieille épée, si le pays était attaqué ou offensé; mais il ne se soucie nullement de verser son sang et de ruiner la France pour arrondir les périodes ronflantes de tel ou tel orateur, ou pour vérifier les prédictions des politiques de café. Quand on promet de prendre son dernier écu et son dernier enfant, on n'exerce sur lui aucune séduction.

Il commence à faire moins de compte des conseils et des commandements des publicistes quotidiens. La liberté de la presse et des journaux n'a plus pour lui les charmes du fruit défendu, de la jouissance menacée. Il trouve ces messieurs trop présomptueux et hautains; ils le régentent d'une façon trop absolue. Ils se sont trompés si souvent que Jacques apprend peu à peu à estimer son bon sens plus que leur bel esprit. Il a envie de se tirer de la politique littéraire qui deux ou trois fois lui a gâté ses affaires.

Quand il entend dire que la presse est un quatrième pouvoir, une magistrature suprême, il se prend à rire et réfléchit qu'au fait un article de journal n'est que la façon de penser de quelqu'un; comme il n'écoute pas la conversation de toutes sortes de personnes et la laisse là quand elle est ennuyeuse, bruyante ou absurde, il peut bien en faire autant lorsque cette conversation lui arrive en caractères moulés, rangés par colonnes, sur un papier humide.

Mais ce qu'il est avant tout, c'est grand ami de l'ordre public; les émeutes excitent son courroux, on l'a toujours trouvé prêt à obéir au rappel, et à son grand dépit, ce qu'il a été avant tout, c'est garde national zélé. De tous ses devoirs de citoyen, c'est presque le seul qu'il ait eu à remplir. Il a pourchassé devant sa baïonnette ceux qui troublaient son repos et son commerce; mais soit légèreté, soit faiblesse, il ne sait pas montrer assez d'indignation ni de répugnance aux sophistes ou aux rhéteurs de l'émeute; il les a réprimées, mais pas encore suffisamment découragées; de sorte qu'il a fallu souvent recommencer. Son opinion a plus d'instinct que de raisonnement, plus de vivacité que de constance. A un jour donné, il est vaillant et animé; le reste du temps il a trop d'indifférence et de laisser-aller; il aime le bien et ne se

garde pas assez du mal. Peu à peu l'expérience lui apprendra que ses devoirs ont augmenté avec ses droits, et qu'il lui faut être plus grave, plus ferme, plus prévoyant que par le passé. Plus tard, s'il reste ce qu'il fut autrefois, s'il aime mieux jouir de la liberté de fait sans se donner de la peine, que d'en prendre beaucoup pour avoir la liberté de droit, il pourra retomber dans sa douce insouciance. En ce moment elle le perdrait; il faut qu'il prête secours aux défenseurs du bon ordre et de la raison; il ne doit pas être médiocrement de leur avis, qui est le sien. Qu'il les sache reconnaître, les choisisse, les encourage, se mette avec eux de tout cœur.

Ses ennemis comptent beaucoup sur un vieux défaut qu'ils lui connaissent et qu'ils flattent de leur mieux. Ils espèrent égarer sa passion d'égalité, le rendre envieux, méfiant, l'exciter contre tout ce qui s'élève, l'empêcher d'accorder pleine confiance à qui que ce soit de peur de le grandir. Jacques aurait tort de les écouter. Quelque grand que fût son préjugé contre l'aristocratie, il a touché le but et peut se tenir pour satisfait. Sa volonté est faite; ceux dont la vanité blessait sa vanité ne sont plus en scène. Dès long-temps condamnée à ne pas enfoncer ses racines dans le sol, à ne pas siéger sur elle-même, l'aristocratie française était devenue un appendice de

la personne royale. Elle croissait et florissait selon la fortune de la dynastie. Leur sort semblait être enchaîné. Charles X abdique la couronne; l'aristocratie abdique la cité. L'amour de la patrie a été remplacé par la fidélité domestique; au coup qui a renversé l'ancienne royauté, l'aristocratie se disperse, comme des serviteurs effarés, qui n'ont plus leur maître. Leurs intérêts semblent tellement à part du pays, qu'encore une fois c'est en ses ennemis qu'ils mettent leur recours. Il y a quarante ans, ils allèrent se mêler aux armées qui voulurent envahir la France; aujourd'hui que l'Europe reste froide à de telles plaintes, l'impuissante aristocratie émigre vers l'anarchie. Ce n'est plus l'étranger qui nous menace, c'est l'esprit de désordre; elle lui arrive en auxiliaire; elle lui apporte ses passions et ses sophismes. La France est en péril, qu'elle s'en tire comme elle pourra; ces Français-là ne viendront pas à son aide. Ils lui souhaiteront malheur, contribueront de leur mieux à ses embarras, mettront leur espoir dans ses misères; sauf, quand elle aura triomphé, à venir réclamer leur part de la prospérité ou de la gloire nationales.

Jacques Bonhomme a peut-être encore trop de préventions pour voir que c'est un des inconvénients de la situation, et qu'il vaudrait mieux

pour tous voir finir cette scission dénaturée. Quoi qu'il en soit, aucune supériorité ne peut lui être imposée; mais il n'en faut pas conclure que toute supériorité doit être à jamais menacée d'ostracisme; seulement une aristocratie large, mobile, ouverte à tous, née des entrailles du pays, recevra, jour à jour, par habitude, par confiance, par progrès de temps, une investiture nationale, non de la loi, qui serait insuffisante, choquante ou ridicule, mais des mœurs et du cours naturel des choses. Ce n'est pas d'une institution qu'il s'agit, mais d'un esprit général, qui préférera le repos à l'agitation, l'ordre aux perturbations, la durée au changement : conditions qui ne peuvent guère s'accomplir dans une vieille société toute pleine de souvenirs, lorsque rien n'est honoré, lorsqu'aucune existence n'est entourée d'égards, lorsqu'il n'y a nulle solidité dans la précieuse possession de la confiance et de l'estime publiques.

Ainsi Jacques Bonhomme se rassurera peu à peu; cette aristocratie, plus personnelle que sociale, ne peut être que son œuvre. Il n'y en aura pas d'autre que celle qu'il reconnaîtra de son plein gré et pour son plus grand avantage. Services rendus, capacité, talent, richesses, souvenirs; c'est à lui de choisir les titres qui lui agréeront le plus, de les peser, de les balancer,

de les combiner, afin d'accorder sa confiance et ses égards, comme il l'entendra. Mais s'il ne voulait rien élever et rien honorer; s'il trouvait plaisir à ne rien reconnaître au-dessus de l'universel niveau; s'il se préoccupait d'une perpétuelle jalousie; si, sans écouter sa droite raison, il ne voulait point voir que toute la puissance de l'état ne pouvant être concentrée dans la personne royale, il faut aussi entourer de considération ceux qui se trouvent dotés d'avantages naturels ou sociaux et ne les point traiter en ennemis du pays; si son ambition était de tout rabaisser et non point de s'élever à tout; alors la liberté et l'ordre public seraient en grand péril. Jacques Bonhomme peut déja entendre comment, lui aussi, est appelé privilégié et aristocrate; déja sa boutique est traitée de fief et son héritage d'usurpation; déja on lui impute la misère du pauvre : on ameute contre lui ceux qui manquent de revenus ou de travail.

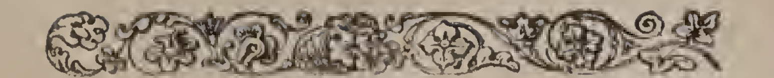
Il y a aussi une égalité au-dessous de lui, et c'est là qu'on voudrait le faire descendre. Qu'aura-t-il à répondre si de son côté il ne veut aucune inégalité, s'il veut nier ou détruire celles qui existent réellement? Donc, plus de société et guerre civile, jusqu'à ce qu'arrive le despotisme, ce grand niveleur qui confond, dans la condition commune d'obéissance, les grands et

les petits, comprimant les supériorités dont il s'inquiète ou se chagrine.

Est-ce l'avenir de Jacques Bonhomme? Beaucoup le disent ainsi. Il peut avoir de meilleures espérances. C'est toujours un grand danger que d'avoir son sort uniquement dans ses propres mains; mais il a beaucoup souffert, passé par bien des éprevues; il a gagné une coûteuse sagesse; il a le sentiment de sa situation et de sa force. Nous verrons.

GIBERT.





DE LA BLAGUE PARISIENNE.



Qui ne sait en France ce que l'on entend par le mot *blague?* Et cependant le dictionnaire de l'académie ne l'a pas encore adopté; il est toujours un peu arriéré le bon dictionnaire. Comment se passer d'un mot qui exprime tant, et qui explique tout en France, principalement à Paris? Beaumarchais a dit que le *goddam* était le fond de la langue anglaise, et il a dit là une

bêtise, ce qui ne lui arrivait pas souvent; mais enfin, c'en était une. Le mot *blague* est d'une bien autre importance dans notre langue. Je ne dirai pas qu'il en est le fond; ce serait une expression vide de sens, appliquée à un mot; mais je dirai que le mot *blague* exprime ce qui est le fond à peu près de tout ce qui se dit et se fait en France. La blague, c'est l'art de se présenter sous un jour favorable, de se faire valoir, et d'exploiter pour cela les hommes et les choses: on s'en sert plus ou moins adroitement; mais tels sont sa tâche, son but, et la définition à peu près de ce qu'elle exprime.

La blague fait le politique de toutes les nuances; c'est l'amour de la blague qui a fait les révolutions de toutes les couleurs; l'empire même lui dut une partie de sa gloire; l'empire fut l'âge d'or de la blague. Quel vaste champ Napoléon ouvrait à tous les blagueurs! On ne retrouvera jamais un homme comme celui-là; aussi a-t-il été regretté par les hommes les plus opposés, par les amis de la liberté, de l'égalité, du despotisme, du privilége, etc., etc.? Un légitimiste retrouverait Napoléon avec assez de plaisir; le républicain prend un air religieux en jetant une couronne d'immortelles au pied de la colonne de la place Vendôme; le favorisé du système juste-milieu voudrait que Louis-Philippe se napo-

léonisât un peu plus. Je le répète, cela vient de l'amour de la blague. Le Français est essentiellement blagueur, et le Parisien surtout; il n'est pas précisément menteur; ainsi il lui faut un thême, un canevas, *un quelque chose* sur quoi il puisse travailler sa blague. Qu'on lui procure ce quelque chose, et le voilà content. Pour première condition, il a fallu au blagueur l'égalité; sans égalité, point de blague possible; l'égalité, c'est le pain de la blague, aussi en veut-on dans toutes les classes, chacun à sa manière, il est vrai. L'homme est imprégné en France de l'amour de l'égalité depuis les pieds jusqu'à la tête, témoin le décrotteur et le perruquier, qui veulent être artistes. Si je vous disais que le grand seigneur, le vrai, selon lui, celui d'autrefois, en veut comme le décrotteur et le perruquier, vous ne le croiriez pas. Eh bien! interrogez-le, demandez-lui ce qu'il pense du roi, des princes, il vous répondra froidement qu'ils ne sont que les premiers gentilshommes français, et même, pour être plus clair, il ajoutera, les premiers entre les égaux. Vous ne soupçonniez pas les grands seigneurs d'autrefois d'aimer l'égalité? Quelle injustice! ils l'aiment comme vous, comme nous, comme tous, comme les républicains nous ont prouvé qu'ils l'aimaient, lorsque, sous l'empire,

pour être les égaux des grands seigneurs passés, présents et à venir, ils ont voulu être grands dignitaires, grand'croix, grands quelque chose enfin. L'égalité a donc été nécessaire à la blague; nous l'avons maintenant; nous en jouissons; nous l'avons conquise, c'est-à-dire celle de la blague: l'égalité de la blague confère la faculté de pouvoir s'escrimer sur le: *Nous pouvons être.* Ce qui a perdu l'ancienne dynastie, c'est qu'il existait de son temps, surtout avant la première révolution, une grande masse de gens qui ne pouvaient pas blaguer sur ce qu'ils auraient pu être, car il était notoire qu'on n'en aurait pas voulu. Elle n'a pas su, à la restauration, rassurer la blague sur tout ce qu'elle avait à craindre. Napoléon seul eut le bon esprit de la satisfaire, et de l'exploiter habilement à son profit: c'est qu'un grand génie est propre à tout. De son temps de qui aurait-on pu dire : *Il ne peut pas être?* Voilà mon égalité, la vraie, la possible, et la nécessaire, celle de la blague. Quant à l'autre, qui en veut dans le fait? personne. Ceux qui crient le plus sont peut-être ceux qui s'en soucient le moins; ils ne la prônent tant que parce qu'ils apprécient beaucoup, mais beaucoup, la supériorité; sans quoi ils se tiendraient tranquilles; on ne se donne pas tant de peine pour

être comme tout le monde. Restons-en donc à l'égalité de la blague, et maintenons-la tout entière, elle a bien ses avantages, et les gouvernements mêmes peuvent y trouver le leur. Si j'étais gouvernement, suivant la juste expression du gamin de la caricature, par le secours de la blague je saurais contenter tout mon monde en le rangeant en trois catégories, qui toutes pourraient avoir leur blague. Une première catégorie serait composée de ceux qui ont été; une seconde, de ceux qui sont; et une troisième, de ceux qui auraient pu être. Je ne laisserais jamais cumuler les avantages de deux catégories par un même individu, ou du moins autant que possible; car chaque individu se trouve fort heureux par une de ces trois conditions, pour peu qu'il ait de quoi manger avec cela. Prenons notre première catégorie; il reste toujours quelque chose matériellement après avoir été, et c'est un excellent terrain pour la blague. Comme on peut se faire valoir en disant: J'étais! quand on n'est plus. Que de bien on a fait! combien on en aurait fait! On a à sa disposition le passé, le présent et le futur pour se poser grand homme, d'autant plus que la politesse française, qui respecte assez la blague en général, par esprit de corps, accorde beaucoup à celle d'un déchu; on y sourit, on y

paraît croire, on y croit même; elle n'est sur le chemin de personne. Le blagueur qui a été, rentre chez lui après sa journée faite, plein de contentement de lui-même et des autres par conséquent, et tout à fait réconcilié avec sa chute, qui dans son opinion n'a fait que relever son mérite. Vous voyez que voilà notre première catégorie qui n'est pas mal partagée, qui peut fort bien cheminer, et qui ne charge même pas le budget. Quant à notre seconde, c'est différent, elle le charge, et même beaucoup. Vous concevez que ceux qui la composent, les hommes *qui sont*, attendent patiemment de faire partie de la première; vous concevez aussi que leur participation au budget ne les empêche pas d'avoir à leur disposition une blague fort convenable; vous concevez encore ce que vaut la possession; ainsi vous concevrez facilement que je me dispense de faire l'énumération de tout ce qui peut les rendre satisfaits : ils le sont, ou il faut convenir qu'ils auraient l'esprit mal fait; mais ils le sont en général; ils applaudissent à tout ce qui vient du gouvernement, c'est le centre, la partie ventrue de l'ordre social; c'est pour cela que je l'ai mise dans le juste-milieu. De mes catégories, il me reste à parler de la troisième, composée de ceux qui doivent vivre sur le : *J'aurais pu*

être; eh bien! c'est la faute des gouvernants si ceux-là ne sont pas tout aussi satisfaits que les autres, c'est la classe la plus nombreuse, mais aussi la plus facile à contenter, à partir du point où nous sommes, du point où l'égalité de la blague est consacrée. Nos gens de la troisième catégorie doivent être traités avec la plus grande distinction ; toute la sagacité gouvernementale devrait s'exercer à connaître ceux qui sont propres à faire partie de cette catégorie, à leur prodiguer toutes les petites attentions, tous les égards dont les gouvernants sont susceptibles. On peut les contenter et n'en faire jamais rien. Ne sont-ce pas là des gens précieux pour les gouvernants, s'ils savaient en tirer parti. D'abord il ne faut pas avoir l'air de remarquer leur inaptitude gouvernementale, qui n'est pas toujours un effet de leur mauvaise volonté ou de leur incapacité, mais souvent celui du hasard qui ne les a pas mis en position d'être quelque chose; ensuite il ne faut pas les écouter avec une apparence de distraction quand ils viennent pour vous parler en public, à vous, gouvernants; il faut au contraire vous arranger de manière à ce que leur blague puisse jouer son jeu. Un regard, un sourire de ministre sera si bien exploité, coûte si peu et rapporte tant! Une grande faute des gouvernants, on ne saurait trop le répéter,

est de ne bien traiter que ceux dont les intérêts se trouvent liés aux leurs, c'est une sottise; ceux-là leur sont acquis de droit, de fait, *leur intérêt vous répond d'eux*, dirait Figaro. Il n'y a donc pas à s'en occuper. Il ne serait pas digne non plus de caresser ses ennemis, et d'ailleurs on ne les ramène jamais. C'est donc la masse flottante, si je puis m'exprimer ainsi, qu'il faut cajoler, et c'est là notre troisième catégorie, celle de nos blagueurs sur le : *J'aurais pu être;* c'est elle qui fait l'opinion, ou plutôt c'est en elle qu'elle réside. On se méfie d'un opposant, on se méfie d'un partisan par état; celui à qui on entend dire : Si j'avais voulu être, je serais; celui-là est l'oracle, on ne va pas chercher scrupuleusement l'exactitude de son dire, il faut seulement que l'on puisse y croire, qu'il y ait quelque apparence de vrai. Secondez-le donc de tout votre pouvoir, vous, gouvernants, ce bon blagueur; qu'il puisse faire ses dupes, il vivra là-dessus; il sera presque dupe lui-même de ce qu'il dira; et, s'il vous doit la réussite de quelque blague, il vous sera dévoué; et ce n'est pas peu de chose que le dévouement d'un blagueur, il rapporte beaucoup. Mais laissons là la blague politique, on en est rebattu, et puis j'ai peu d'espace, et je veux vous démontrer que la blague s'exploite dans tous les genres. Je ne veux

qu'appeler votre attention sur les succès qu'elle a produits dans tous les genres, en peinture, en musique, en médecine, en science même, enfin en tout. Le charlatanisme est étranger, et la blague est française, vous comprenez la différence; mais le charlatanisme étranger trouve un puissant auxiliaire dans la blague française. Le charlatan et le blagueur se font valoir mutuellement; vous sentez toutefois que l'avantage appartient au blagueur, qui n'est mu par aucun vil intérêt; tout est délicat et poli dans le blagueur; le charlatan, au contraire, n'a en vue que son vil et grossier intérêt; mais la politesse française ne conçoit jamais le charlatanisme, elle ne le soupçonne même pas, elle ne l'accueille et ne l'admet que comme blague, et le protége en conséquence; aussi pourrions-nous citer tel médecin, tel peintre, tel musicien, voire même tel savant, arrivé par la diligence à Paris, dépisté par la blague, et bientôt mis en état de retourner dans son pays en voiture de poste à quatre chevaux, ou restant à Paris, et y roulant carrosse à nos dépens. Si ces heureux charlatans étaient restés dans leur pays, dans ces pays arriérés où la blague n'a pas cours comme en France, ils auraient toujours vécu pauvres et ignorés; mais ils viennent à Paris, et leur fortune est faite. Comment se refuser à

se faire valoir soi-même, en produisant des individus dont les noms finissent en *eff*, en *off*, en *i*, en *th*, etc., etc., qui peuvent fournir à des blagues d'une certaine importance? C'est impossible, aussi nous voyons MM...... Ah! qu'est-ce que j'allais faire, moi? Fi donc! j'allais nommer; Dieu m'en garde, même de désigner par des initiales, c'est si commun, de si mauvais goût. Je me tais; d'ailleurs, mes lecteurs sont déjà convaincus que, sans la blague, on n'est rien chez nous; que si on y est quelque chose, il y a tout à parier que la blague s'en est mêlée. On peut, à la rigueur, être homme de mérite et blagueur, cela s'est vu; mais, règle générale, soyez blagueur d'abord pour parvenir, et puis homme de mérite si vous pouvez, cela ne gâtera peut-être rien; quelquefois l'un a mené à l'autre; on a eu quelquefois du talent en France pour justifier sa blague. Nous pourrions prendre la blague dans ses détails, mais cela nous mènerait trop loin, attendu que chaque état a la sienne particulière, indépendante de la blague en général. Il est même fort curieux de l'observer ainsi dans ses détails; j'invite donc mes lecteurs, si j'en ai, à se livrer à cette observation, qui pourrait tourner à leur profit; je n'ai fait que les mettre sur la voie d'une étude plus approfondie, il faudrait

plus d'espace que je ne puis en avoir dans ce livre pour traiter complètement la matière ; mais j'ai espéré que cet article pourrait être utile à quelque pauvre diable qui se casse la tête consciencieusement à travailler pour parvenir, et qui néglige un moyen plus commode et plus certain.

Comte J. A. de MAUSSION.





MONTMARTRE

AVANT ET DEPUIS LE DÉLUGE.



I.

Les Parisiens donnent généreusement le nom de montagnes aux collines gypseuses qui dominent au nord et au midi le bassin de la Seine; dans la direction du nord, celle de Montmartre s'élève comme la reine de ces Cordilières lilipu-tiennes, c'est le *Chimboraço* de l'Ile-de-France. De son sommet, couronné par un télégraphe et un moulin à vent, la vue se perd de toutes parts

sur un horizon nuageux, après avoir parcouru d'immenses plaines, dont quelques buttes peu élevées rompent çà et là l'uniformité monotone. Ces accidents de terrain semblent déposer en faveur des appréciations de la science, et conserver ainsi l'empreinte des vagues capricieuses de la mer, qui a long-temps roulé sombre et solitaire sur ces champs aujourd'hui verdoyants et sur le sol qu'occupe cette grande cité maintenant si populeuse et si fière!

Si, par une belle journée d'été, suivant au hasard cette foule rieuse qui s'échappe dès l'aurore des jours fériés du sein de Paris, vous avez gravi la chaussée des Martyrs, et si vous êtes parvenu sur le sommet de Montmartre, vous n'avez pu sans doute vous défendre d'un sentiment d'admiration en voyant briller à vos pieds les hardies coupoles de Sainte-Geneviève et des Invalides; vous avez dû être frappé surtout de l'aspect triste et mélancolique de cette ville immense dont les bruits ne parviennent pas jusqu'à vous; ils ont expiré à mi-côte. C'est ainsi que du haut d'un promontoire on voit la vague se briser contre les rescifs qui en bordent la base. Ces blanches façades et ces toitures rougeâtres qui vous apparaissent comme des masses confuses, ressemblent dans cet éloignement à de vastes ruines : c'est l'avenir peut-être qui vous révèle une page de son histoire.

Mais tandis que votre imagination rêveuse plane sur ce tableau, comme un grand oiseau aime à déployer ses larges ailes sur le site qu'il a choisi pour sa patrie, les sombres cavernes, dont l'entrée déchire les flancs de la colline, viennent vous appeler à de graves méditations. Les sons discordants mais joyeux des instruments qui animent les jeux et les danses de la foule insouciante, les rondes gracieuses des jeunes filles sous les ombrages voisins, les cris de joie des jeunes écoliers dont le cerf-volant se perd dans les nuages, tout cela disparaît devant la pensée mystérieuse que fait surgir en vous l'aspect de ces cryptes. Ces abîmes ouverts par l'industrie de l'homme conservent en effet les traditions de plusieurs mondes, sur les débris desquels la main du Créateur a récemment jeté le nôtre!

N'est-ce pas qu'il y a en nous un sentiment secret, mais énergique et exigeant, un désir triste qui tient à la fois du vague instinct de la curiosité et de la mélancolie d'une idée religieuse, qui nous transporte dans le passé et nous fait chercher avec inquiétude les traces de notre berceau? C'est que l'homme n'est pas une œuvre du hasard, qu'il a de grandes destinées à accomplir sur cette terre où il est étranger et voyageur. C'est que ce pressentiment l'agite dans toutes les conditions comme dans tous les instants de

sa vie, et que sa raison prophétique dément les illusions de ses sens et lutte sans cesse contre les erreurs de son orgueil. Suivez-moi donc dans les cryptes de Montmartre, dont je vous ferai l'histoire moderne quand j'aurai satisfait à cette austère pensée et que j'aurai dévoilé devant vous le secret de ses traditions antédiluviennes.

Il n'y a pas plus d'un demi-siècle qu'une philosophie railleuse, sur le point d'accomplir sa mission funeste et de livrer la société à la législation de ses théories insensées, proclamait avec l'audace de l'ignorance l'antiquité presque immémoriale de l'homme, dans le seul but de convaincre de mensonge son histoire religieuse. Les Français, doués d'une vive intelligence, mais dépourvus de toute aptitude pour les travaux sérieux de la raison; les Français, spirituels, mais légers, enthousiastes, corrompus par les mœurs adultères d'une monarchie mourante de désordres et d'abus, accueillirent avec empressement un système qui refaisait le passé et l'avenir de l'homme, d'après des principes nouveaux en harmonie avec leur caractère frondeur. Le patriarche de cette école qui a jeté parmi nous de si profondes racines, Voltaire fit servir son prodigieux talent au but essentiel qu'elle se proposait, l'anéantissement du sentiment religieux. Alors cet homme, dont l'esprit ne peut excuser la mauvaise

foi ni la légèreté inconcevable avec laquelle il a traité la philosophie de l'histoire, se rua sur la Genèse comme sur une proie facile à dévorer, et interpréta de la manière la plus ridicule et la plus extravagante les faits et la chronologie conservés dans ce vénérable document des âges anciens. Quelle est la folie qui ne réussirait pas en France? Celle de Voltaire et des encyclopédistes eut un succès qui devait même dépasser leurs tristes espérances!

M. de Voltaire s'est agréablement moqué du physicien de la Genèse qui s'est permis de faire la lumière indépendante du soleil; le déluge et le pauvre Noé avec son arche n'ont pas été mieux traités. Mais ce qui vraiment est impardonnable et vaut bien d'exciter la bile du *grand philosophe*, c'est de faire dater le monde de six mille ans, c'est-à-dire d'hier! Pour le coup l'auteur de la Genèse n'a jamais su même compter sur ses doigts, et l'ère des Babyloniens et celle des Égyptiens, des Indiens, des Chinois, nations antiques pour qui le déluge universel n'a probablement été qu'un accident sans importance, puisqu'elles ont tenu registre, jour par jour, de quarante mille ans durant lesquels elles ont eu des villes de marbre, des rois, des prêtres et même des philosophes? Cette période de quarante mille ans (on voulait bien nous faire grâce des périodes

précédentes dont les journaux s'étaient égarés) la Genèse avait voulu brutalement nous en priver, nous qui ne savons pas bien le nom de nos ancêtres!... On conçoit combien était absurde une religion qui s'appuyait sur un pareil document, une religion qui ne faisait pas remonter à plus de six mille ans la venue de l'homme sur la terre! Aussi la religion succomba-t-elle : les quarante mille ans des Babyloniens, des Égyptiens, des Indiens, des Chinois, éclaircirent tous les doutes, M. de Voltaire fut proclamé un grand homme et un savant, et l'auteur de la Genèse ne fut plus qu'un misérable Juif, qui avait peut-être vendu de vieux habits dans quelque carrefour de la grande Babylone.

Encore une réflexion à ce sujet, je vous prie, et nous commencerons aussitôt notre voyage antédiluvien. La philosophie du dix-huitième siècle, qui est encore, à peu de modifications près, celle de la France au dix-neuvième, avait rejeté l'intervention de la raison dans l'explication des problèmes qu'elle posait, elle n'avait admis que l'expérience et le témoignage des sens à faire la preuve de ses spéculations. Mais telle est la puissance et l'unité divine de la vérité qu'elle devait triompher de cette philosophie avec l'emploi de ses propres armes et rendre leur caractère de certitude aux traditions religieuses, en se ser-

vant des analyses d'une science toute de faits. Ainsi les progrès de la géologie ont ruiné sans ressource le système de l'antiquité de l'homme, et il est à craindre que la chronologie de la Genèse ne soit aussi exacte que sa physique.

Depuis long-temps les recherches, même les plus superficielles, faites dans le sol de notre continent, avaient attesté une invasion de la mer qui a laissé partout, dans les bas-fonds et sur les hauteurs, des dépôts de ses productions. La découverte si fréquente de bancs d'huîtres ou d'autres couches coquillières, demeurés dans le sein de la terre après le phénomène qui les y a déposés, avec l'ordre régulier où on les trouve dans leur élément générateur, ne laisse aucun doute sur l'existence historique d'un récent cataclisme, à la suite duquel l'ordre physique du globe a été bouleversé et le règne animal complètement détruit.

Mais l'esprit investigateur de la science ne pouvait se contenter de ces premiers résultats, et bientôt de nouveaux travaux et des recherches plus importantes amenèrent de précieuses découvertes, entièrement d'accord avec les traditions rationnellement historiques de toutes les nations et avec les documents religieux de celle à qui il a plu à Dieu de révéler le grand mystère de son unité. Les couches variées qui forment

l'enveloppe de la terre ont été explorées sur les points les plus opposés, et ces explorations ont donné partout des résultats identiques. Une masse indestructible de faits est venue démontrer que d'immenses et subites révolutions ont changé plusieurs fois, et durant une période incalculable, la forme et les propriétés de ce monde où l'homme s'agite avec ses passions sur un terrain secondaire, un dépôt d'alluvion, qu'une catastrophe peut-être prochaine doit rendre un jour à la mer qui l'a jadis occupé...

Des mammifères gigantesques, des animaux inconnus, ont été retrouvés dans les glaces du pôle au milieu des palmiers et des végétaux de l'équateur. Dans les climats aujourd'hui tempérés, les ossements de quadrupèdes et d'annulaires sans analogues avec les espèces vivantes, des poissons et de grands coquillages tels qu'on est fondé à croire que la mer n'en contient plus de semblables, ont été tirés du sein des abîmes, où ils n'avaient peut-être été plongés par la main du Tout-Puissant que pour exercer un jour l'intelligence de l'homme, et concourir dans le silence de leurs tombes profondes à la manifestation de la vérité. Mais nulle part ni dans le nord, ni au midi, ni dans les régions tempérées, la science étonnée n'a pu retrouver le moindre débris d'êtres humains qui auraient ainsi été

contemporains de l'une de ces grandes catastrophes. Tout ce qu'on peut supposer de plus favorable à l'antiquité de notre race, c'est que l'Océan couvre aujourd'hui les continents qu'elle avait fertilisés, et que les ossements de nos pères dorment au fond de ses abîmes. Mais cela prouverait seulement que l'homme a été témoin de la dernière révolution du globe, et c'est un fait que les traditions de tous les peuples ne permettent pas de révoquer en doute.

Les dispositions spéciales du sol de Montmartre ont facilité la vérification des grands témoignages historiques dont je viens de parler. Les couches gypseuses qui s'y rencontrent par masses considérables ont dû être exploitées par l'industrie, dont les travaux ont précédé ceux de la science. C'est ainsi que se sont formées peu à peu ces cryptes, dont les plus remarquables et les plus profondes se trouvent à l'est de la colline.

On retrouve, à la base des excavations poussées à leur dernier terme, ces durs granits qui forment aussi les crêtes des plus hautes montagnes du globe. Là s'arrête le mineur, et il n'est guère permis à l'homme, quelle que soit la perfection de ses instruments, de pénétrer fort avant dans ces couches primitives, à la surface comme dans les entrailles de la terre.

Nous sommes arrivés aux confins du plus an-

cien des mondes, création antique dans la contemplation de laquelle s'égare notre raison, comme on a des vertiges quand on regarde au-dessous de soi d'un point très-élevé. Il y a donc eu un monde où la nature était inerte, une terre froide et stérile où nul être animé ne respirait et qui ne nourrissait aucuns végétaux! En présence de ce monde plus silencieux et plus triste que la tombe, où l'on retrouve du moins quelque souvenir de la vie, je me suis toujours senti profondément ému et je me suis souvenu de ces grandes et simples paroles: « Dieu créa au commencement les « cieux et la terre. — Et la terre était sans forme et « vide; les ténèbres couvraient la face de l'abîme « et l'esprit de Dieu était porté sur les eaux. »

Cependant la stratification de ces terrains primitifs, leurs déchirements, leurs formes capricieuses, démontrent encore qu'ils ont aussi été ensevelis sous les eaux, et qu'avant d'être mis à découvert, ils ont été sujets à de violentes révolutions. Mais cette mer vagabonde, qui a tant de fois remué le globe et qui seule a une fois élevé sa voix terrible dans sa vaste étendue, elle n'a point laissé sur le plus ancien de ses lits de traces d'aucune production animalisée ou seulement végétale; la mer aussi n'avait donc point de vie dans son sein, elle était inerte comme ces granits sur lesquels s'exerçait quelquefois la colère de ses vagues. . .

Continuons notre voyage au travers de ces mondes détruits. Au-dessus des terrains primitifs, que la science a divisés par classes, on entre dans cette création qui a reçu le nom de terrains intermédiaires. Là se trouvent de loin en loin quelques restes d'une animation douteuse, des coquillages et des coraux dépouillés de mollusques et de zoophytes, êtres misérables dont la vie est semblable à l'action végétative. Ce n'est que dans les couches supérieures des terrains secondaires, que nous n'examinerons pas dans leurs nombreuses variétés, que les traces d'une création plus vaste, plus active et plus féconde, nous apparaissent.

Les cryptes de Montmartre ont fourni à cette profondeur du sol des découvertes d'un grand intérêt. La vie ne se manifeste d'abord sur le globe que par des productions marines, les poissons commencent pour ainsi dire la chaîne des êtres; c'est peut-être ce qui a fait dire à je ne sais quel physionomane que l'espèce humaine provenait évidemment des grenouilles. Les serpents et les animaux à écailles, les tortues et les crocodiles sont ensuite les premiers qui paraissent avoir habité les continents délaissés par la mer et envahis ensuite par elle. C'est dans l'une des couches gypseuses ou calcaires alternativement, appartenant à cette création, qu'on a trouvé

à Montmartre des ossements fossiles, reconnus d'abord pour des ossements humains, mais qui appartenaient en effet à une salamandre dont l'espèce a disparu à l'époque de l'une de ces révolutions. Les débris de mammifères terrestres et d'animaux, qui se rapprochent de ceux qui existent, ne se sont rencontrés que parmi les couches les plus récentes des terrains tertiaires, assez voisins des terrains d'alluvion sur lesquels nous vivons.

Mais pour retrouver l'homme, il faut suivre le conseil que me donne peut-être en secret mon compagnon de voyage et passer au déluge. Revenons donc sur la terre et sortons de ces cryptes qui recèlent tant de mystères et dont les couches se déroulent au loin dans le sein de la terre comme les pages d'un livre où l'histoire du passé est écrite en caractères éternels.

II.

Le nom de Montmartre, imposé à la colline dont nous venons de visiter l'intérieur, au village qui en occupe le sommet et à la chaussée qui y conduit, est évidemment la corruption ou la contraction de quelque vieux mot dont la première partie est empruntée à la langue romaine. Peut-être l'étymologie de ce mot n'eût-elle pas été difficile à trouver si les savants antiquaires, fort

sujets à distraction dans tous les temps et dans tous les pays, n'avaient singulièrement embrouillé la question.

M. Dulaure, qui est un savant bien avisé quand il ne parle ni des prêtres ni des nobles, ne se prononce pas entre les partisans du Mont de Mars, du Mont de Mercure et de celui des Martyrs. Quant à moi, j'avoue humblement m'en tenir au vieux Frodoart et adopter cette dernière interprétation. Il est probable que les raisons qui m'y déterminent n'égayeraient pas le lecteur, c'est bien assez du voyage dans les cryptes et je m'en tiens comme un sage quaker à cette affirmation.

L'histoire de Montmartre, comme celle des plus grandes nations, a des commencements fort obscurs; on ignore absolument si cette colline, dont la base et les flancs étaient couverts de bois épais, eut une destination spéciale durant l'ère gauloise. La tribu des *Parisii* qui avait dans une petite île de la Seine un camp retranché appelé Lutèce, ne commence à être nommée que vers l'an 700 de la fondation de Rome, dans un bulletin de César. Mais Montmartre, ou du moins le lieu qui porte aujourd'hui ce nom, n'est pas même indiqué dans le récit des mouvements stratégiques de Labiénus. La bataille que ce général romain livra aux Gaulois confédérés, à peu

de distance de la Lutèce des Parisii, eut lieu sur la rive gauche de la Seine, et l'éloignement de Montmartre de ce point ne permettait pas en effet d'en faire une position militaire. Cependant si, comme on l'a présumé, la colline de Montmartre eût été alors consacrée à la religion, il est probable qu'on retrouverait quelque part dans l'histoire les traces de cette destination. Il faut donc s'en tenir aux conjectures.

Montmartre ne se trouve désigné pour la première fois que dans les légendaires, d'après lesquels saint Denis, prétendu apôtre des Gaules, y aurait été décapité. Malheureusement on ne peut accorder aucune confiance à ces récits de moines ignorants; il est triste qu'un événement aussi grave que celui de l'établissement du christianisme dans les Gaules, se trouve accompagné dans nos premiers historiens de tant de fables ridicules et de contradictions, qu'on ne puisse aujourd'hui en déterminer historiquement l'époque. Les légendaires placent en effet le martyre de saint Denis tantôt à la fin du premier siècle, tantôt au milieu du troisième, et il résulte des lettres de Julien qu'un siècle encore après cette dernière époque les Parisii n'avaient d'autre culte que celui de Vénus et de Bacchus. Au reste, plusieurs ordonnances des premiers rois francs, conservées par Baluze, prouvent évidemment

que le peuple gaulois n'avait point encore entièrement renoncé à l'idolatrie, même au sixième siècle. On me permettra de ne point chercher à éclaircir ici cette question, malgré le puissant intérêt qu'elle présente.

Vers la fin du neuvième siècle, l'empereur Charles-le-Gros accourut avec une armée au secours des Parisii assiégés par les Normands, et l'on sait qu'il campa sur les hauteurs de Montmartre. Au lieu de battre ces étrangers, l'empereur conclut avec eux un traité honteux; au surplus, cette circonstance n'offre rien de remarquable pour l'histoire spéciale de cette localité.

En 978, l'empereur Othon faisait la guerre à Lothaire, roi de France; à la tête d'une nombreuse armée, il pénétra jusqu'aux portes de Paris, dans l'une desquelles il planta bravement sa lance. Après cet exploit chevaleresque, le César germain s'en alla à Montmartre, où il fit chanter un *Alleluia*. Ce fait est important à consigner, car il prouve jusqu'à un certain point qu'il existait alors une église à Montmartre et par conséquent un village.

Mais l'histoire de Montmartre ne devient bien certaine qu'au onzième siècle, époque à laquelle il résulte de plusieurs actes authentiques que c'était un fief ecclésiastique dépendant de la suzeraineté des seigneurs de Montmorency. Il fut

cédé en 1096 aux religieux de Saint-Martin-des-Champs par le sire de Payen et la dame Hodierne, son épouse, qui, suivant la coutume du temps, étaient seigneurs laïques de l'église.

Les habitants de Montmartre, qui n'étaient alors que des pauvres serfs de main-morte, changèrent de maîtres en 1133, sans changer de condition, à la suite d'une transaction faite entre le roi Louis-le-Gros et Alix ou Adélaïde de Maurienne, sa femme; le fief fut donné par ce prince aux religieuses d'un monastère qu'il y fonda. Telle est l'origine de l'abbaye de Montmartre, qui fut long-temps célèbre par ses richesses et malheureusement par la conduite souvent peu chrétienne de ses recluses.

Il paraît néanmoins que les désordres de quelque abbesse, et les malheurs que les guerres civiles entraînent à leur suite, avaient étrangement diminué la prospérité de la communauté, vers la fin du seizième siècle, au point qu'en 1598, elle ne possédait plus que deux mille livres de rente et avait contracté des dettes considérables.

Durant cette période, la plupart des abbayes de femmes voisines du théâtre de la guerre, et surtout celles des environs de Paris, furent exposées aux violences des gens de guerre et des protestants, qui ne se piquaient pas de respecter

les vœux des religieuses. L'abbaye de Montmartre ne pouvait échapper aux douloureuses conséquences de ces troubles civils.

Claudine de Beauvilliers, jeune femme d'une beauté remarquable, était, en 1590, abbesse de Montmartre. Les troupes de Henri IV, qui dirigeait alors le siége de Paris, occupaient la colline, où des batteries avaient été établies. Les soldats du Béarnais s'emparèrent de l'abbaye, et il paraît qu'ils triomphèrent facilement de la pudeur des religieuses. Alors le chœur retentit de chansons profanes, le réfectoire et le dortoir furent consacrés à des usages auxquels les pieux et augustes fondateurs du monastère n'avaient nullement songé. Il faut dire aussi que le roi Henri qui, dans les jours de bataille, montrait son panache blanc à ses compagnons, se garda bien dans cette circonstance de ne pas se mettre au premier rang des combattants. La belle Claudine lui avait inspiré une de ces passions extraordinaires, comme ce prince en a éprouvé plusieurs; la pauvre abbesse n'avait ni canons, ni soldats pour la défendre, elle avait un cœur tendre, Henri était séduisant, elle céda. Tandis que les sombres ligueurs se livraient dans Paris aux actes les plus frénétiques et mouraient de faim en chantant des litanies, le roi Henri et les huguenots menaient joyeuse vie à Montmartre, faisaient

l'amour et transformaient le saint lieu en maison de débauche.

Cette invasion des protestants et la conduite de l'abbesse, qui suivit le roi à Senlis, où Gabrielle d'Estrées la détrôna, eut une fâcheuse influence sur les destinées de l'abbaye, qui depuis lors ne recouvra jamais son ancienne splendeur. Henri IV, paisible possesseur du trône et bon catholique, venait souvent à Montmartre, il allait entendre la messe à l'abbaye et déjeuner avec l'abbesse. Ces visites qui, d'après le caractère connu du monarque, n'étaient pas de nature à rétablir la réputation du couvent, ont laissé à Montmartre de profondes traces, et aujourd'hui même le nom de ce roi est encore donné au moulin qui domine la colline et dont le voyageur aperçoit de très-loin les grandes ailes tournoyantes.

III.

La commune de Montmartre, ce petit fief ecclésiastique du moyen âge, a aujourd'hui une population beaucoup plus nombreuse que l'antique tribu des Parisii tout entière, à l'époque où son nom fut pour la première fois prononcé dans l'histoire. Des raisons d'intérêt local, qu'on voudra bien me dispenser d'examiner, ont jusqu'ici fait diminuer le chiffre officiel de sa population, qui s'élève approximativement à

8000 âmes. On comprend que le hameau qui occupe le faîte de la colline ne pourrait contenir un aussi grand nombre d'habitants, et que des hameaux voisins ont dû successivement y être annexés.

Si vous avez parcouru les Alpes, vous avez dû rencontrer quelquefois dans des bas-fonds un misérable petit village, aux rues étroites, sillonnées par des flaques profondes et d'un aspect triste et désolé : tel est Montmartre, ou du moins la partie de cette commune qui porte spécialement ce nom. On ne peut s'imaginer qu'à si peu de distance du mur d'enceinte de Paris, il existe un pareil cloaque. Les porcs et les poules se partagent avec les passants des rues étroites, obscures et dont le sol est jonché d'immondices. Montmartre a conservé sa triste physionomie féodale. Je ne tarderai pas à en expliquer les causes. A l'extrémité est de la colline s'élève une vieille église dédiée à saint Pierre, qui est le patron du pays. Ce n'est point au hasard que j'ai ainsi qualifié ce monument. Il n'a rien de la grave régularité de l'antique, rien non plus de la mélancolique beauté de l'architecture gothique. C'est une ruine badigeonnée à l'intérieur et dont les lourdes assises rappellent seulement l'ère saxonne, c'est-à-dire la domination de la race Franke qui les a sans doute jetées en terre. On

a superposé sur une tourelle massive qui appartient à la même époque, et qui terminait jadis de ce côté le mur de clôture de l'abbaye, la construction moderne du télégraphe qui dessert la ligne du nord-est.

On arrivait autrefois à Montmartre par une côte rapide, après avoir gravi la chaussée des Martyrs et traversé l'ancienne place de l'abbaye. Depuis quelques années un chemin tournant, qui suit d'abord cette direction et sillonne ensuite la colline à l'ouest et au nord, y conduit d'une manière plus commode.

A gauche de cette chaussée on trouve la fontaine du Buc, qui verse le superflu de ses eaux dans un réservoir où viennent s'abreuver les bestiaux, ce qui en fait une mare infecte et d'un aspect désagréable. Le chemin neuf commence à se border d'élégantes constructions; parmi les plus récentes on distingue une petite maison d'une forme originale qui a été élevée par M. Théaulon et sur ses dessins. Cet homme de lettres, dont une maladie grave est venue briser à la fleur de l'âge la verve spirituelle et féconde, a habité long-temps Montmartre, où il a laissé d'agréables souvenirs, qui ne peuvent cependant consoler ses amis d'avoir vu s'éteindre sitôt en lui les espérances d'un beau talent. Sur le haut de la colline et avant de pénétrer dans

la principale ruelle du village, est une vaste et belle maison, située, comme disent les notaires, entre cour et jardin et dont une haute grille en fer décore la façade méridionale. On y trouve des bains et un jardin délicieux. Cette maison est l'établissement justement renommé du docteur Blanche, dont la généreuse hospitalité, la cordialité franche et le savoir n'ont pas peu contribué à donner une vogue justement méritée à cet établissement si heureusement situé.

Le revers de la colline de Montmartre est planté de vignes et de jolis jardins attenants à des pavillons de construction moderne, où dans la belle saison se retirent quelques artistes en réputation et où le dimanche seulement viennent se délasser des fatigues de la bourse des banquiers et de riches industriels. Ce sont les petites maisons des grands seigneurs de notre siècle épicier et rossiniste!

Au sortir de la barrière des Martyrs et en suivant la chaussée, on entre dans l'une des annexes de Montmartre : c'est le hameau ou, si l'on veut, le quartier de l'abbaye. Après avoir gravi une rue large et escarpée, peuplée de cabarets sur ses deux rives, on arrive à mi-côte en face de l'une des anciennes entrées du monastère; la porte principale se trouvait un peu plus loin sur la place même où ses restes dégradés servent en-

core d'ouverture à une espèce de maison de ferme.

L'abbaye de Montmartre, si l'on en juge par les murs restés debout et la disposition du sol, devait avoir la forme d'un polygone dont la façade principale regardait Paris. Ce monument, dont les dégradations éprouvées du temps des guerres civiles n'avaient point été rétablies, a dû être entièrement rasé à l'époque de la révolution.

Le sol qu'il occupait a été converti en chantiers de bois dans une partie, et sur plusieurs autres points on a ouvert des carrières à plâtre, dont l'exploitation poursuivie avec peu de discernement menace le village de Montmartre d'une affreuse catastrophe. Les éboulements considérables qui arrivent journellement et qui ont presque coupé à pic tout le flanc sud et sud-est de la colline, sont les signes avant-coureurs d'un événement que l'administration publique, en luttant contre l'égoïsme des intérêts privés, aura de la peine à prévenir. Déjà les jardins agréables qui couronnaient l'ancien territoire de l'abbaye ont disparu. Les Parisiens chercheraient vainement aujourd'hui ce Tivoli où ils allaient admirer le gigantesque poirier dont les branches antiques, recourbées en arceaux, formaient un cabinet de verdure au-dessus du tronc de l'arbre et sur lequel on trouvait une table et des siéges

pour une société nombreuse. La colline est entièrement dépouillée de verdure, l'entrée des cryptes qui s'agrandit toujours l'envahit jusqu'au sommet, et elle ne présente plus à l'œil attristé qu'une grève stérile et dangereuse, où la chèvre même ne peut plus aller brouter les plantes grimpantes qui jaunissent dans les interstices du sol diluvien, que le vent a parsemé d'un peu de terre végétale.

Les jardins de l'abbaye s'étendaient fort loin au sud et à l'ouest de la colline; ce sol et les terrains vagues qui en dépendaient, et que l'abbesse de Montmartre défendit en 1786 contre le fisc, lors de l'établissement du mur d'enceinte de Paris, furent acquis par M. Orsel, homme de finance et d'industrie. Il conçut le projet de joindre par un passage transversal la chaussée des Martyrs à celle de Rochechouart. Ce plan a été exécuté avec bonheur par M. Lambin, son héritier, et maintenant le village Orsel, l'un des annexes de Montmartre, présente à mi-côte, sur le versant méridional de la colline, un aspect riant et qui révèle quelque chose de la civilisation moderne. Ses constructions sont en général d'un assez bon goût; mais ce qui donne à ce village de la vie et presque de l'importance, c'est le théâtre situé sur une jolie place où l'on parvient par deux allées grimpantes et plantées d'a-

cacias. Un parterre dessiné avec goût sert en été de rendez-vous aux promeneurs et aux habitués du théâtre.

Le village Orsel conduit à la chaussée de Rochechouart, dont les constructions font partie du village de Clignancourt, situé à l'extrémité nord-est de la colline de Montmartre. C'est encore une annexe de cette commune. La chaussée est habitée en général, comme celle des Martyrs qui lui est parallèle, par des marchands de vins, et Clignancourt proprement dit se compose de quelques maisons de campagne et d'habitations affectées aux exploitations rurales d'une partie de la plaine de Saint-Denis où se trouvent les limites de la commune de Montmartre.

Tels sont les changements que le temps a apportés dans cette localité. Les révolutions humaines, on le voit, n'ont pas moins agité son sol à la surface que les grandes révolutions du globe à l'intérieur. Ce fut sur la colline de Montmartre qu'en 1814 vint s'abattre l'aigle impériale toute sanglante. Comme au dixième siècle, les hommes du nord, maîtres de la France, purent insulter du haut de cette butte la capitale de l'empire. Mais cette fois leurs cris sauvages annoncèrent le dernier jour d'une ère glorieuse, et la lance du Cosaque plantée aux portes de Paris, comme celle de l'empereur Othon, accomplit un grand décret de la Providence.

A cette époque désastreuse l'honneur national fit du moins quelques efforts pour repousser l'invasion et sauver Paris de la souillure que l'étranger allait lui imprimer. Une poignée de conscrits et de vétérans défendirent Montmartre contre les masses russes et prussiennes. On aurait dit que les vieux souvenirs de la gloire française venaient se réunir à ses dernières espérances pour mourir au même champ d'honneur, afin que les beaux rêves de la République et de l'Empire finissent en même temps ! .. On avait essayé en 1815 de fortifier la position de Montmartre, dont les événements militaires de la première invasion avaient fait reconnaître l'importance ; mais cette inutile manifestation d'une puissance déchue se perdit comme le dernier soupir d'un soldat sur le champ de bataille, et ne retarda pas d'une heure le dénoûment funeste du drame de l'empire. C'est ainsi qu'après un violent orage, quelques vagues tardives viennent encore inonder la grève, tandis que la voix menaçante de la tempête expire dans les échos lointains et que la mer sombre et calme rejette sur son rivage les fragments des navires qu'elle a brisés dans sa colère.

IV.

Si jamais l'envie reprenait à Asmodée de découvrir à quelque nouveau Cléofas les mystères

d'amour, d'ambition, les plaisirs, les douleurs et les misères qui se cachent sous les toits de Paris, c'est sans doute à Montmartre qu'il transporterait son protégé. La tour du télégraphe serait un lieu très-convenable aux observations du malin démon, se fît-il poète, peintre ou moraliste, car nos hommes d'état n'ont pas seuls le privilége de changer suivant l'exigence des circonstances.

De la plate-forme qui couronne cet édifice, où je vous prie de supposer que le spirituel démon de Lesage, ou l'imagination, non moins puissante, vous a transporté, on jouit d'un point de vue merveilleux. De toutes parts se déroule devant vous un immense tableau, dont les plans les plus éloignés semblent se confondre avec la voûte du ciel, parsemée, durant les plus beaux jours, de nuages grisâtres qui forment le dernier rideau de cette belle scène. Au nord s'étend à vos pieds la plaine de Saint-Denis; ces champs cultivés, vus de cette hauteur, ressemblent à un riche tapis dont la verdoyante uniformité est variée heureusement par les fleurs rouges du coquelicot, l'azur du bluet et le jaune d'or du colza et des roquettes sauvages qui envahissent souvent les champs de froment. Les collines boisées dans lesquelles est encadrée la vallée de Montmorency ferment l'horizon de ce côté. A l'ouest, le bois

de Boulogne, Neuilly avec ses îles riantes, les verts coteaux de Saint-Cloud et de Meudon, offrent une longue suite de scènes variées et de sites charmants au milieu desquels le cours capricieux de la Seine est indiqué par les blanches vapeurs qui s'élancent de son sein. Au sud ce sont encore des plaines et des collines dont le sol marneux et rougeâtre forme un contraste remarquable avec la verdure de l'ouest et du nord. A l'est vous apercevez Belleville, Saint-Chaumont et ce coteau peuplé de cyprès où vont s'endormir pour toujours les joies et les douleurs qui ont surgi dans cette grande cité placée au centre du bassin de la Seine et qui occupe plusieurs plans du vaste panorama où votre œil a découvert mille accidents qui échappent au pinceau de l'artiste et à l'analyse de l'art descriptif.

Revenons à Montmartre. Nous entendons dans le lointain le bruit des orchestres de l'*Élysée* et de l'*Hermitage*, il monte au faîte de la tour où nous sommes placés, plus harmonieux en se dilatant dans les airs, qu'il ne doit l'être pour la folle et riante jeunesse dont il anime les jeux. Nous distinguons aussi les sons moins agréables des instruments à l'aide desquels les ménétriers font sauter une autre classe du peuple sur le plancher poudreux des guinguettes qui occupent le boulevart et les deux chaussées.

Chaque jour de fête, Montmartre reçoit de Paris un surcroît de population qu'on ne peut évaluer à moins de trente mille âmes. Mais il y a dans ces foules qui vont chercher le plaisir à bon marché des nuances de mœurs et de rangs que l'observateur doit savoir saisir. L'*Élysée* et l'*Hermitage* sont des établissements à la porte desquels veille un vétéran le sabre au côté pour en écarter ceux qui, suivant le programme du restaurateur, n'ont pas une *mise décente*. Éloignez-vous, laborieux jeune homme, dont les six jours de durs travaux suffisent à peine aux besoins de votre famille pauvre et honorable comme vous. Loin d'ici, humble fille de l'ouvrier, qui n'êtes encore que vertueuse et jolie, vous ne pouvez vous promener sous ces frais ombrages, ni savourer cette musique plus douce à votre oreille que l'orchestre des Italiens pour un riche paresseux qu'on appelle *dilettante*. Entrez, belles nymphes en cachemires, aux frais chapeaux ornés de rubans et de fleurs; entrez, heureuses grisettes, qui dépensez gaîment vos beaux jours, et qui sur un lit de paille vous plaisez à trouver le duvet des riches boudoirs; vous qui rêvez d'amours et vivez de plaisirs, suivez ces rieuses beautés, étudiants, clercs de notaires, enfants de l'antique basoche; et vous aussi poursuivants d'armes des modernes châtelains, nobles cheva-

liers de la demi-aune et du comptoir, dont la vie semble être tenue en partie double comme vos livres de commerce, entrez avec vos habits à boutons dorés, avec vos cravates empesées et vos airs de petits-maîtres, c'est pour vous seuls que ce temple est ouvert.

Détournons nos regards de certaines petites maisons qui bordent les boulevarts. C'est là que la misère et le vice dans leurs joies abjectes paraissent encore plus ignobles et plús dégradés. Dans ces infames tripots le soldat sans expérience, l'ouvrier sans mœurs, le fripon de bas étage se livrent pêle-mêle à des plaisirs crapuleux avec d'horribles mégères...

Entendez ces sons monotones, mais dont l'harmonie imitative est si puissante sur l'âme du montagnard, c'est la musette d'Auvergne qui rassemble dans un local moins élégant que l'*Élysée*, mais aussi moins repoussant que ces cabarets enfumés dont je viens de vous parler, une population honnête et laborieuse, qui se livre bruyamment aux plaisirs du dimanche. Ce sont des Auvergnats, des forts, des porteurs d'eau, des ouvriers pères de famille qui dansent la bourrée et se moquent des airs de Rossini dont on berce les pas plus recherchés des habitués de l'*Élysée* et de l'*Hermitage*.

Ces jours de fête durant lesquels on danse, on

s'enivre, on chante à tue-tête, ne finissent pas toujours d'une manière paisible. Dans ce mélange de ce qu'il y a de plus aimable, de plus probe et de plus infame dans la population d'une grande ville, il est rare que quelques rixes violentes ne viennent pas troubler les plaisirs de la guinguette. Aussi le soir, quand l'heure du départ a sonné, les barrières offrent-elles un spectacle fort bizarre. Des ivrognes battent les murs, des tapageurs peu fermes sur leurs jambes se retirent avec une compresse sur l'œil; on chante dans ce groupe, on pleure dans celui-ci; c'est un enfant à la voix criarde qui refuse de marcher et à qui la mère administre d'une main libérale une correction que vous savez bien; c'est une femme au vaste bonnet de dentelle, qui, le poing sur la hanche et l'œil enflammé, montre à ses compagnes qui rient aux éclats sa belle robe blanche souillée de taches de vin. Mais grâces au ciel, il y a à Montmartre des gendarmes pour modérer la joie publique et une garde nationale qui a des bonnets à poil, du dévouement, et un corps-de-garde, temple consacré à l'ordre public.

Au reste, à Montmartre comme ailleurs, tous les jours ne se ressemblent point. Ces bruits tumultueux, ces foules qui encombrent les rues et les chemins ne s'y montrent que par intervalles. C'est peut-être le moment de vous parler de la

population habituelle du pays, qui a une physionomie toute spéciale et qui se ressent dans sa composition des révolutions successives dont le sol a été le théâtre. Rien ne ressemble moins à l'habitant du vieux Montmartre que celui du village d'Orsel; il y a entre eux la différence qui existe entre l'homme du faubourg Saint-Marcel et celui de la Chaussée-d'Antin, entre la lourde voiture du brasseur de bière et l'élégant tilbury de l'agent de change.

Ne vous figurez point que les gens de la colline, les gens du vieux Montmartre, aient vu avec joie la prospérité et l'agrandissement de leur commune; point du tout; il existe entre les quatre hameaux dont elle est aujourd'hui formée une rivalité vivace et irritable, dont monsieur le maire, flanqué de deux adjoints, ne pourrait mettre d'accord les prétentions, lors même que ce digne magistrat aurait fait des vaudevilles comme le sous-préfet de Saint-Denis.

C'est que les paysans de Montmartre ne sont pas gens à venir chanter en chœur, comme ceux du Gymnase, des couplets en faveur de qui que ce soit. Les descendants des serfs de l'abbaye ont conservé quelque chose du moyen âge; c'est la ténacité de l'église pour ses immunités et priviléges; il y a encore dans leur caractère du bedeau et du manant. Ils sont grossiers, querel-

leurs et intéressés comme le sont malheureusement les gens de banlieue de toutes les grandes villes. Mais je crois que ceux de Montmartre possèdent ces heureuses qualités à un degré éminent. Ils regardent comme des usurpateurs de leur sol les habitants de l'Abbaye, d'Orsel et de Clignancourt, et prétendent avec fierté que le véritable Montmartre est là où se trouve l'église. C'est là, je pense, une tradition irrécusable de leur ancien servage.

Le village d'Orsel est peuplé de petits rentiers et d'employés qui s'y sont fixés par des raisons d'économie dont leur vanité a profité. C'est l'aristocratie bourgeoise du pays, ils ont des habits et ils s'appellent messieurs. Mais l'aristocratie territoriale, qui fait les électeurs et les officiers municipaux, a évidemment son siége au vieux Montmartre. Aussi les chantres et les marchands de vin ont-ils leur part de l'autorité, et le second magistrat de la commune, qui chante au lutrin, dit en frappant sur son ventre : — Je suis-t'adjoint, j'ai-t'été z'au département.

Les habitants de Montmartre n'ont pas sous le rapport de l'esprit une réputation à l'épreuve de tous les sarcasmes, et je ne crois pas qu'ils aient à cet égard aucun reproche à se faire dans les quatre divisions de la commune. Voici une anecdote qui pourra vous donner une idée de

leur intelligence et de la douceur de leurs mœurs.

Un de ces jeunes hommes, fashionables du quinzième siècle, qui portent une longue barbe, se serrent la taille et font des livres dont le style est aussi étrange que leur accoutrement, enfin un de ces élégants et heureux privilégiés de la mode, que dans la phraséologie des journaux on appelle communément *l'un de nos plus spirituels écrivains*, s'était avisé d'aller habiter Montmartre, le vieux Montmartre! Tant qu'il se borna à tailler sa barbe en pointe et à effacer la poitrine comme un Hidalgo de l'Aragon, les dignes habitants de Montmartre ne firent aucune attention à lui. Or ce jeune homme était l'un des collaborateurs du *Figaro*, journal où l'on sait ce que vaut l'esprit, et les Montmartrois ne s'inquiétèrent nullement de ce dernier fait. Seulement, en sa qualité d'homme de talent, ils n'en voulurent pas même faire un caporal de la garde nationale. Le journaliste se trouvant dans un moment de disette, imagina d'envoyer à son journal un article intitulé : *Le tambour de Montmartre !*

Le sujet était fort simple. Un tambour, qui joignait à l'industrie des baguettes l'honorable profession de remplaçant, porte un billet de service à l'auteur de l'article, qui promet de satisfaire à ce devoir légal. « — Comment, monsieur, vous monterez votre garde vous-même? . . —

Parbleu! certainement. — Mais, monsieur, personne ne monte plus sa garde, les épiciers eux-mêmes prennent des remplaçants... Il n'y a plus que les pauvres diables, les banqueroutiers et les clercs d'huissiers qui aillent eux-mêmes au corps-de-garde. »

L'éloquence du tambour était peut-être un peu vive, mais enfin elle remplissait le but de l'orateur, qui recevait cinq francs pour passer la nuit en remplacement de son auditeur épouvanté.

Cette idée originale était exposée avec esprit et accompagnée de plaisanteries fort piquantes. Mais *Figaro* se fût-il encore une fois mis une pierre au cou, plutôt que d'essayer à faire rire la garde nationale de Montmartre! A peine le malencontreux article a-t-il franchi le mur d'enceinte de Paris, que tout Montmartre frémit dans ses os et dans sa chair. Grand émoi sur la colline, grand émoi partout; les divisions cessent, et dans une aussi grave circonstance on se réunit pour la première fois contre l'ennemi commun. Vous eussiez dit que chaque habitant était attaqué dans son honneur et même dans sa fortune, et bientôt un cri formidable et unanime de vengeance s'élève contre l'audacieux écrivain. Une troupe furieuse se jette sur lui et délibère si elle l'assommera sur la place ou si on se bornera à le précipiter dans

une carrière. Ce dernier parti qui devait convenir aux lâches réunit le plus de voix, et sans la louable assistance du maire et de quelques hommes raisonnables, car on en trouve même à Montmartre, on ne peut songer sans frémir aux conséquences d'une plaisanterie dont malheureusement les susceptibles Montmartrois n'avaient pas compris le sens.

Est-ce dans l'espoir d'adoucir ces mœurs violentes qu'a été construit le théâtre du village d'Orsel? Je l'ignore. Heureusement pour ses habiles directeurs, les fils de Séveste, dont le nom doit être cher aux artistes, les Parisiens ne dédaignent point de fréquenter ce temple ouvert aux jeunes desservants du culte de Thalie. Ce théâtre est devenu une institution depuis que le Conservatoire de déclamation a été supprimé. Sous ce rapport, messieurs Séveste fils méritent les encouragements et l'approbation de tous ceux qui voient avec douleur la dégénérescence de l'art dramatique...

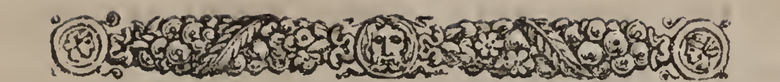
La nuit a enveloppé de ses sombres voiles la colline de Montmartre et le monument au haut duquel je vous ai conduits. Que de choses il me resterait à vous montrer!... Je voulais vous introduire dans un salon du village d'Orsel et vous raconter une foule d'anecdotes beaucoup plus vraies que les hardies assertions du tambour. Mais pour

peindre les ridicules, les petites passions, la vaniteuse sottise des ignorants, qu'est-il besoin de franchir la barrière? Les rigoureux surveillants de l'octroi ne les empêchent pas d'entrer.

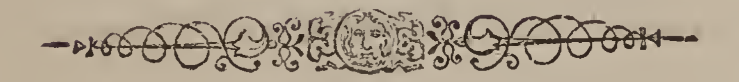
Adieu donc à cette colline célèbre dans l'histoire de la science et dans celle de nos revers. Un jour peut-être je vous engagerai à y faire une nouvelle promenade, et nous terminerons alors cette ébauche d'un tableau digne d'un vif intérêt. J'ai peut-être été sévère envers une partie des habitants de Montmartre, mais on comprend que ces appréciations physiologiques des masses sont toujours susceptibles de beaucoup d'exceptions; je suis très-disposé à en faire...

A. BARGINET (de Grenoble).





LA MORT DE CARÊME.



Carême est mort en janvier dernier, à l'âge de cinquante ans. Il a mérité sa grande réputation. Je crois même à la durée de sa gloire, et mes raisons pour cela sont exposées dans les piquants *commentaires* dont il a déja été l'objet. Ceux qui les écrivirent sont des habiles. Je trouve à leur tête M. Grimod de la Reynière, mangeur si délicat, écrivain si spirituel, et d'une conversation

si riche de souvenirs; lady Morgan, très-digne d'apprécier Carême. C'est elle qui a écrit, dans un enthousiasme de connaisseur,« que la science, « comme Carême l'a pratiquée, est *une nécessité*, « un signe de civilisation, et l'une des plus douces « conséquences de la richesse. » Carême et Laguipière, son maître, ont introduit dans l'art les changements délicieux. — Nous mangeons depuis eux des choses plus délicates, et nous buvons à petits coups et frais. Pour le boire, c'est un retour aux préceptes d'Horace. Ces modifications étaient commandées par notre constitution actuelle frêle et fatiguée; et puis Carême leur fait une belle part d'influence sous le système représentatif: « Par suite de ces changements, « dit-il, notre art escorte la diplomatie, et *tout* « *premier ministre* est son tributaire. Voyez un « peu: *présider une chambre politique ou remplir* « *une ambassade*, c'est faire un cours de gastro- « nomie[1]. »

La vie de Carême, si nous la considérons dans ses plus jeunes années, offre déja un intérêt très-vif; nous voyons des efforts touchants au sein de la pauvreté et de l'isolement, et des études d'une singulière sagacité. — J'ai sur les circonstances qui l'ont remplie des détails ignorés, et je vais en rapporter quelques uns.

[1] Traité de la cuisine du dix-neuvième siècle.

C'est à lui, à sa volonté de connaître et de travailler, que Carême a dû ce qu'il était devenu. Il a dit seulement : *Qu'il s'était senti de bonne heure appelé à marquer dans sa profession, et que ce sentiment l'avait soutenu.* C'est en grand qu'il a songé à travailler dès son début ; et quel début que celui qui renverse tous les obstacles !!

Carême se forme très vite comme homme et artisan. Ses pauvres parents n'ayant pas pu lui donner les notions de la première éducation, il les acquiert lui-même avec patience et réflexion. De treize ans à quatorze ans, il passe les nuits à copier différents ouvrages. Trois ans plus tard, Carême est assez instruit pour embrasser *en grand sa profession.* Je cite ses paroles.

Carême est né à une extrémité de la rue du Bac, dans un chantier où travaillait son père. Sa mère y accoucha ; elle y fut surprise par le mal. — Son père, chargé de quinze enfants, était la proie d'une bien douloureuse pauvreté. Cet homme s'enivrait fréquemment, peut-être par dégoût de la vie, et ses irrégularités de conduite augmentaient la misère et les chagrins de ceux qu'il avait à nourrir. Un jour qu'il rentra avant l'heure du dîner, il emmena avec lui son jeune fils ; ils allèrent dans les champs. Après la promenade, ils revinrent dîner à la barrière du

Maine. Le repas fini, le père parla d'avenir au pauvre enfant, et l'engagea à se séparer de sa famille : « Va, petit, va bien; dans le monde il y a de bons métiers; laisse-nous languir; la misère est notre lot; nous devons y mourir; ce temps-ci est celui des belles fortunes; il suffit d'avoir de l'esprit pour en faire une, et tu en as.... Va, petit, et peut-être que, ce soir ou demain, quelque bonne maison s'ouvrira pour toi; va avec ce que Dieu t'a donné! » Ces paroles presque remarquables dans la bouche de ce simple ouvrier, retentirent toujours aux oreilles de Carême. Quarante années après les avoir entendues, il avait encore devant les yeux la figure souffrante et amère de son père. Le jeune Carême fut laissé dans la rue : c'est à la lettre; il ne revit plus ses parents; son père et sa mère moururent jeunes; ses frères et sœurs furent dispersés. —

Dieu n'abandonna pas Carême : la nuit venue, il demanda la couchée à un pauvre gargotier de la banlieue qui le recueillit, et le lendemain il s'engagea à son service. C'est de ce *cabaret, officine de la fricassée de lapin*, comme il l'a écrit, que partit ce cuisinier des empereurs et des rois du dix-neuvième siècle. —

A seize ans il finit, chez les bonnes gens où il s'était réfugié, le premier degré de l'appren-

tissage. Alors les paroles de son père lui revinrent à l'esprit : « Va avec ce que Dieu t'a donné ! » Il les quitta les larmes aux yeux pour essayer de s'avancer, et débuta en qualité d'aide chez un restaurateur. On y remarqua très vite son intelligence. Quelques mois après, Carême était un des ouvriers brillants du moment. —

A dix-huit ans, il entra chez M. Bailly, rue Vivienne, et depuis long-temps un des pâtissiers renommés de Paris. Il fournissait la maison naissante de M. de Talleyrand, maison déja pleine de luxe et de savoir-vivre. C'était vers 1800. La cuisine reparaissait avec sa splendeur dans la maison de cet ancien grand seigneur, remonté à une position princière, sous les restes du système républicain. Ce qui reparaissait valait mieux que le luxe surabondant, la sensualité sans délicatesse du directoire ; c'était, ici, le vieux savoir-vivre, et il se remontrait dans sa plus spirituelle élégance.—Le jeune Carême marcha à pas rapides.

Chez M. de Talleyrand, l'art n'était déja plus ce que savaient les habiles. — C'était quelque chose de plus raffiné, de plus approfondi, quelque chose d'essentiellement rajeuni. — Les succès de Carême dans cette grande maison le firent connaître d'un homme près de qui il avait désiré s'exercer, d'un esprit curieux, et d'un cœur ferme, M. Laguipière, premier cuisinier

de Napoléon, qui est mort gelé dans sa voiture, durant la retraite de Moscou. Carême n'a jamais appelé ce praticien, que Napoléon aima, « que son maître, l'illustre, le grand Laguipière. » Les éloges de cet artiste enflammaient Carême d'un zèle nouveau. D'ailleurs, ce suffrage était de la gloire dans les cuisines impériales, et l'on aurait pu s'enflammer à moins.

Carême acquit sous M. Laguipière le talent d'exécuter très facilement des choses difficiles; avec le même zèle, il lut, durant les nuits et les intervalles que lui laissaient ses divers services, des livres de sciences; il les analysa, suivit des *cours* pour éclairer ses *recettes*, et rendre son travail plus certain; on le voyait tous les jours à la bibliothèque copiant des dessins, ou lisant des ouvrages relatifs à sa profession et à son histoire. Notre ignorance au sujet de l'art culinaire lui donnait des dépits bien piquants et des colères charmantes. Nous n'avions que peu de renseignements précis, et il s'en irritait. Il appelait donc de ses vœux l'*Histoire de la Table romaine.* Cette histoire lui paraissait essentielle, et il discutait pour prouver que sans elle nous ne connaissions pas les parties intéressantes de la vie privée des vieilles sociétés de l'Italie, ni leur médecine, ni leurs cultures. Il rechercha et étudia, lui personnellement, tous les détails qui en

étaient restés. Plusieurs manuscrits retrouvés par M. l'abbé Ange May, du Vatican, lui présentèrent des faits précieux; il en fit son profit: ses idées sur ce sujet devinrent vraiment intéressantes. Il rédigea alors ses conjectures; puis ses crayons les figurèrent par un trait précis. Il ressuscita, comme cela, pour l'intimité, les repas de Lucullus, de Pompée, de César[1]. Il prouva à ses amis que « la cuisine si renommée de la splendeur ro- « maine était foncièrement mauvaise et atroce- « ment lourde. » Tout ce qu'il retrouva fut analysé et condamné au nom du goût. Il n'a excepté que l'ordonnance et la décoration des tables, un luxe simple avec magnificence; par conséquent, les coupes, les vases d'or, les amphores, la vaisselle d'argent ciselée, les bougies d'Espagne si blanches et si pures, les tapis de soie, quelques tissus fins venus d'Afrique et imitant la plus belle neige, les fleurs et la musique. Carême ne vit pas que les *recettes* présentassent rien de pratique; et, suivant lui, sous ce rapport, la partie utile de ces recherches chéries finissait à ces constatations. Mais après cela venait la question historique, que ces recherches éclairaient sans aucun doute. Laguipière suivit ces suppositions, composées de science et d'imagination, avec un

[1] Voir le *Maître d'hôtel français* et ses *Mémoires inédits* que publiera un élève chéri et très-habile, M. Jay, restaurateur à Rouen.

grand intérêt. Il n'eût pas su faire ces recherches lui-même, ni les écrire, mais il savait aussi bien que personne en saisir l'intérêt. —

Carême ne sacrifiait pas à ces investigations le dur travail des fourneaux ; il y revenait avec plus de zèle quand il avait dépensé quelques heures dans ces discussions.... Une sobriété constante, mais pénible pour lui, *né mangeur, et doué du signe distinctif*, *la grosse lèvre inférieure,* et par suite de cette sobriété, une constitution de fer, exercée par l'habitude de la fatigue, le rendirent propre au travail le plus épuisant. —Quand on lui disait : « Ce sera difficile, peut-être impossible, » il répondait : « Rayez ce mot. » —Nous sommes en 1800 et 1801, et sur un terrain de ce monde où il n'y avait bruit que de son mérite ; malgré ses succès, Carême cherchait encore à apprendre, et était plus occupé de ses recherches que de sa gloire. Voyez ce qu'il a écrit : « Dans ce temps M. Lasnes me perfectionna dans « la belle partie du *froid;* MM. Richaut frères, « dans celle des *sauces,* et ce fut sous le bon « et habile M. Robert que mes idées sur la dé- « pense et la comptabilité s'arrêtèrent. Dans les « *grands extra*, M. Laguipière me révéla ce que « notre travail a de plus délicat, de plus diffi- « cile. J'appris à improviser sous ce grand maî- « tre. Les années suivantes, j'eus la joie et l'hon-

« neur de l'aider. La création des grandes maisons « de l'empire donna des jours d'or à notre art. « On créa des choses parfaites. C'est seulement « à ce moment que quelques maisons surent *dé-* « *penser juste et assez.* Les sauces devinrent plus « veloutées, plus suaves; les excellents *potages* « et *fonds* pour braiser furent adoptés. Les nou- « veautés les plus judicieuses parurent de toutes « parts, et nos bonnes cuisines embaumèrent « les beaux et riches quartiers de Paris. Les pre- « miers *thés* furent donnés dans ces moments; « innovations charmantes! »

Le chef de l'État appelait *ces innovations* charmantes dans les fètes qu'il donnait à ses compagnons d'Égypte, à ces incomparables généraux des armées d'Orient et d'Italie, les Murat, les Junot, les Bessières, les Lannes, les Duroc, les Reynier, les Eugène, alors à peine âgés de vingt-cinq à vingt-huit ans, et malgré ce petit nombre d'années, les plus clairvoyants esprits de l'Europe; et aux savants qui les avaient suivis dans les déserts de la basse et haute Égypte, dans la Syrie; et à ses hommes d'état du 18 *brumaire*, qui alors gouvernaient la France.

« Le génie de Laguipière s'élevait chaque jour « par l'impulsion qu'il recevait de la confiance « de ce maître adoré, si juste, si grand, bien « qu'économe. »

Nous ne sommes encore à ce moment, je ne l'oublie pas, que dans les cuisines des Tuileries; mais nul ne peut dédaigner ces souvenirs de zèle et d'intelligence de quelques hommes utiles. C'est sur le grand patron que tout se formait à cette époque. Carême a raconté [1], avec des expressions animées, en parlant de cet âge héroïque et trop rapide, que vers 1804, un fait seul le détachait irrésistiblement du travail, l'activité de son maître. — Il l'avait vu levé avant le jour; ses grandes affaires étaient faites et expédiées avant que son déjeuner fût servi. Il était à peine neuf heures. « Qui eût osé croire créer, disait-il à la même personne, quand on voyait Bonaparte faire et reconstruire à sa manière. » Que n'avez-vous vu les revues du consul! — Quels jeunes hommes! quel temps! Au point du jour, à quatre heures et demie, en été, le consul était à cheval; il était rentré à sept heures et demie; alors il recevait ses ministres, qui étaient souvent congédiés avant neuf heures. A dix heures accouraient ses savants, ses compagnons d'armes, et ses intimes. Après toutes ces audiences venaient la revue, l'inspection des travaux, le conseil d'état, etc.

Mais ne nous éloignons pas de Carême.

Il ne se bornait pas dans ce temps à des travaux théoriques; il bouleversait la pâtisserie,

[1] Ses *Mémoires inédits*.

brisait le vieux moule, et offrait au Paris friand des perfectionnements précieux, et en particulier ces pâtes feuilletées, légères, dorées, qui font aujourd'hui les délices de nos tables. — En jetant à ce moment un coup d'œil sur l'ensemble de la vie de Carême, nous voyons qu'il a travaillé depuis dix ans tous les jours à la Bibliothèque impériale et au cabinet des estampes, qu'il a composé les cent cinquante dessins qui accompagnent son *Pâtissier pittoresque*, et qu'il est allé chaque jour les exécuter sur les premières tables.— Ces dessins contiennent à peu près tout ce que la pâtisserie peut représenter[1]. « C'est le mardi et le vendredi « que je m'y rendais[2]. La collection des estampes « me fit sortir du néant intellectuel; mon tra- « vail devint meilleur et mon ignorance fit place « au plus précieux des dons, l'instruction ! Je sus « enfin ce qui avait été fait avant moi, et je pus « l'imiter ou l'étudier. Je pus devenir créateur à « mon tour. Cette soif d'apprendre me transporta « d'un pôle à l'autre. Malgré mes patients efforts, « je saisissais assez difficilement les textes, mais « l'objet des dessins venait à moi d'une manière « parlante. J'y compris tout de suite même « ce qui n'était qu'imparfaitement représenté; « comme cela, j'étudiai Tertio, Palladio, Vi-

[1] *Pâtissier pittoresque*, troisième édition.

[2] Ses *Mémoires*.

« gnole, etc. Je vis de l'esprit et de l'âme l'Inde, « la Chine, l'Égypte, la Grèce, la Turquie, l'Ita- « lie, l'Allemagne, la Suisse. Ces études marquè- « rent d'une forme nouvelle mon travail conscien- « cieux; j'avançai rapidement comme pressé par « une force irrésistible, et je vis crouler sous mes « coups l'ignoble fabrication de la routine. Un « rival me dit un jour : — Je ne suis pas étonné « que votre travail soit si varié, vous êtes tou- « jours fourré à la *Bibliothèque* de l'empereur, « où vous dessinez.—Eh bien! que n'en faites- « vous autant? lui répondis-je; mon privilége est « public. »

En racontant ce fait dans un de ses ouvrages, il porte lui-même ses regards sur les premières années de sa profession. « A dix-sept ans, j'étais chez M. Bailly *son premier tourrier.* Ce bon maître s'intéressait vivement à moi; il me facilita des sorties pour aller dessiner au cabinet des estampes. Quand je lui eus montré que j'avais une vocation particulière pour son art, il me confia la confection des pièces montées destinées à la *table du consul.* La paix d'Amiens (1801) venait d'être signée. Le consul l'avait dictée! —J'employai au service de M. Bailly mes dessins et mes nuits: ses bontés, il est vrai, payèrent bien mes peines. Chez lui je *me fis inventeur.* Alors florissait dans la pâtisserie l'illustre *Avice:* son tra-

vail m'instruisit. La connaissance de ses procédés m'enhardit, et je fis tout pour le suivre, mais non pour l'imiter; et devenu capable d'exécuter toutes les parties de l'état, j'exécutai des extraordinaires uniques. Mais pour parvenir là, jeunes gens, que de nuits passées sans sommeil! — Je ne pouvais m'occuper de mes dessins et de mes calculs qu'après neuf ou dix heures; je travaillais donc les trois quarts de la nuit. J'eus bientôt composé douze dessins, vingt-quatre, cinquante, cent, puis deux cents, tous soignés, tous fondés sur des choses nouvelles. Je vis que j'étais arrivé! — Alors, et les larmes aux yeux, je quittai le bon M. Bailly; j'entrai chez le successeur de M. Gendron, où je fis mes conditions: j'obtins que quand je serais appelé pour un extra, il me serait permis de me faire remplacer. — Quelques mois après, je sortis définitivement des maisons pâtissières pour suivre mes seuls grands dîners. C'était bien assez. — Je m'élevai de plus en plus, et je gagnai beaucoup d'argent. Les envieux affluaient autour de moi, pauvre enfant du travail! « Quel bonheur il a; voyez, il avance toujours. » Et ils voyaient cela, abstraction faite de toutes mes veilles, de mon sang brûlé! C'est depuis ce temps-là que je suis en butte à la jalousie de quelques petits pâtissiers qui ont, je ne crains pas de le dire, bien à travailler avant d'avoir fait ce que

j'ai fait. Aux plus infimes, je ne puis répondre; aux habiles, je réponds par mes travaux.»

Carême se peint dans ces fragments. C'est *sérieux* sans doute; mais vous imaginez-vous qu'un homme aille si avant dans une profession, s'il ne l'a pas regardée comme cela, en face et avec ce sérieux de raison? Carême avait aussi en vue cet objet qui établissait à ses yeux la hauteur de sa profession: c'était de rendre la cuisine non seulement plus délicate, plus variée, *mais plus saine:* s'il a trouvé cette solution-là, il a rendu un service, et il ne peut pas le regarder comme étant de peu d'importance.

Le voilà dans les cuisines de l'empire; il en suit les plus beaux services dans des fêtes à jamais mémorables; il est adjoint au travail de Laguipière, des frères Robert, illustres praticiens, de M. Boucher, contrôleur de la maison du prince de Talleyrand, « praticien qui a rappelé en France (suivant Carême) le talent administratif des contrôleurs d'autrefois. » Carême a travaillé douze ans pour le plus spirituel et le plus gourmand des princes de l'empire, l'un des plus habiles de la droite de Bonaparte. Nul personnage ne lui a inspiré plus d'enthousiasme que le prince de Talleyrand. Ça été chez lui un sentiment vif et constant, et voici pourquoi. « C'est que M. de Talleyrand entend le génie du cuisinier; c'est

qu'il le respecte, et qu'il est le juge le plus compétent de ces progrès délicats et que *sa dépense est sage et grande tout à la fois.* »—Le charme attaché aux succès de ses premiers travaux, qui avaient eu lieu dans cette maison opulente, influait peut-être sur ce jugement, et le colorait de quelque poésie. Qui de nous sait se défendre, quand il juge les choses passées, de ce prestige exercé sur nos opinions par nos belles années et nos premiers succès? N'aimons-nous pas surtout la gloire dont le souvenir nous revient avec celui de la jeunesse? — Enfin, ces sentiments de Carême étaient si profonds, qu'ils ont résisté à tout: nulle séduction étrangère de rang et de richesses ne lui a montré un meilleur connaisseur que M. de Talleyrand. —

Carême travailla chez M. de Talleyrand avec un cuisinier célèbre, M. Riquette. Tous deux furent employés aux dîners donnés par le prince dans les belles galeries de l'ancien hôtel des Affaires-Étrangères.—Voici à ce sujet une anecdote assez piquante. Quelques années après, à l'époque de Tilsitt, Riquette, appelé en Russie, y introduisit la cuisine française. Sa réputation était grande alors : on ne l'appelait « des cuisines de Paris à celles de Saint-Pétersbourg que l'*habile homme et le beau parleur*[1]. » Depuis M. Ri-

[1] Carême.

quette fit loyalement une grande fortune. Le 31 mars 1814, Riquette devint, chez M. de Talleyrand, rue Saint-Florentin, où était descendu le czar, le sujet de quelques moments d'entretien, malgré la nature très-grave des circonstances; quelques paroles en sont curieuses, nous les répéterons. M. de Talleyrand ayant questionné le czar sur son cuisinier, celui-ci répondit: « Mais c'est le plus habile homme! » Quelqu'un ayant ajouté: « Oui, et il a fait une bien grande fortune au service de votre Majesté.—Mais, répondit l'empereur, c'est juste. Riquette nous a appris à manger, nous ne le savions pas. » *Voilà*, répondit Carême, *un souverain qui comprend les bénéfices de son serviteur, et qui estime assez haut le talent.*

Carême, enlevé par *réquisition*, fut obligé d'exécuter l'immense dîner royal et impérial donné en 1814 dans la plaine des Vertus.—Il fut appelé l'année suivante à *Brigton* comme chef de cuisines du prince régent. Il resta près de deux ans dans ce service, et pour parler exactement, auprès de ce régent spirituel, instruit, gourmand et usé, avec sa confiance et son oreille. Carême était appelé chaque matin dans l'appartement du prince de Galles; il rédigeait le menu, et lui expliquait la vertu, le danger, ou la négation alimentaire de chaque mets. C'était un cours que

Georges faisait quelquefois durer plus d'une heure.

On a trop long-temps dit, « le style c'est l'homme. » Carême a écrit pour prouver que *l'homme même, c'était l'estomac.* Et sérieusement Carême ne le voyait que là; et c'est cela, peut-être, ce qui lui a fait croire si puissante l'influence de son art sur nos facultés. Par cette idée il croyait toucher à la phrénologie, dont il s'occupait particulièrement depuis plusieurs années. Il y avait dans tout cela une plaisanterie piquante et de la science.

Le prince de Galles dit un jour à celui qui couvrait sa table de plats exquis : « Carême, le dîner d'hier était succulent; je trouve excellent tout ce que vous m'offrez; mais vous me ferez mourir d'indigestion. — Mon prince, répondit Carême, mon devoir est de flatter votre appétit, et non de le régler. » Carême, qui était bien persuadé qu'une bonne cuisine peut prolonger la vie, assainit celle du prince régent; il l'épiça moins en lui conservant sa saveur; aussitôt les attaques de goutte cessèrent. Il introduisit sur cette belle table anglaise un travail plus délicat qu'auparavant et plus salutaire. Ce résultat était très grand. Malgré les bontés que le prince témoigna en retour à Carême, malgré de beaux traitements, et le charme bien senti par lui d'une

sorte de royale amitié, il s'éloigna de Brigton.— Le ciel noir de l'Angleterre l'accablait. En vain le prince peiné lui offrit une pension viagère représentant son traitement; Carême ému répondit qu'il ne pouvait pas rester, qu'il mourrait en Angleterre, *sous ce vilain ciel gris*. Il s'éloigna, et revint à Paris où il avait à continuer des études, à reprendre le travail de ses ouvrages commencés. Dix ans après, Carême fut redemandé par le prince, devenu roi de la Grande-Bretagne, et aussitôt son avénement. « Quel souvenir pour ma vieillesse et ma vie! Le roi de la Grande-Bretagne daigne conserver le souvenir de mon Art [1]. » Lady Morgan consacrait dans le même temps un *chapitre* de ses ouvrages à célébrer ce modeste, ce rare cuisinier, qui lui répondait : « Quel généreux sentiment vous inspire, quand vous dites que le talent du cuisinier devrait être encouragé par des couronnes comme celles que l'on jette sur la scène aux Sontag, aux Taglioni !! Je vous remercie, madame, au nom de tous les talents de la cuisine française. » — Des circonstances assez piquantes, comme on voit, ont rempli cette existence d'un artisan habile. Je ne puis m'étendre davantage; d'ailleurs ces anecdotes de la partie active de la vie de Carême se ressemblent; peut-être même que l'intérêt cesse

[1] *Art de la Cuisine française au* 19[e] *siècle;* 2[e] édition.

ici, car Carême ne travaille plus pour *créer;* il exerce simplement sa profession.

Jè vais abréger l'exposé des faits. — Il alla à Saint-Pétersbourg, et y accepta la fonction de l'un des chefs des cuisines de l'empereur Alexandre; il y brilla, parce qu'il ne pouvait que briller. Mais fatigué par le froid russe, il les quitta et alla à Vienne, escorté de sa brillante réputation. Il y exécuta quelques grands dîners de l'empereur; puis il s'attacha à lord Stewart[1], ambassadeur d'Angleterre, et l'un des premiers gourmands du monde. Il le suivit à Londres, mais pour peu de temps; il le quitta au bout de quelques semaines, reprit sa liberté et le chemin de Paris, *pour écrire et publier.* L'année suivante, « la noblesse étrangère lui fit l'honneur de le rappeler. » A sa voix, on le vit accourir aux congrès d'Aix-la-Chapelle, de Laybach, de Vérone. A Laybach, l'empereur de Russie, qui l'aimait, lui fit remettre une bague étincelante de diamants. — Les congrès dissous, Carême vint reprendre la plume en France. — Il passa encore au service du prince de Wurtemberg, de la princesse de Bagration, dont « il a célébré la bonté, l'esprit brillant, » et de M. Rotschild. Une sorte de munificence royale l'a fixé chez ce dernier. Il y a travaillé cinq ans « pour les illustres gastronomes

[1] Aujourd'hui marquis de Londonderry.

français et étrangers qui visitent cette maison, la sœur de la maison Talleyrand. » Carême loue sans cesse la dignité et la justice des hôtes: il a écrit: « On ne sait plus vivre que là! et madame la baronne Rotschild, qui fait les honneurs de cette magnifique hospitalité, mérite d'être comptée parmi les femmes qui font le plus aimer la richesse, à cause du charme et du bonheur qu'elles en tirent pour les autres, de la dignité des habitudes et du luxe délicat de sa table. » Ces paroles sont sorties plusieurs fois de sa plume. Ses lèvres mourantes en murmurèrent quelque chose.

Maintenant croyez-vous sa vie assez remplie, sa profession assez élevée? On peut dire aux personnes qui sourient : « Mais cet homme valait bien un faiseur de poëme épique et dix érudits de l'Académie en service ordinaire. — Ses facultés étaient supérieures; c'est un fait incontestable. » Après cela, si l'on répond : « Que de simples fusions alimentaires ont été le résultat atteint par ces facultés, par cette vie d'idées; » je n'ai rien à répliquer. Seulement si vous dites cela, vous n'êtes pas gourmand, et vous ne croyez pas que certaine cuisine puisse servir la santé. Je me retranche alors dans ces conclusions: « C'est que cette dépense d'activité, d'idées, cette variété de connaissances, cette spontanéité de travail ont composé un mérite très-remarquable

que le temps ne ramène pas plus vite que les autres. — Carême a été un homme rare en son genre, une intelligence féconde et propre avec supériorité à plusieurs choses. » M. Broussais, attiré près de Carême par l'intérêt de ses recherches, et par son esprit, n'a point dédaigné, il y a peu de jours, de se livrer sur sa tête à des recherches philosophiques.

Bien que la dernière maladie de Carême ait été très longue et très douloureuse, sa tête a été jusqu'au dernier moment remplie d'idées de recherches curieuses, d'opinions scientifiques; des hommes distingués venaient les débattre auprès de son lit. Il n'a pas senti constamment le froid mortel de cette maladie.—Il dictait de son lit à sa fille, et l'épuisement mettait seul un terme à sa dictée. D'inexprimables douleurs et de bien tristes nuits affaiblissaient par intervalles ses espérances; mais la clarté du jour revenue, une conversation les lui rendait. Cet homme modeste a vu près de son lit, chaque jour de sa maladie, les hommes marquants de sa profession, les amis de toute sa vie, des gens de lettres, et des gens du monde; j'ai vu un jardinier célèbre lui apporter des *essais*, des *espèces ;* un autre jour, il débattait avec un chimiste une difficulté de conservation.— Nous l'avons vu causer de botanique avec un savant botaniste, M. le docteur Duval

habile encore dans la science de guérir ; de champignons avec M. Roques; écouter M. Broussais avec l'attention d'un esprit supérieur, et lui-même expliquer *Spurckeim* devant l'un de ses plus savants disciples, M. Gaubert. — Il croyait à l'avenir de cette phrénologie, qui vient d'essayer d'expliquer ses facultés.

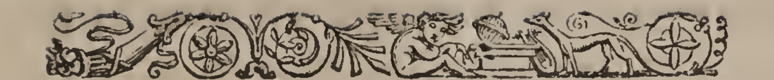
Je dois ajouter ces derniers traits à tous les détails que je viens de donner. Carême fut plein de bonté et de fermeté dans sa vie, et assez sévère pour les infractions. Il se retirait quand il voyait d'autres principes que les siens. — Ses études, le lent travail de la rédaction de ses livres, ses calculs, ses expériences, quelques amis distingués à Paris, qu'il aimait et qu'il visitait, voilà le cercle où s'enferma sa vie; il n'aimait pas la campagne, trait assez frappant chez cet homme expansif.

J'ai à raconter un dernier fait qui donne une idée de la passion qu'il portait à son art. Quelques heures avant d'expirer, la partie gauche de son corps se paralysa ; il perdit connaissance. Sa jeune fille, l'objet de toutes ses pensées, après avoir été celui de tous ses soins paternels, parut elle-même s'être effacée dans ses idées. Son esprit était mort pour les siens. Dans cet état, il eut encore, en se réveillant un instant à la vie, un souvenir très-lucide de sa profession. — On était

à la fin de la soirée. Un de ses élèves les plus aimés voulut le voir et lui parler. Après quelques questions faites avec force et douleur, le mourant rouvrit les yeux, et reconnut cette voix. « C'est toi, dit-il, merci, bon ami! — Demain, envoie-moi du poisson; hier, les quénelles de soles étaient très-bonnes, mais ton poisson n'était pas bon; tu ne l'assaisonnes pas bien. Écoute, et à voix basse, avec faiblesse, mais nettement, il lui rappela la prescription de ses livres, « et il faut secouer la casserole, » ajouta-t-il, et sa main droite imitait, par un faible mouvement sur le drap, le mouvement qu'il voulait indiquer. — Il n'a plus reparlé, ni reconnu personne une demi-heure après: tout était fini.

Frédéric FAYOT.





LA TOUR
SAINT-JACQUES-DE-LA-BOUCHERIE.



Qui que vous soyez, dites-moi, lecteur, savez-vous où est la rue du Petit-Crucifix? — Non. — J'en étais sûr, je l'aurais parié; moi qui vous en parle, il y a bien peu de temps que j'ai fait connaissance avec elle, et voici comment.

Il faut savoir d'abord que c'est un grand plaisir pour moi, par une belle soirée d'été, de me

promener sur ce passage élégant qui joint le Louvre à l'Institut ; c'est là, là seulement, que je jouis à mon aise du beau spectacle que présente notre Paris. Partout ailleurs on est foulé, heurté, coudoyé, inquiété par les voitures; sur le pont des Arts, pour un sou on est libre, on est chez soi, à son balcon. Qu'importe que rentré dans son hôtel, on ne puisse, en se mettant à la fenêtre, étendre sa vue au-delà de vingt pas, ou de moins encore, quand on peut se procurer le plaisir de respirer à son aise, aussi long-temps qu'on veut, sur le pont des Arts?

Un soir donc, l'été dernier, après m'être ébloui les yeux à contempler un des plus magnifiques couchers du soleil de la saison, j'avais vu mon astre disparaître entièrement derrière l'arc de triomphe de l'Étoile; j'étais assis sur un des bancs du pont des Arts, et pour me délasser la vue, j'avais tourné mes regards sur le vieux Paris, qui se déploie d'une manière si pittoresque derrière le pont de Henri IV. « Combien peu de « Parisiens connaissent les beautés que renferme « leur ville! » (me dit un de mes amis, comme moi grand admirateur des plaisirs du pont des Arts, et qui en savourait en ce moment les douceurs avec moi) « combien y en a-t-il, par exem- « ple, qui sachent apprécier le trésor qu'ils pos- « sèdent dans ce magnifique clocher carré de

« Saint-Jacques-la-Boucherie, si bien surmonté « par ces quatre monstres qui, perchés aux en- « coignures de son toit, ont l'air de quatre sphinx « qui donnent à deviner au nouveau Paris l'é- « nigme de l'ancien! comme a si bien dit M. Victor « Hugo. Misérables Welches! à peine s'ils ont jeté « un coup d'œil sur ce précieux débris de la « vieille église Saint-Jacques, même après avoir « lu dans *Notre-Dame de Paris*, que le « sculpteur qui posa ces quatre monstres n'eut « que vingt livres pour sa peine. Ils ne savent « pas admirer la pureté du style de cette char- « mante tour! ils ne se sont jamais approchés « d'elle pour contempler les riches dentelles dont « ses angles sont ornés. — Et toi-même, lui dis- « je, as-tu jamais vu la base de ce monument « que tu célèbres avec tant d'enthousiasme. — « Jamais, et toi? — Ni moi non plus. — Cepen- « dant, si tu ne m'avais pas interrompu, j'allais « t'en faire une bien belle description. — Tu n'au- « rais fait en cela que suivre l'exemple de mille « gens de talent qui, sans avoir jamais quitté leur « ville natale, nous ont raconté les merveilles du « nouveau monde. Mais veux-tu aller en péle- « rinage à cette tour, afin d'en pouvoir parler en « connaissance de cause? — Volontiers, quoiqu'il « soit bien classique et bien peu à la mode « d'avoir examiné les choses avant d'en parler:

« mais pour une fois cela ne tire pas à consé-
« quence. »

Quinze jours environ après cette conversation, mon ami vint me chercher pour mettre notre projet à exécution. Après avoir étudié notre route sur un plan de Paris, nous nous dirigeâmes vers le quai de la Mégisserie. Si vous êtes curieux, venez avec nous, lecteur; jetez un instant les yeux sur la carte du pays que nous allons parcourir, et mettons-nous tous trois en voyage: je vous conterai, chemin faisant, la chronique de l'église dont nous allons visiter les débris.

Sous le règne de Lothaire Ier, en 954, sur le bord de la Seine, vis-à-vis l'île de la Cité, il existait une chapelle sous l'invocation de sainte Anne, qui jouissait déja d'une certaine célébrité. Pourquoi dans la suite le patronage de sainte Anne lui fut-il enlevé? Quelles raisons eut-on de préférer saint Jacques à la mère de Marie? C'est ce que je n'ai pu découvrir. Mais, en 1119, la petite chapelle est détruite, un édifice plus vaste la remplace; c'est une église, c'est une paroisse, ainsi que nous l'apprend le pape Callixte II, par une des premières bulles qu'il publia après son exaltation: « In suburbio Parisiacæ urbis ecclesia « Sancti-Jacobi cum parochiâ. » C'est donc à tort que Sauval prétend que l'église de Saint-Jacques-de-la-Boucherie, ainsi surnommée à cause du voi-

sinage de la grande boucherie, ne fut érigée en paroisse que sous le règne de Philippe-Auguste.

En 1205, Christophe Malcion, chambellan du roi, laissa par son testament, à l'église de la Ma-« deleine cinq sous, à l'église de Saint-Leuffroy autant, à celle de Saint-Jacques autant. » Eudes, évêque de Paris, présenta ce testament au roi, et le cita comme un exemple pieux que devaient imiter les fidèles de son diocèse.

Vers l'an 1240, on commença à rebâtir cette église, et les travaux ne furent terminés qu'en 1520, sous le règne de François Ier, temps où fut élevée la tour que nous allons visiter; ainsi cet édifice resta deux cent quatre-vingts ans en construction; encore les charniers ne furent-ils bâtis qu'en 1605, et les rues du côté de la chapelle Saint-Fiacre ne furent-elles percées qu'en 1607, temps auquel furent aussi faites les rues de la route de la chapelle Notre-Dame et les deux lanternes qui étaient au bas de la nef de ladite chapelle, « dont l'une se trouvait au-dessus de « l'ancien œuvre, appelé l'*œuvre tortu*, et où il « fallait auparavant de la chandelle pour lire en « un livre en plein midi. » (Malingre, *Hist. de Paris.*) Ce qui faisait beaucoup d'honneur à l'architecte.

Pendant ces deux cent quatre-vingts ans, la fabrique de la paroisse manqua souvent d'argent,

ce qui fit plusieurs fois interrompre les travaux. Cependant le zèle des paroissiens était vif, ils avaient fort à cœur la construction de leur église; car beaucoup d'entre eux firent des donations pour aider à l'élever. Un certain Flamingher donna de quoi bâtir une chapelle; en 1330, Hugues de Restaure en fonda une en l'honneur de la Vierge; en 1380, Jaqueline, bourgeoise, donna vingt-deux livres pour la construction d'un des piliers du chœur, qui portait une inscription à ce sujet. Alors le sac de plâtre ne coûtait qu'un sou, et un manœuvre recevait dix-neuf sous huit deniers pour neuf journées de travail; mais le marc d'argent ne valait guère que sept à huit livres : il ne faut donc pas s'étonner de voir les matériaux et la main d'œuvre à si bas prix.

Voici une générosité d'un genre bien plus extraordinaire; c'est Saint-Foix qui rapporte le fait. En 1443, Charles de Tarenne et ses frères cédèrent à la fabrique de Saint-Jacques une tapisserie représentant le dieu d'amour et plusieurs autres personnages, pour en jouir au profit de l'église; et aux grandes fêtes on ne manquait pas d'exposer ce tapis profane aux regards des fidèles : ce spectacle attirait un grand concours du peuple, et les revenus augmentaient.

Mais, qu'est-ce que tous ces dons auprès des

libéralités de Nicolas Flamel? cet homme merveilleux, qui, d'après le témoignage de La Croix du Maine, était à la fois poète, peintre, philosophe, mathématicien, et surtout grand alchimiste, Flamel est le plus généreux de tous les bienfaiteurs de cette église; aussi son image se voyait-elle partout, sur les vitraux, sur la corniche de la chapelle des Éperonniers, sur un des piliers à l'entrée de l'église, sur la porte qui donnait du côté de la rue des Écrivains; une inscription annonçait aux curieux que « feu Nicolas « Flamel, jadis écrivain, avoit laissé par son testa- « ment, à l'œuvre de l'église, certaines rentes et « maisons qu'il avoit acquestées et achetées de « son vivant, pour faire certain service divin et « distribution d'argent, chacun un par aumosne, « touchant les Quinze-Vingts, Hôtel-Dieu, et au- « tres églises de Paris. » Son corps et celui de sa femme Pétronnelle reposaient dans le caveau de l'église; ou du moins on a bien voulu dire qu'ils y reposaient; mais des gens éclairés et bien informés, Paul Lucas, entre autres, qui voyagea tant aux frais de Louis XIV, ont toujours assuré que Flamel et sa femme n'étaient pas morts. Ce savant alchimiste avait trouvé la pierre philosophale, et c'est à cette précieuse découverte qu'on doit attribuer les grandes richesses dont on le vit tout à coup possesseur. Mais persuadé qu'on

le ferait arrêter s'il passait pour avoir trouvé le grand œuvre, il résolut de quitter la France. Sa femme feignit une maladie, prit la fuite, et alla l'attendre en Suisse; pendant ce temps Flamel publia sa mort, et fit enterrer une bûche à sa place. Ensuite il eut recours au même expédient pour lui-même, et comme on fait tout pour de l'argent, dit Paul Lucas, il n'eut pas de peine à gagner les médecins et les gens d'église; puis il alla rejoindre sa femme, et ils s'en allèrent tous deux aux grandes Indes, où ils demeurent probablement encore aujourd'hui.

Parmi les maisons qu'il laissa à Saint-Jacques, était celle qu'il avait habitée, et qui faisait le coin de la rue des Écrivains et de la rue Marivault. Plusieurs fois, dans les caves de cette maison, on trouva des fioles, des lingots, des limes, des tuyaux de fer; souvent il s'y faisait des apparitions; on y entendait des bruits surnaturels; enfin, cette habitation fut toujours regardée par les gens du quartier avec une terreur respectueuse; on était persuadé qu'il y existait un trésor, et cette opinion subsista jusqu'en 1756, année fatale, où le trésor fut enlevé. Voici comme la chose se passa.

La maison avait besoin de réparations; un homme qui avait reçu, disait-il, de l'argent d'un de ses amis pour le dépenser en œuvres pies,

proposa à la fabrique de faire les travaux nécessaires, on accepta ; bientôt les maçons se mirent à l'œuvre ; on fit des fouilles, on ôta avec soin plusieurs pierres gravées qui ornaient la maison, le trésor fut enlevé, et le particulier charitable disparut, laissant à qui voudrait s'en charger le soin de payer la dépense.

On voyait encore dans cette église plusieurs autres tombeaux. Dans la chapelle Saint-Nicolas, c'était Pierre Boulart, écuyer de cuisine du roi, qui trépassa le 28 juillet 1399, et Jeanne Dupuis, sa femme. A la chapelle de Saint-Michel, c'était Simon Dammartin, valet de chambre du roi, changeur et bourgeois de Paris, en compagnie de sa femme Marguerite ; une inscription faisait connaître que ces deux époux « meus de grande dévo« tion à la gloire et louange de Dieu, et à l'honneur « et révérence de la benoiste vierge Marie, firent « édifier cette chapelle, en laquelle ils fondèrent « une messe perpétuelle chaque jour, célébrée « de requiem pour leurs âmes, à l'heure de la « grand'messe, etc. » Derrière le chœur on trouvait la sépulture de Jean Fernel, médecin de Henri II, qui mourut, Bayle l'assure, dix-huit jours après sa femme, un peu du chagrin que lui causa cette perte, et beaucoup d'un mal de rate qu'il n'avait pu parvenir à guérir. Ce monument lui avait été élevé par Philibert Barjot,

maître des requêtes au conseil du roi, l'un de ses gendres.

D'autres objets étaient encore offerts à la curiosité : au-dessus de la porte du chœur on voyait un crucifix de bois, ouvrage de Sarazin ; dans une chapelle à droite était un tableau de sainte Catherine, par Cazes, qui avait peint aussi un saint Jacques sur la bannière ; dans la chapelle suivante on trouvait une sainte Anne de Claude Hallé, ce qui prouve que sainte Anne avait conservé un pied à terre dans son ancienne propriété ; on admirait enfin un saint Charles, peint par Varin, et des sculptures remarquables dans la chapelle Saint-Fiacre, qui terminait le bas côté de droite.

S'il y avait beaucoup de chapelles dans cette église, elles n'étaient pas toutes sous la même administration. L'archevêque de Paris et le prieur de Saint-Martin-des-Champs nommaient alternativement aux deux chapelles fondées par Flamingher et Hugues Restaure; le chœur et l'aile du côté gauche étaient en la censive des religieux de Saint-Martin-des-Champs, qui avaient aussi la présentation des curés de Saint-Jacques. Le chevecier partageait le luminaire et les cierges avec le curé, qui de son côté payait deux cents livres à l'abbaye de Saint-Martin. Mais la chapelle Saint-Roch, et celle de Notre-Dame, n'étaient en la censive de personne.

Le curé de Saint-Jacques était ainsi véritablement vassal des prieurs de Saint-Martin; aussi était-il obligé d'aller, aux Rogations, chercher l'abbé de Saint-Martin-des-Champs, de l'accompagner à la procession, et de le reconduire ensuite chez lui. On sent qu'une semblable complication d'intérêts devait faire naître des différents; c'est aussi ce qui arriva; l'archevêque de Paris eut procès avec le prieur de Saint-Martin au sujet de la nomination aux chapelles. Les curés de Saint-Jacques cherchèrent sans cesse à se soustraire aux charges qui pesaient sur eux, et depuis Guy, archiprêtre de Paris, curé de cette paroisse, qui entama le procès au commencement du treizième siècle, jusqu'en 1626, où intervint un arrêt du parlement, la querelle fut renouvelée par presque tous ses successeurs.

L'un d'eux eut un procès plus singulier, et qui honore beaucoup le clergé d'alors. Il y avait à Saint-Jacques plusieurs confessionnaux que la fabrique louait aux prêtres non attachés à la paroisse, qui voulaient s'en servir pour écouter leurs pénitents; l'usage était que l'on payât une confession comme nous payons une messe, un mariage, un enterrement; il y avait dans la sacristie un tronc, où chaque confesseur devait déposer une partie des honoraires qu'il recevait au tribunal de la pénitence. En 1476, le curé de

Saint-Jacques soutint un procès contre les prêtres qui confessaient dans son église, et qui faisaient semblant de mettre dans le tronc le prix de la location du confessionnal.

Jusqu'à Louis XII, qui abolit en France le ridicule droit d'asile, l'église Saint-Jacques en fut en possession. En 1358, l'assassin de Jean Baillet, chancelier de France, s'y réfugia; il en fut arraché, et envoyé au gibet par l'ordre du dauphin, depuis Charles V, qui, plus d'une fois, ne se montra pas fort respectueux pour les priviléges des gens d'église. Mais Jean de Meulan, évèque de Paris, s'empara du corps du meurtrier, et lui fit faire des funérailles honorables dans l'église Saint-Jacques. En 1406, un autre criminel fut encore enlevé de cet asile, et conduit à la Conciergerie; l'évêque d'Orgemont suspendit l'exercice du service divin, et, malgré les prières du parlement, ne consentit à lever l'interdit qu'après la punition des coupables, qui avaient osé porter une main sacrilége sur le pécheur réfugié dans la maison de Dieu.

Mais nous voici parvenus à la rue Planche-Mibray; quelques pas encore, et nous touchons au terme de notre voyage. Voyez-vous d'ici le coin de la rue des Arcis et de la rue Saint-Jacques-de-la-Boucherie ? Ces maisons sont bâties sur le terrain qu'occupaient l'église et ses charniers.

Passons vite devant ce bâtiment de construction moderne fermé par des grilles, au-dessus desquelles on lit : *Cour Saint-Jacques* ; échappons-nous des mains de ces fripières agaçantes qui saisissent les passants par leurs habits, et leur font remarquer impitoyablement ce qui manque à leur toilette, pour les engager à venir la compléter dans leurs magasins ; hâtons-nous de tourner le coin de la rue des Écrivains, l'église Saint-Jacques avait sur ce côté une porte qui donnait en face la rue Marivault. Saluez avec moi la maison qui fait le coin de cette dernière rue, elle est bâtie sur l'emplacement de celle du grand Nicolas Flamel, et gagnons la place Saint-Jacques, puis ensuite la rue du Petit-Crucifix.

La voilà donc cette charmante rue, dont je vous parlais en commençant ; peut-être a-t-elle tiré son nom du crucifix de bois qu'avait sculpté Sarazin. Ne me savez-vous pas bon gré, lecteur, de vous avoir fait connaître ce délicieux endroit ? Regardez-moi ces maisons sales, ces allées obscures, ce linge suspendu pour sécher à de longues perches horizontales ; enfoncez vos pieds dans cette boue noire et épaisse ; jetez les yeux sur ces femmes, dont le costume équivoque appartient à tous les siècles ; prêtez l'oreille à ce jargon naïf dans lequel on retrouve tous ces vieux mots de nos aïeux, rayés du langage de

nos salons; levez vos regards enfin jusqu'au sommet de ce magnifique clocher qui est devant vous, et, si vous n'êtes pas entièrement sous la puissance de l'illusion, si vous ne vous croyez pas transporté au quatorzième siècle, arrière, profane! allez vous promener sur la place de la Bourse, et n'entrez pas dans la tour Saint-Jacques-de-la-Boucherie.

Mais vous sentez comme moi, mieux peut-être, toutes les émotions que réveille l'aspect des endroits du vieux Paris qui conservent encore leur beauté primitive; venez donc demander la permission d'entrer au directeur de la fabrique de plomb qui est établie dans la tour; c'est un homme qui connaît le prix du monument dans lequel il exerce son industrie, il se fera un plaisir de satisfaire votre curiosité. Car nous ne sommes que des curieux, nous, c'est l'amour des arts, l'admiration pour une architecture élégante, dont le secret est perdu, qui nous a conduits ici; d'autres viennent aussi quelquefois demander la permission de visiter ce précieux débris, ce ne sont pas des savants, des artistes, mais de simples vieillards, ils se souviennent, après deux révolutions, qu'ils ont été baptisés dans le vieux temple qui n'existe plus, et ils demandent comme une grâce d'entrer dans la tour; ils viennent tristement interroger les échos qui,

le jour de leur naissance, répétaient les accents de la cloche, annonçant au quartier que l'église comptait un chrétien de plus dans son sein.

Ce n'est pas moi qui dirai jamais que les idées philosophiques dessèchent l'âme plutôt qu'elles ne l'éclairent, que les superstitions sont quelquefois utiles: non, il n'y a de véritable lumière que celle qui ne pâlit pas devant le flambeau de la raison; mais il y a quelque chose de poétique, de touchant, de sublime dans ce sentiment religieux du chrétien, qui demande la faveur de revoir le lieu où il reçut le baptême; et ce vieillard qui, après avoir vécu dans un temps agité par des passions politiques si violentes, si terribles, si sanguinaires, retrouve des larmes d'attendrissement en contemplant les restes de la paroisse de son père, quelque superstitieux qu'il soit d'ailleurs, me paraît un bien profond philosophe.

Regardez à vos pieds: les dalles sur lesquelles vous marchez sont brisées, on voit qu'elles ont souffert un choc violent; c'est que quand la nation battait monnaie avec les sonneries catholiques, on se servit des cloches de Saint-Jacques, et que les citoyens chargés de les enlever trouvèrent plus commode de les laisser tomber que de les descendre.

Mais ouvrez la porte qui est à votre gauche, montez quelques marches: vous voici mainte-

nant dans une grande pièce, vos regards peuvent s'élever à la hauteur de cent vingt-cinq pieds, et vous voyez l'intérieur de la tour dans toute son étendue. Deux plafonds divisaient autrefois cet espace en trois parties; maintenant rien ne sépare le sol de la terrasse qui termine la tour. Ces hautes murailles sont percées de plusieurs jours et de deux portes qui, par le moyen de balcons extérieurs, donnent sur l'escalier construit dans la colonne qui est à l'un des angles de la tour. Quel bel effet produisent les rayons du soleil qui pénètrent par toutes ces ouvertures! quelle magnifique décoration! Cette cuve de bois remplie d'eau, qui est au milieu de la pièce où vous êtes, est destinée à recevoir le plomb que l'on fait fondre dans la baraque de plâtre qui est sur la terrasse.

Gardez-vous bien de vous distraire des réflexions qui vous occupent, par le soin fastidieux de compter les marches; il y en a trois cent douze, le compte est fait sur le mur, vous n'avez pas besoin de vous en occuper. N'est-on pas heureux de monter un pareil escalier? Faites attention à la fraîcheur de ces murailles, au jour tantôt brillant, tantôt sombre, tantôt presque nul, dont vous êtes éclairé, et dites que cela n'est pas délicieux?

Mais nous avons déja beaucoup monté, il nous

reste encore du chemin à faire pour arriver au sommet de la tour, reposons-nous un instant. C'est ici qu'étaient placés *une sonnerie fort harmonieuse et un carillon fort musical*, qui annonçaient les fêtes, les morts et les mariages. Au bruit de ces cloches, la veille de l'Ascension, pendant les vêpres, on descendait de dessus de l'autel, où elle était placée, la châsse de bois doré et sculpté, qui contenait les reliques de saint Jacques et de saint Christophe, « et le lendemain ladite châsse étoit portée en solennelle « procession par les rues de la Haumerie et de la « Vieille-Monnoie, qui pour ce étoient tapissées « comme au jour de la Feste-Dieu; puis après, elle « étoit remise en son lieu. »

A propos de fêtes, je vais vous parler d'une inscription qu'on lisait sur un des piliers de Saint-Jacques; écoutez bien ceci, la chose en vaut la peine: voici des prêtres qui reconnaissent que la multiplicité des fêtes religieuses peut entraîner des inconvénients, et qui veulent y remédier; il faut croire que l'on cherchait à se soustraire au chômage, que l'on se cachait pour travailler, et surtout que les recettes de l'église s'en trouvaient mal, puisqu'enfin les prêtres eux-mêmes intercèdent auprès de l'évêque en faveur des travailleurs: voici cette inscription: « De l'autorité de « révérend père en Dieu, M. François, évêque

« de Paris, et à la supplication de vénérable et « scientifique personne Me Jean Bolu, docteur « en théologie, curé de ceste église, la feste et « solennité de la translation de M. saint Jacques « le maïeur, patron de ceste église, qui estoit « célébrée par chacun an, le pénultième jour « de décembre, a esté translatée au dimanche « d'après la feste des Rois, pour subuenir à « l'indigence des pauvres, eu égard à la multi- « plicité des festes qui sont après le iour de Noël. « Ce fut faict le dix-huitième iour de décembre « 1522. »

Maintenant que nous avons repris haleine, continuons; on peut remarquer, en montant, que le nombre des noms écrits au couteau sur la muraille augmente en raison inverse du nombre des degrés qui vous restent à franchir. Aussi regardez quelle multitude de noms sur les pierres de la balustrade qui entoure la terrasse, en voilà de 1564, de 1617, de 1830; voici des lettres entrelacées sur le flanc de ce sphinx; mais regardez sur le mur de cette baraque, dont je vous ai dit l'usage avant de monter, lisez ces lettres profondément creusées dans le plâtre : Vive la charte. 1830! Et là aussi on rencontre ces paroles si terribles dans les grands jours; ces mots sont entourés d'une foule de noms vulgaires; mais ceux-ci sont gravés sur la pierre, ils font partie du

monument, et les autres sont creusés dans une muraille de plâtre qui appartient à une construction sans solidité, sans avenir!...

Sur cette petite colonne, qui s'élève encore de quelques pieds au-dessus de la terrasse, et qui est surmontée d'un drapeau tricolore, était la statue du patron de la paroisse de M. saint Jacques. Je ne parlerai pas du spectacle qui s'offre aux regards de l'observateur placé au sommet de cette tour, « d'où l'on voit, dit Sauval, la « distribution et le cours des rues, comme les « veines dans le corps humain. » Voyez seulement l'espace compris entre les rues Saint-Jacques-de-la-Boucherie, des Arcis, des Écrivains, et du Petit-Crucifix; l'église occupait tout ce terrain. A la grande révolution, je parle de celle qui commença en 89, l'église fut débâtie, et les marchands de chiffons s'emparèrent de la place; car vous le savez, le marchand de chiffons et le marchand de ferraille sont deux êtres éminemment envahissants. Ne les avez-vous pas vus depuis deux ans disputer le quai aux Fleurs à ses légitimes propriétaires, et plus dernièrement encore, s'établir ensemble sur les débris d'une maison qu'on vient d'abattre sur le quai de la Mégisserie? Pour moi je déteste le marchand de chiffons et le marchand de ferraille.

L'église abattue, on vendit la tour, à condi-

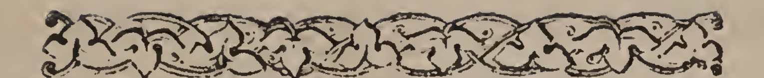
tion que l'acquéreur la conserverait, et l'industrie en prit possession. Les marchands de chiffons bâtirent des baraques, et finirent par former une brillante colonie. Leur établissement était dans l'état le plus prospère, quand un incendie détruisit, il y a une dixaine d'années, toutes les échoppes, qui n'étaient construites qu'en bois. Le marchand de chiffons ne céda pas; il est tenace, le fer et le feu ne peuvent lui faire abandonner le sol auquel il s'attache; il revint, et à la place des constructions de bois, il en fit de pierre, il s'entoura de grilles élégantes, étendit son commerce, devint frippier, et l'incendie qui avait dévoré ses possessions fut ainsi pour lui le commencement d'une existence nouvelle, plus glorieuse que la première.

J'ai entendu dire qu'il était question d'un projet vaste, d'une rue qui doit joindre le Louvre à la Grève ; la tour Saint-Jacques se trouverait au milieu, et l'on ferait une place à l'entour; enfin on embellirait ce quartier. Ce mot d'embellissement m'a fait trembler; il me semble déja voir ma tour environnée de maisons toutes blanches, entendre crier ces outils des ouvriers occupés à la gratter; je me figure ma rue du Petit-Crucifix détruite... Ah! détournons nos idées de ce triste tableau; peut-être, par hasard, les travaux qu'on se propose seront-ils exécutés avec

goût ! Descendons avec cette espérance de la terrasse, où je vous ai retenu trop long-temps; remercions ensemble celui qui nous a permis de visiter la tour Saint-Jacques-de-la-Boucherie, et vous, lecteur, adieu, au revoir.

AUGUSTE DE SANTEUL.





L'HOTEL-DE-VILLE,

OU

PARIS MUNICIPE,

DEPUIS 1789 JUSQU'A 1830.



(DEUXIÈME PARTIE.)

L'ordonnance de M. Necker divisa la ville en soixante districts, pour procéder à la nomination d'un électeur sur cent individus payant un cens de deux journées de travail, sorte d'assemblée primaire qui ne devait se réunir qu'un jour, et pour une seule opération, mais qui bientôt

se constitua permanente. Les électeurs nommés ainsi devaient se rendre à l'Hôtel-de-Ville pour procéder à la rédaction des cahiers ou remontrances, et à la nomination des députés, fixée, pour Paris, à quarante. On voit qu'il allait naître ainsi de nouveaux rapports entre les habitants; qu'il allait se présenter dans chaque subdivision locale des notabilités autour desquelles les masses se réuniraient, et créeraient une force qu'il serait difficile de contenir. C'était une sorte de nouveauté que d'être quelque chose; et cette première concession de puissance fut accueillie avec satisfaction, et exercée avec ordre. Par une raison qu'il n'est pas facile d'expliquer, les opérations électorales de Paris avaient été différées jusqu'à la nomination entière des députés du royaume, et l'assemblée était au moment de se réunir le 4 mai, qu'aucune disposition n'avait été prise pour Paris. Les districts furent convoqués tout à coup le 20 avril, et durent terminer leurs opérations en vingt-quatre heures, c'est-à-dire nommer un électeur et rédiger les bases d'un cahier de remontrances ou de vœu. La ville de Paris fit ouvrir l'assemblée dans chaque district par un échevin ou un conseiller de ville; mais dans la plupart des localités on ne reconnut pas ce droit, et on procéda par scrutin à la nomination du président et du commissaire, pour la

rédaction des cahiers, et enfin des électeurs qui devaient se rendre le lendemain à l'Hôtel-de-Ville. Ils se trouvèrent en effet réunis au nombre de quatre cents dans cet antique édifice qui, depuis plus d'un siècle, n'entendait plus résonner les mots de liberté, de pouvoir populaire. Ce fut un beau spectacle de les y voir prêter serment, non plus seulement au prince, mais à la patrie, non plus seulement sur la part qui devait leur revenir dans le paradis comme jadis, mais sur leur conscience, et les élans de patriotisme qui les animaient.

Les premiers articles du cahier qu'ils rédigèrent portaient la renonciation à tous les priviléges de noblesse, de droits féodaux accordés aux autorités municipales de la ville, et le vœu de voir créer bientôt une municipalité élective se renouvelant tous les trois ans, pour gérer les revenus communaux et aviser à toutes les améliorations dont la ville était susceptible.

Après la nomination des députés, et au moment de se séparer, le 10 mai 1789, les électeurs, par une sorte de prévision prophétique, s'étaient promis de se réunir périodiquement pour correspondre avec leurs députés; une salle dans l'Hôtel-de-Ville leur ayant été accordée à cet effet, ils s'y trouvèrent tous portés, tous établis au moment où les événements graves qui

commencèrent la révolution rendirent nulle l'action du gouvernement, et appelèrent l'intervention de citoyens respectables et amis du peuple pour modérer ses passions et maintenir l'ordre dans l'absence de toutes les autorités.

Elles avaient en effet disparu, et on vit alors sur quelles faibles bases reposait le pouvoir. Les fonctions de prévôt des marchands, d'échevins, de conseillers de ville, données, les unes à la faveur, d'autres à la vénalité, n'inspiraient aucun respect, aucune considération. L'intendant de Paris, M. Berthier, le lieutenant de police, M. de Crosne, étaient en fuite. Le châtelet avait cessé de juger; le parlement lui-même, si puissant jadis, si populaire en l'absence de tout autre contre-poids, n'était plus rien du moment où le peuple lui-même se faisait justice. L'assemblée des électeurs qui, les premiers jours, n'avait fait que délibérer sur la situation des affaires, se trouva donc former bientôt un point général de ralliement, un gouvernement de l'opinion vers lequel tous les vœux, toutes les espérances se portèrent. Le prévôt des marchands, les échevins, se réunirent à eux; les cours de justice leur envoyaient les prisonniers après leur interrogatoire; les districts réunis leur demandaient des ordres. Ces hommes courageux et zélés se déclarent en permanence, se partagent les fonctions, affrontent

tous les dangers pour parer à tous les besoins. Dès six heures du matin, le 14 juillet, l'Hôtel-de-Ville était rempli de députés des districts, de citoyens de toutes les classes, venant réclamer les charrettes qui avaient été arrêtées aux barrières, venant demander des fusils, des instructions, ou faire des offres de service. Paris présentait l'aspect d'un camp dont l'Hôtel-de-Ville aurait été le quartier-général.

Qui pouvait penser que quarante-un ans après, à la même époque, la même scène devait se reproduire, et que le peuple y viendrait replacer ce même drapeau tricolore, ce premier et dernier signal de son élan vers la liberté!

Entre ces deux époques enfermant dans un cadre près d'un demi-siècle, l'administration de Paris éprouve de notables changements. L'assemblée des électeurs, spontanée pendant les premiers jours de juillet, avait été remplacée, le 25 du même mois, par une municipalité provisoire composée de cent vingt députés des districts, sous le titre de *représentants de la commune*, qui eux-mêmes devaient céder leurs places à des autorités constituées par la loi. Un décret de l'assemblée constituante, du 14 décembre 1789, abolit toutes les municipalités du royaume, et les recomposa sur une base nouvelle.

On avait senti les inconvénients de la centra-

lisation des intendances et on se jeta peut-être dans l'excès contraire. Comme tout avait été mal autrefois, on crut que l'opposé était le mieux ; de là cette disposition à placer l'exécution dans les corps délibérants et à laisser l'interprétation des lois à chaque localité. La ville de Paris eut surtout à souffrir de cette mesure dans les premiers moments. Nous avons vu qu'elle était divisée en soixante districts, qui formèrent autant de centres d'autorité et l'image bientôt d'autant de petites républiques fédératives. Chaque district avait un conseil, dont il nommait le président et le vice-président, qui décidait de toutes les affaires de police administrative. Dans ce district il y avait un état militaire composé de cinq compagnies de cent hommes chacune, dont quatre de volontaires et une soldée; les officiers étaient nommés par les districts. Cette multitude d'administrations particulières causait un grand désordre. Ce qu'un district demandait était désapprouvé par un autre ; enfin de tous côtés il se manifesta le vœu de voir créer une municipalité définitive à Paris. L'assemblée des représentants de la commune confia ce soin à un comité de vingt-quatre membres, composé des citoyens les plus recommandables, tels que MM. Thuriot, Fouché, Condorcet, Sémonville, Mollien, etc. Leurs premières délibérations concernèrent les fonctions du pou-

voir municipal qui devaient consister, sous la surveillance et l'inspection du département,

1° A régir les biens et revenus communs de la ville;

2° A régler et acquitter les dépenses locales qui devaient être payées des deniers communaux;

3° A diriger et faire exécuter les travaux publics qui sont à la charge de la ville;

4° A administrer les établissements de bienfaisance qui appartenaient à la commune;

5° A veiller à l'exercice d'une police bien dirigée;

6° A exercer une police immédiate sur les subsistances et approvisionnements, de créer ou de conserver les établissements destinés à les assurer, etc.

7° Tout le contentieux de la police, des subsistances et approvisionnements, et autres objets du ressort de la municipalité, rentrait dans les attributions d'un tribunal à ce destiné, et désigné sous le nom de *tribunal de la ville.*

8° La force militaire, désignée sous le titre de garde nationale, fut subordonnée au pouvoir civil de la commune.

On proposa de la mettre aussi à la disposition des tribunaux pour prêter main forte à l'exécution de leurs jugements : cette proposition fut écartée. Après avoir établi les attributions, le

comité régla les devoirs des administrateurs, et voulut que ceux d'entre eux qui auraient signé les délibérations ou les arrêtés en fussent les seuls responsables;

Que ceux qui auraient refusé leur signature seraient tenus de les exécuter provisoirement en ce qui les concernait, avec la réserve d'en référer au corps ou au conseil municipal; faute par eux de recourir à ce référé, à la plus prochaine séance de l'assemblée municipale, les délibérations ou arrêtés leur devenaient personnels, et ils en assumaient la responsabilité.

Les administrateurs ne devaient avoir aucun maniement de deniers ni en recettes, ni en dépenses: les recettes étaient faites et les dépenses acquittées par le trésorier de la commune. Ils rendaient, tous les trois mois, le compte sommaire de leur administration au conseil municipal, et leurs comptes définitifs, chaque année.

Ces comptes devaient être imprimés, et chaque citoyen actif pouvait en prendre connaissance, et même des pièces justificatives, au greffe de la ville sans déplacement et sans frais.

Les administrateurs étaient de plus astreints, en tout temps, à donner connaissance de leurs opérations au maire, au corps municipal, au conseil général de la commune, lorsqu'ils en seraient requis; le procureur de la commune avait

également le droit d'exiger d'eux toutes les instructions qu'il jugerait nécessaires.

Le conseil général de la commune était composé de 216 membres, au moins, compris les membres du conseil municipal, et non compris le maire. Les assemblées de ce conseil étaient présidées par le maire; en son absence, par le président ou le vice-président élus dans le conseil général parmi les notables seulement, et en leur absence, par le doyen d'âge des notables présents à l'assemblée.

Le corps municipal était forcé de convoquer le conseil général, lorsqu'il s'agissait de délibérer sur des acquisitions ou aliénations d'immeubles; sur des impositions extraordinaires pour dépenses locales; sur des emprunts; sur des travaux à entreprendre; sur l'emploi du prix des ventes, des remboursements ou des recouvrements; sur les procès à intenter; et enfin sur des procès à soutenir, dans les cas où le droit serait contesté.

Tel fut le fond du projet de loi d'abord d'une municipalité provisoire, et enfin d'une municipalité définitive, tel qu'il fut arrêté par la loi du 21 mai 1790, qui régit la matière, sans exception, pendant deux années. Aux termes de cette loi la municipalité de Paris fut composée d'un maire, de seize administrateurs, de trente-deux con-

seillers, de quatre-vingt-seize notables, et d'un procureur de la commune.

Le maire, les administrateurs, les conseillers, les notables, et le procureur de la commune, étaient élus par les citoyens actifs, et ne pouvaient être destitués que pour forfaitures préalablement jugées.

Le maire et les seize administrateurs composant le bureau, les trente-deux conseillers réunis au bureau, formaient le conseil municipal. On donnait la dénomination de *conseil général* à la réunion du conseil municipal et des quatre-vingt-seize notables.

Lorsqu'il s'agissait de délibérer sur des objets d'une importance majeure, ces circonstances étaient indiquées par la loi avec une précision qui ne laissait rien à désirer.

Le travail du bureau était divisé en cinq départements : 1° celui des subsistances; 2° celui de la police; 3° celui des finances; 4° celui des établissements publics; 5° celui des travaux publics.

Chaque département rendait compte de ses opérations au conseil municipal, et le maire les surveillait tous.

Enfin la loi établissait une force militaire, sous le nom de *garde nationale parisienne*, dont elle

donnait la direction et le commandement au conseil municipal.

Par l'effet de cette organisation, la police, jusqu'alors dans la justice, en sortait et passait dans les attributions de la municipalité. Le maire et la section du bureau, dite *de la police*, en étaient chargés, et l'exerçaient sous la surveillance du conseil municipal.

Cette organisation était vraiment municipale et le produit complet de l'élection. Pendant les deux années qu'elle fut en vigueur, la ville de Paris fut administrée avec ordre, justice et économie; les hommes les plus respectables et les plus éclairés ne dédaignèrent point d'en faire partie; et si jamais on veut revenir à un ordre de choses vraiment émané de la communauté, c'est aux lois et institutions de ce temps qu'il faudra revenir.

Cette forme d'administration dura jusqu'au 10 août 1792, époque de tristes et importantes innovations qui détruisirent la monarchie constitutionnelle, comme le 14 juillet avait anéanti l'ancien régime, qui finirent même le pouvoir municipal; car on ne peut appeler de ce nom l'envahissement de ces fonctions par quelques hommes violents qui dans chaque section surent imprimer la terreur à la masse des citoyens paisibles et industrieux. . . . .

Un plan d'insurrection contre ce qui restait de la monarchie est habilement conçu; un comité insurrectionnel, semblable à la faction des Seize, établit comme elle un foyer d'action dans chaque quartier, et les chefs connus ou cachés de l'attaque du 10 août veulent exploiter leur sanglante victoire.

Des commissaires des sections, au nombre de cent quatre-vingts, se rendent à l'Hôtel-de-Ville, y suspendent la municipalité, cassent les juges de Paris, nomment de leur pleine autorité Santerre au commandement de la garde nationale, et l'assemblée législative, obéissant à cette nouvelle autorité, ordonne que les quarante-huit sections nommeront chacune un membre pour remplir la charge d'administrateur du département. C'est de cette nomination et de la loi du 30 août et 2 septembre qu'est née la trop célèbre *commune de Paris*, qui gouverne non seulement la capitale, mais le royaume, et ne se soumet déja plus aux ordres de l'assemblée. Elle s'arroge le droit de donner seule les passe-port; elle envoie aux armées des commissaires plus puissants que les généraux mêmes. Elle ordonne que Louis XVI occupera le Temple au lieu du Luxembourg, où l'assemblée l'avait envoyé. Sur la proposition de Robespierre, l'ancienne administration est réduite au seul recouvrement des impositions; la

ville tout entière est déclarée en état de suspicion. Des visites domiciliaires s'exécutent dans chaque maison; les prisons sont encombrées d'innocentes victimes; enfin la police, qui du gouvernement était passée, en 89, à la municipalité, passe alors de celle-ci aux sections, et des sections dans chacun des clubs qui les dirigent. Mais de plus sanglantes résolutions devaient sortir du nouveau pouvoir; la populace et les hommes qui l'entraînent s'asseyent au pouvoir, ils s'y enivrent. L'approche des étrangers excite toutes les passions; elle est pour les uns la cause, pour d'autres le prétexte d'attentats horribles.

Les massacres de septembre, pour lesquels un crédit est ouvert à la ville sous le nom de *justice du peuple*, sont le prélude à ces sanglantes orgies. Bientôt ce parti même, considéré comme trop modéré, est renversé par un plus violent, par les assassins du 31 mai. Tout ce que la capitale renferme de respectable, d'éclairé, est jeté dans les prisons et traîné de là sur l'échafaud; la jeunesse, le talent, la beauté sont immolés à la fois; jusqu'à ce que les excès même du crime obligent Robespierre à retourner contre ses odieux complices les armes qu'ils employèrent pour lui. Hébert, Chaumette, Pache, Ronsin tombent à leur tour [1]; Danton et Marat ne sont

[1] Les procès-verbaux des décisions prises par la commune

plus là pour défendre la commune, qu'ils avaient érigée en puissance; et si Robespierre parvient à renverser un reste de force dans la convention, rien ne s'opposera plus à sa sanglante dictature: mais là se trouvent des hommes plus habiles et plus hardis; on le devine, on le prévient, on l'attaque; il se réfugie à l'Hôtel-de-Ville, siége éternel de la puissance populaire, à l'Hôtel-de-Ville qui devient sa citadelle. La convention et la commune présentent aux deux extrémités de Paris les deux pouvoirs rivaux dont la malheureuse France doit subir le joug. « Mon royaume « pour un cheval, » s'écriait Macbeth; et un cheval que Robespierre eût monté dans ce jour terrible lui eût peut-être alors valu un royaume; mais il délibère lorsqu'il fallait agir; il méconnaît l'élément de sa puissance: autour de lui, sur la place même de la Grève, sont rangés les canons qui ont renversé, au 10 août, une monarchie de douze siècles; les mêmes hommes qui les gardent n'attendent que la présence d'un chef hardi qui veuille les conduire; il ne s'en présente point, et le mouvement des affûts qui retourne les pièces contre l'Hôtel-de-Ville, a décidé le système qui va prévaloir.

sont un monument singulier de barbarie et d'absurdité; on y trouve décrétée la destruction des portes Saint-Denis et Saint-Martin et d'une grande partie des autres monuments de Paris.

Sans doute ce système ne sera plus celui de la terreur, sans doute l'antique édifice populaire ne sera plus le théâtre d'atroces complots; mais la république et le pouvoir municipal sont détruits à la fois. La convention, sur le rapport des comités de sûreté générale, de salut public et de législation, décrète, d'après l'avis de la majorité des sections, que la commune de Paris sera administrée par des commissions nationales[1] nommées par la convention, et ces commissions se partagent les différentes fonctions, et il en fut ainsi jusqu'en l'an IV, époque de la création du directoire.

La ville de Paris fut alors divisée en douze municipalités, dont l'administration fut confiée au département de la Seine, composé de sept administrateurs, parmi lesquels trois furent spécialement chargés de l'administration de la commune : le premier pour les contributions; le deuxième pour les travaux, les secours publics, l'enseignement public; le troisième pour la police administrative, civile et militaire, et les subsistances.

La loi de pluviose an VIII substitue à ces administrateurs deux préfets, l'un du département, remplissant à peu près les fonctions du

[1] 14 fructidor an 2; voy. le tableau ci-joint.

prévôt des marchands, et l'autre de la police, représentant ce qu'était alors le lieutenant-général de police; ces deux fonctions, dépendantes de l'autorité supérieure, firent disparaître les derniers vestiges du régime municipal [1].

Un retour progressif vers la concentration de l'autorité commença, et il ne cessa point à travers le directoire, l'empire et la restauration. Au mode électoral succèdent les nominations arbitraires; les meilleurs esprits, frappés des maux qu'ils ont soufferts, méconnaissent le principe par crainte de l'abus, et l'action de la communauté disparaît entièrement sans laisser de regrets. Le génie de Napoléon, jaloux de tous les bienfaits comme de tous les pouvoirs, entreprend de procurer au peuple le bien-être et la richesse pour le dédommager de la liberté; il veut accaparer la reconnaissance comme la gloire : aussi les plus grands travaux, les plus grandes entreprises ne l'effraient point pour parvenir à ce but, et jamais les intérêts matériels de la ville de Paris n'ont été si étudiés ni si protégés.

Paris, tel que le concevait Napoléon, tel qu'il

[1] « Ainsi ont disparu, dit le respectable Henri de Pansey, dans la ville de Paris, jusqu'aux traces du régime municipal, et cette reine des cités se trouve aujourd'hui absolument étrangère à l'administration de son patrimoine et à la disposition de ses revenus. » (*Du Pouvoir municipal et des Biens communaux.*)

fût parvenu à le créer, aurait surpassé, en peu de temps, ce qu'il faudra demander à un avenir peut-être très-éloigné. Monuments, gloire, immenses constructions d'utilité publique, marquent la durée si courte de ce règne.

Ici c'est un nouveau fleuve qui arrive soutenu à quatre-vingts pieds au-dessus de la rivière pour joindre la haute et la basse Seine, le commerce du nord à celui du midi, et répandre ses eaux sur toutes les places, près de toutes les maisons. Là ce sont des abattoirs semblables à des casernes, ailleurs des casernes semblables à des palais. Les rues s'élargissent, les marchés se développent, s'abritent; de nouveaux ponts unissent de nouveaux quais; des arcs de triomphe, des colonnes monumentales décorent les différents quartiers en retraçant les différentes victoires.

Le Louvre, cet antique chef-lieu de notre histoire, forteresse de Philippe-Auguste et palais de Louis XIV, sort d'un amas de décombres et d'ignobles masures, et une rue immense, partant de sa colonnade à l'Hôtel-de-Ville, va joindre les deux Paris, assurer leur communication, et rendre impossible toute action séparée tendant à compromettre ou à diviser l'autorité; idée grande en politique, importante pour la salubrité, magnifique sous le rapport des arts. Mais au milieu

de toutes ces grandes créations, ne demandez point quels sont les progrès qu'aura faits le peuple en lumières et dans l'exercice de ses droits. Rien de ce qui tient à sa vie morale, intellectuelle, n'a été encouragé, n'a même été admis. Comme un grand enfant, il est soigné dans la maison paternelle; mais l'administration lui en est interdite; ses affaires sont conduites par des hommes que la volonté seule d'un ministre désigne, qui n'ont aucun compte à rendre à leurs concitoyens, aucune obligation de s'occuper de leurs intérêts, et qui ne jouissent parmi eux d'aucun crédit pour obtenir les sacrifices nécessaires à l'achèvement des travaux commencés.

Aussi, à la chute de Napoléon, ses grandes entreprises sont-elles tout d'un coup suspendues, ses monuments sont encore à peu près dans l'état où il les a laissés, et l'intérêt le plus général n'a point de centre d'autorité, ni même d'organe pour se faire entendre des autorités.

La loi du 28 pluviose an VIII, qui recompose tout le système départemental de la France, renferme à peine quelques articles pour l'organisation municipale de Paris : elle établit, art. 16 :

« A Paris, dans chacun des arrondissements mu-
« nicipaux, un maire et deux adjoints seront char-
« gés de la partie administrative et des fonctions
« relatives à l'état civil.

« Un préfet de police sera chargé de ce qui « concerne la police, et aura sous ses ordres des « commissaires distribués dans les douze muni- « cipalités.

« Art. 17. A Paris, le conseil du département « remplira les fonctions de conseil municipal. »

L'article 2 de la même loi, qui borne à vingt-quatre le nombre des membres du conseil municipal, se trouve contraire à l'art 15, qui détermine que le conseil municipal des villes au-dessus de cinq mille ames, serait de trente membres.

Ces dispositions brièvement énoncées laissèrent un vaste champ à l'interprétation et à l'extension des pouvoirs dans les autorités supérieures[1]. Ainsi les attributions mal fixées des maires diminuèrent progressivement, et se trouvèrent réduites à peu près aux registres de l'état civil et à la présidence des bureaux de bienfaisance[2]. Napoléon, en les annulant ainsi, chercha cependant à les en dédommager par des faveurs personnelles; il décida que les maires et adjoints de Paris, après cinq ans d'exercice, recevraient la légion-d'honneur, et le doyen du corps municipal était appelé au sénat.

Le conseil municipal fut également restreint et dans son nombre et dans ses attributions; il

[1] Décret explicatif du 4 juin 1806.

[2] Ordonnance du 8 août 1821.

ne fut composé que de vingt-quatre membres présents, et bientôt réduit à seize[1], tandis que toute ville au-dessus de cinq mille ames eut trente conseillers, et que la loi de 1790 portait pour Paris ce nombre à cent quarante-six. Ses attributions étaient bornées à *délibérer et voter* sur les questions qui lui étaient soumises, sans aucune initiative ni contrôle des opérations de l'administration. Les membres de ce conseil, nommés d'ailleurs par le chef de l'État sur la présentation du préfet[2], se trouvaient entièrement sous sa dépendance; et d'un autre côté, la juridiction du préfet de police tendait à s'accroître indéfiniment par l'importance que l'empereur attachait à ses fonctions et à l'action directe qu'il était bien aise d'exercer par lui.

Cet ordre de choses convenait trop à la restauration pour qu'on pût espérer d'y voir apporter quelques changements; aussi l'administration de la ville de Paris fut-elle envahie comme toutes les autres, et le conseil municipal livré à l'influence de la cour et du système dominant; on vit alors les revenus de la ville employés à bâtir

[1] Arrêté du 25 vendémiaire an IX.

[2] Le sénatus-consulte de thermidor an X apporta un changement à ce mode, mais qui ne fut point suivi pour Paris; il consistait à nommer les membres des conseils sur une liste de candidats présentés par les assemblées cantonales.

des chapelles, des monuments expiatoires, à donner des subventions au domaine de Chambord. Les mots de nation, de patrie, de liberté, disparurent des discours prononcés au nom de cette capitale du monde civilisé réduite à l'état de la *bonne ville de Paris* dans toute l'acception servile de ce mot. Les abus de cette administration auraient pu même s'étendre plus loin; car ils n'avaient pour contrôle, pour limite, ni la publicité, ni l'examen des Chambres dans les dépenses de l'État; et s'ils n'ont pas été plus multipliés, il faut en rendre grace au caractère intègre et aux lumières de M. le comte de Chabrol [1], qui sans doute n'eut pas la force de lutter contre le système prépondérant, mais qui en adoucit, autant que possible, les effets, et profita de son influence pour un grand nombre d'utiles améliorations.

Alexandre DE LABORDE.

[1] C'est à lui qu'on doit la conservation et le perfectionnement de l'enseignement mutuel dans la capitale, l'établissement des trottoirs, et de notables améliorations dans les hôpitaux et les prisons.





LA MAISON DE MALHEUR

DES FLAMANDS.



Si vous voulez voir la *Maison de malheur des Flamands*, il vous faut suivre la ligne du boulevart, traverser la solitude du passage Vendôme, entrer dans la rue Dupuis, vous risquer entre l'avenue des deux rotondes de boutiques qui forment le Temple, et arriver jusqu'à l'extrémité de la rue de la Corderie, en face de la

porte cochère surmontée d'un n° 1 presque effacé.

Là, autorisé par de nombreux écriteaux d'appartements à louer qui se balancent aux ais disjoints de cette porte, vous monterez au troisième étage, par un escalier qui se trouve à gauche dans la cour : une fois au quatrième étage, vous ouvrirez une des fenêtres intérieures, et vous vous trouverez nez à nez avec la *Maison de malheur des Flamands;* maison enfouie au milieu de culs-de-sacs, de ruelles étroites, et qui, basse et toute petite, ne s'aperçoit distinctement, au milieu de ses voisines à quatre étages, que des fenêtres indiquées.

Si la *Maison de malheur des Flamands* n'a qu'un étage, en revanche elle a deux toits : l'un, en tuiles couvertes de mousse, et dont la pluie et le vent ont arrondi les angles et angulé la surface plane; l'autre, moderne, eu égard au premier, étale prétentieusement ses petites ardoises brunes. Malgré cinquante années au moins d'alliance, ces deux toits grimacent entre eux et ne savent point s'harmonier. Il y a entre les fétissures de terre cuite et les fétissures minérales, une ligne de démarcation bien distincte, que, dans le temps peut-être, a bouchée un peu de mortier, mais qui, devenue depuis lors le domaine de la pluie, forme une manière de ruis-

seau, probablement le Rubicon des deux toits.

Deux toits constituent deux mansardes : il y en a une aristocratique, avec les fenêtres à grandes vitres ; avec la barre transversale pour appuyer les bras du locataire, lorsqu'il veut regarder dans la rue, et appeler le marchand de légumes qui passe. La seconde, petite, comme l'infortuné Ragotin au spectacle, s'efforce de lever la tête derrière le dos de son arrogante rivale, et de prendre de la sorte sinon un peu de vue, du moins un peu d'air et de jour. Mais en désespoir de cause, le locataire de cette mansarde en a garni l'étroite ouverture avec des hautes tiges de capucines, des débris de pots où végètent des rosiers et un pommier nain qui montre successivement de mois en mois des fleurs grèles et des fruits avortons. Ces fruits tombent tous rongés de vers, excepté quelquefois une pauvre pomme pâle, ridée, biscornue, sans saveur, et devant laquelle s'extasie pourtant du matin au soir un vieux homme à l'air vénérable.

La maison dont je vous parle, la plus laide et la plus pauvre du quartier, en était, au quinzième siècle, l'une des plus belles et des plus riches. Il fallait voir sa façade de bois, sculptée de figures bizarres, ses pignons pointus, ses portes de chêne, et son enseigne peinte aussi bien qu'un missel, sur la tablette de laquelle on voyait un cygne dont

le cou s'enlaçait à une croix d'or : le tout surmonté de cette légende : *Au signe de la croix.* C'est là que demeurait Michel Watremetz, venu de Flandre, le plus riche et le plus habile rubricateur qui se trouvât dans la ville de Paris. Il n'y avait que lui pour fabriquer comme il faut les volumes de la sainte Bible, et quinze apprentis passaient toute la journée à peindre et à écrire des copies du livre saint; copies que revoyait soigneusement Michel, pour l'exactitude du texte.

Il était aidé à cela par sa jeune et jolie fille, Odette, laquelle, tandis que son père collationnait des yeux le manuscrit, le lisait, elle, à haute voix, afin qu'il ne pût y avoir ni de mots oubliés, ni de passages tronqués. Odette faisait la joie de son père et la passion de tous les jeunes rubricateurs, qui plus d'une fois en la regardant faisaient par mégarde des taches à leur vélin, et oubliaient de transcrire exactement les mots de la Bible. Quant à Odette, elle ne prenait point garde à eux, par une bonne raison : c'est qu'elle avait pris trop garde à un jeune Allemand, arrivé depuis peu à Paris, et qui était venu demander de la besogne au rubricateur. Il y avait mis pour condition, néanmoins, qu'il travaillerait chez lui; et il laissa, en garantie du vélin qu'il emportait, une riche chaîne d'or dont il ornait son chaperon.

Gaspard Hantz, ainsi nommait-on l'Allemand, au lieu de passer assidûment les journées à peindre des bibles, ne songeait qu'à se promener et à jouir de la vie. Fastueusement paré, on le rencontrait du matin au soir, le poing sur la hanche, et faisant les yeux doux aux belles. Souvent même il venait dans l'atelier de maître Michel, et là, s'asseyant sur le coin d'une table, il souriait à Odette, il lui murmurait à l'oreille des paroles qui la troublaient, et il finissait toujours par emmener avec lui quelques uns des apprentis, qu'il hébergeait galamment à souper. Cela n'arrangeait point maître Michel, et il se félicitait tout bas d'avoir pris en gage la chaîne de Gaspard, tant le vélin lui semblait aventuré.

Point du tout. Un mois s'était à peine écoulé, que Gaspard arriva, par un beau matin, avec sa bible terminée. Jamais caractères n'avaient présenté une régularité semblable; jamais il n'y avait eu moins d'erreurs dans la copie. Aussi, Michel dit-il en avenant ses écus d'or, et en hochant la tête :

— Ce n'est point vous, garçon, qui avez peint cette bible : un an n'aurait point suffi à pareil travail, et vous l'apportez complet au bout d'un mois!

— Je l'ai si bien fait, que j'offre de recommencer semblable chose en quinze jours.

— J'accepte, répliqua maître Michel.

Quinze jours se passèrent durant lesquels Gaspard ne changea rien à sa vie joyeuse : au bout des quinze jours il apporta la bible.

Maître Michel la collationna, et quand il eut fini, c'est-à-dire une semaine après, il complimenta Gaspard, en lui disant : Je n'ai trouvé que trois fautes, les trois mêmes que j'avais trouvées dans la première bible.

Le vieillard ne trouva pourtant rien de bien étonnant à cela : ce pouvait être après tout une de ces manies qui viennent aux personnes faisant des métiers d'habitude, et ce que l'on appelle en termes d'art des tics. De nos jours, les compositeurs d'imprimerie, entre autres, en contractent de semblables, et il est des fautes dans lesquelles ils retombent constamment, quoiqu'ils sachent qu'ils commettent une faute et qu'ils aient l'habitude de la commettre.

Au bout d'une année, Gaspard avait fourni à maître Watremetz quinze bibles ; c'est-à-dire, plus que n'auraient pu en écrire trente rubricateurs. Maître Watremetz renvoya donc plusieurs de ses apprentis, qui, mécontents et jaloux, menacèrent Gaspard de leur vengeance.

Sur ces entrefaites, maître Michel proposa à Gaspard de venir demeurer en son logis. Gaspard céda d'autant plus volontiers à cette demande, qu'il aimait éperdûment Odette, et qu'Odette,

nous l'avons dit, le payait d'un tendre retour. Le bon jeune homme ne comprit pas que le vieux Flamand ne l'attirait chez lui que pour l'épier : car il était évident que Gaspard ne transcrivait point les bibles qu'il fournissait à Watremetz : il y avait là-dessous quelque mystère. Il importait au rubricateur de le pénétrer, et il s'était dit qu'il fallait qu'il le pénétrât.

A toutes ces réclamations du père d'Odette, Gaspard alléguait toujours qu'il travaillait la nuit; et en effet, la nuit, une lampe brillait sans cesse dans sa chambre. Mais quand le vieillard vint écouter à la porte, il entendit le ronflement sonore du jeune homme, témoignage irrécusable d'un sommeil de bon aloi.

Enfin ne parvenant à rien découvrir, il adressa des questions si pressantes à Gaspard que celui-ci lui répliqua :

— Eh! bien, oui, cela est un secret, un secret qui peut faire la fortune d'un homme, et même de deux. Donnez-moi en mariage votre fille Odette, et je vous dirai, mon secret, et nous deviendrons riches à bientôt nous passer de vendre des bibles.

Alors, il lui apprit qu'un art merveilleux venait d'être inventé en Allemagne, et que cet art permettait de reproduire avec une rapidité inconcevable des bibles et d'autres livres; que grâce

à la mobilité des caractères employés, la correction la plus sévère devenait chose facile : « J'ai encore trente bibles en dépôt chez un ami dévoué, ajouta Gaspard ; je puis m'en procurer cent, si je le veux. J'aurais pu les vendre moi-même, mais cela aurait éveillé l'attention. On est assez porté, dans votre pays, à expliquer par la magie ce que l'on ne comprend pas, et je ne me soucie point de démêlés avec la hart et le bûcher. Voilà pourquoi je me suis présenté chez vous comme clerc rubricateur. »

Malgré les explications de Gaspard, le vieux Watremetz ne se sentit tout-à-fait à l'aise qu'après avoir reçu du jeune homme le nom et l'adresse de Schœffer, le vendeur et le fabricant de bibles, et une note détaillée sur les moyens de correspondre avec lui.

Pendant ce temps-là se faisaient les apprêts de mariage de Gaspard et d'Odette. Les noces étaient fixées à huit jours, quand un matin, l'un des anciens clercs de maître Michel entra chez lui magnifiquement vêtu, et lui apprit que, grâce à la mort d'un parent éloigné, il se trouvait des plus riches, et que son père venait d'être nommé prévôt des marchands : amoureux d'Odette, il mettait à ses pieds sa nouvelle fortune.

La figure de Watremetz s'allongea de se voir dans la nécessité de renoncer à l'alliance d'une

famille si fortunée! Maudit Gaspard, qui le prive de l'honneur de marier sa fille au fils du prévôt des marchands!

— Gaspard! Quoi, j'ai pour rival Gaspard, ce misérable qui a vendu son âme au diable, en échange du secret de fabriquer lorsqu'il veut des manuscrits! La justice tient la main levée sur lui, et le frappera bientôt. Cette affaire a pensé vous devenir funeste à vous-même; on vous accusait d'être son complice. Heureusement par le crédit de mon père j'ai fait taire de semblables soupçons. Pour Gaspard, rien au monde ne pourrait l'ôter à la hart qui l'attend. »

Hélas! tout cela ne se trouvait que trop réel. Le malheureux Gaspard fut jeté en prison : en vain il invoqua le témoignage de maître Michel, en vain il voulut donner des éclaircissements pour prouver son innocence, on le jeta dans des instruments de torture, on lui fit avouer, à force de douleurs, son association imaginaire avec le diable, et il fut condamné au feu, à faire, avant le supplice, amende honorable sous le porche Notre-Dame et devant la maison du rubricateur. Toutes les bibles que l'on avait trouvées chez lui furent données au couvent des Bénédictins, qui les bénirent, les exorcisèrent et les vendirent à leur profit.

Arrivé devant le logis du rubricateur, le pa-

tient, au lieu de réciter les paroles de l'amende honorable, agita ses fers les uns contre les autres, et se dressant, montra son visage pâle et son œil étincelant de menace :

— Je suis victime de la trahison et de l'ingratitude, s'écria-t-il ; tu le sais bien, Michel, qui es là à m'écouter, et qui tâches de faire bonne contenance. Tu aurais bien voulu, n'est-ce pas, que mes juges ne t'obligeassent point à cette dernière entrevue. Eh! bien, merci, adieu, et malheur! Malheur, car quiconque né en Flandre viendra reposer sa tête sous le toit de cette maison prendra de l'infortune pour toute sa vie, à commencer par toi, Michel. Maintenant, vous autres, menez-moi au bûcher.

Trois mois après, maître Michel pleurait et s'arrachait les cheveux sur le tombeau de sa fille. Six mois après, un incendie dévorait la maison et toute la fortune de maître Michel. Un an après, maître Michel, devenu fou, errait demi-nu, dans les carrefours de Paris, tendant la main, pour obtenir de quoi manger, et amusant par des propos sans suite la canaille et les enfants.

Déja si terriblement vraie à l'égard de maître Michel Watremetz, la prédiction de Gaspard ne se réalisa que trop par la suite. Est-ce hasard, est-ce l'effet de la malédiction d'un mourant? C'est hasard, nous ne pouvons admettre d'au-

tres causes, et néanmoins, il faut le dire, ce hasard a quelque chose de bien étrange.

Onze Flamands, à ce que raconte la tradition du Temple et de la rue de la Corderie, vinrent habiter la Maison de malheur, et des onze, pas un seul ne put échapper au sort funeste dont l'avait menacé la prédiction de Gaspard. L'un fut assassiné par des brigands, l'autre se jeta dans la Seine ; il y en eut que l'on étendit en place de Grève, sur une roue : les moins à plaindre succombèrent à d'horribles maladies, et s'éteignirent après avoir supporté ce que la misère a de plus âpre. — Je ne veux vous conter que les aventures des deux derniers Flamands qui habitèrent la Maison de malheur.

L'un, Jean-Paul Labadie, arriva un beau jour de Flandre avec une somme assez ronde, dont il acheta un magasin de mercerie fort achalandé, et dans lequel un Alsacien avait fait une fortune rapide. Ce magasin était établi à la *Maison de malheur des Flamands*. Malgré les menaces de la tradition, Jean-Paul fit marché avec l'Alsacien, et deux années se passèrent, au bout desquels, s'applaudissant des succès de ses affaires, il épousa une jeune et jolie fille du quartier du Temple, à laquelle sa beauté devenue populaire valait le nom de la *Belle du Temple*. Un soir que Jean-Paul s'en revenait chez lui, on

l'arrêta de par le roi; on lui montra une lettre de cachet, et il fut jeté dans un cachot de la Bastille.

Jugez de son désespoir!... Ce désespoir dura vingt années. Vingt années, Jean-Paul ébranla de ses mains les barréaux de fer de sa prison; vingt années il resta là, ignorant pour quels motifs on l'avait plongé dans un cachot. A la fin, un jour on le rendit à la liberté, grâce à la visite que fit par hasard à la Bastille je ne sais quel persónnage qui le prit en pitié.

Ce fut alors seulement qu'il connut la vérité; c'était à la demande du marquis de Beaufremont qu'il avait été mis à la Bastille. Le marquis, voulant se débarrasser d'un mari importun et se trouver tout à fait à l'aise pour faire sa maîtresse de la *belle du Temple*, avait obtenu sans peine une lettre de cachet contre Jean-Paul. Une fois sa victime oubliée et jetée là, dans la fange et dans la misère, le séducteur avait oublié le mari, et le mari était demeuré vingt ans à la Bastille.

Voici maintenant l'histoire de la dernière personne de Flandre qui habita la Maison de malheur.

C'était une jeune fille, une parente de celui qui trace cette notice sur la Maison de malheur des Flamands; une jeune fille, belle et

douce; un ange qu'un mauvais sort vint jeter dans ce lieu de malédiction.

Héloïse Pennequin pouvait, comme André Chénier, poser un doigt sur sa tête défaillante, et dire en soupirant : *J'avais là quelque chose.* Comme lui, elle est morte à l'âge des illusions, à cet âge où l'on croit encore à l'amitié, à l'amour, au bonheur; à cet âge où les prestiges de l'esprit, de la beauté et de la jeunesse, peuvent jeter sur la vie qui échappe un long regard de regret et de douleur.

Hélas! de tous ceux qu'elle chérissait avec une tendresse si vive, un bien petit nombre a conservé quelque souvenir de la pauvre Héloïse. On peut sans crainte aujourd'hui dire son nom devant eux, pas une larme ne coulera; on n'exhalera point un soupir.... Il y a dix-huit ans qu'elle est morte; et quel regret survit à dix-huit années? Son père était un homme d'une imagination ardente, mais désordonnée. Employé dans les fournitures de l'armée de Russie, il gagna des sommes considérables qu'il dissipa en folles dépenses. Les événements de 1815 le laissèrent sans emploi. Il lui fallut revenir, presqu'aussi pauvre qu'il en était parti, au sein d'une famille nombreuse.

Habitué au superflu et à la prodigalité, déja il ne supportait que péniblement des veilles pro-

longées bien avant dans la nuit par le travail. Exténuée de fatigue et de misère, sa femme vint à succomber.... Alors un découragement absolu s'empara de l'infortuné, que minait sourdement une maladie d'épuisement et de langueur.

L'aînée de quatre enfants, et atteinte elle-même d'une phthisie pulmonaire, Héloïse oubliait ses propres souffrances pour consoler son père. Ni l'aigreur de ses plaintes, ni les brusqueries que lui arrachait le désespoir, ne purent décourager le zèle de cette angélique créature. Elle était toujours là, devançant les désirs du malade, adoucissant l'excès de sa douleur, et sachant par de tendres caresses le soustraire aux remords de sa folle conduite.

Mais les forces de la jeune fille trahirent son courage; il lui fallut renoncer au travail qui nourrissait toute une famille nombreuse; il lui fallut succomber sous le poids de la maladie : quand son père, avant d'expirer, imposa des mains défaillantes sur le front de l'enfant dont la piété avait adouci ses derniers moments, elle-même n'avait plus à vivre que peu de jours.

Héloïse avait toujours cultivé en secret la poésie. Rarement elle communiquait, même à l'amitié la plus intime, ces émanations d'une âme douce et passionnée; car le génie a aussi sa pudeur. Et puis, en écrivant, elle cédait au besoin

d'exprimer ce qu'elle éprouvait, et non pas à un vain désir de gloire. Ce n'est point pour être écoutée que la fauvette chante dans les bois?

Mais lorsque la jeune fille se vit en face de la mort, sa voix devint moins timide et plus harmonieuse. Le front pâle, appuyé sur une main à demi glacée par le froid du trépas, elle traçait de l'autre, avec une rapidité merveilleuse, des vers imparfaits, sans doute, mais où se révélait à chaque instant une sensibilité extrême, une imagination rêveuse, une poésie pleine de rhythme et de mélodie.

On éprouve je ne sais quel charme douloureux à lire ces fragments, premier jet d'une pensée incomplète, et que la mort n'a point laissé achever. On ne reste point froid devant l'idée d'une adolescence flétrie si vite, d'une voix suave si précocement étouffée.

La veille de sa mort, le 20 décembre 1816, elle avait commencé une élégie, dont elle n'a tracé que les premiers vers. Je vais transcrire ici ces dernières paroles d'une mourante; elles semblent réaliser la tradition antique qui donne au cygne expirant des soupirs harmonieux et des chants pleins de douceur.

CLAIRE.

La nuit, dans un hospice, une vierge pieuse,
Seule, près d'un mourant, veillait silencieuse.

Du rosaire ses doigts parcouraient les saints nœuds;
Pour le pauvre malade elle formait des vœux,
Et le regard fixé sur sa couche grossière
Attendait qu'il ouvrît sa débile paupière.
Mais il a soupiré; son front pâle et flétri,
Lentement soulevé, retombe appesanti.
La fille du Seigneur doucement l'encourage,
De ses lèvres approche un pur et doux breuvage.
Immobile, sur elle il attache les yeux:
« Oh! ne fuis pas, dit-il, bel envoyé des cieux!
J'aime tant les accents de ta voix consolante!
Ces traits qu'a desséchés une fièvre brûlante,
Les cris d'un malheureux qui ne sait que gémir,
Ange consolateur, ne te font pas frémir?
Tes pleurs mouillent mon front... N'es-tu pas comme un rêve
Que suit un long regret, qu'un léger bruit enlève?
Oh, ne fuis pas! Ou bien que tes ailes d'azur
M'emportent avec toi, loin de ce monde impur. »
Sur le pudique front de la vierge ingénue,
Une douce rougeur soudain s'est répandue.
« Je ne suis pas, dit-elle, un ange du Seigneur.
Orpheline, en naissant condamnée au malheur,
On m'admit par pitié dans cette humble retraite;
Un funèbre linceul fut posé sur ma tête;
On récita pour moi les hymnes du trépas,
J'abjurai les mortels que je ne connus pas...
Et pourtant leur aspect a pour moi bien des charmes:
Si d'un infortuné je puis sécher les larmes;
Oubliant les douleurs dont il est accablé,
S'il sourit à ma voix et s'endort consolé,
Claire est heureuse alors comme une sœur chérie
Qui près du lit d'un frère, à genoux veille et prie. »

. . . .

Le nom d'Héloïse ne lui survivra point; mais peut-on s'empêcher de donner un regret à tant de jeunesse, de vertus et de génie frappés avant le temps? Peut-on ne pas lui appliquer ces paroles de Bossuet : « Elle a passé comme l'herbe des « champs. Le matin, elle fleurissait, avec quelle « grâce! vous le savez, et le soir elle a été flétrie « et foulée aux pieds?»

Voilà l'histoire de *la Maison de malheur des Flamands*.

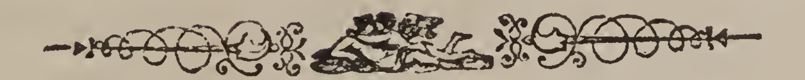
S. Henry BERTHOUD.





LE

JARDIN DU LUXEMBOURG.



Est iter in sylvis, ubi cœlum condidit umbra....
In medio ramos annosaque bracchia pandit
Ulmus opaca, ingens : quam sedem Somnia vulgo
Vana tenere ferunt, foliisque sub omnibus hærent.
VIRGILE, *Æneid.*, l. VI.

Salut, profondes allées, épais et verts ombrages, arbres chenus, retraite silencieuse, les Tuileries de la jeunesse et de l'enfance, où mon enfance a tant de fois promené ses jeux, et ma jeunesse ses douleurs, salut! Beau jardin des

Médicis, j'habite près de tes murs, et combien il y a d'années que mes pas ne s'étaient détournés jusqu'à tes portes? C'est que tu n'es plus la ville, et tu n'es point la campagne encore. Point la campagne!... pourquoi m'aurais-tu attiré? Plus la ville! et, quand je suis emprisonné dans ses barrières, comme le tisserand fait sa toile, comme le manœuvre fait sa tâche, ainsi je fais la mienne, me pressant afin de retourner où l'air est abondant et pur, l'horizon vaste et paisible, la nature libre et féconde. Là, elle est la compagne et la muse de l'homme. Ici, elle est son esclave; comme l'esclave, inanimée, muette, flétrie, montrant partout les stygmates de la servitude. Pour horizon, des murailles de tous côtés, de tous côtés des maisons à six étages, en qui la ville semble se dresser à nos yeux avec son entassement d'hommes, et nous poursuivre jusque dans cet asile! Pour parterre, quelques rangées méthodiques de fleurs qu'on est réduit à voir captives et voilées, comme les femmes espagnoles, derrière des grilles de fer! Pour tapis, du sable, de la poussière, et rien de plus! Car pas un brin d'herbe n'est souffert aux pieds de ces arbres citadins. Ce n'est point le park Saint-James avec ses chênes superbes et ses vaches pittoresques, également jetés çà et là sur une verte pelouse, prairie vivante qui semble la campagne

demeurée, avec son abandon et sa richesse, comme une protestation de la nature, au milieu même de la cité. Ici, ne cherchons de verdure que sur nos têtes. Mais enfin cette tente est belle, plus belle que ne me le rappelaient mes souvenirs. Il y a de la majesté dans ces dômes séculaires; il y a de l'émotion dans ces épaisses ombres. Nos ancêtres avaient raison : Dieu se révèle dans la profondeur des bois.

Vieux arbres, combien de générations de jeunes hommes avez-vous vu passer à vos pieds! Combien d'âmes adolescentes ont fermenté sous l'abri de ces paisibles avenues, sur cette terre où tous les enfants de nos provinces, ceux du nord et du midi, avec leur génie divers et leur inquiétude semblable, viennent, chaque jour, reposer du joug des écoles leur pensée impatiente et leur cœur bouillonnant! Les frères y succèdent aux frères, les fils aux pères; tous y ont passé, tous y passeront. Voici déja long-temps que ma fille y roule après moi son cerceau, et mon fils court avec elle! Oh! si leurs pas pouvaient faire sortir de la poussière toutes les chimères qui ont été poursuivies là, cerceaux d'un autre âge, hochets de l'adulte qui se croit un homme, et qui souffre comme s'il l'était!.... Que de songes divers se sont élancés à travers ces impénétrables voûtes, et semblent, comme dit le poète, rester

attachés partout au feuillage! Que de tendres et doux rêves ces rameaux touffus pourraient nous redire! Que d'hymnes d'amour ont été promenés là ! Que d'épopées y ont été conçues, que de drames médités, que de chefs-d'œuvre entrepris, que d'utopies caressées, que de lois débattues, que de trésors promis à l'orgueil de la France et à sa fortune! Mais aussi, que de larmes y ont coulé, à l'insu du monde! Le sol que nous foulons en est trempé. Oui, trempé!... C'est en effet une erreur étrange de considérer toujours comme un âge d'or, et en quelque sorte comme un Éden perdu, le premier période de la vie. Il en est de la jeunesse ainsi que du printemps. Notre imagination n'y voit que fleurs, beaux jours, atmosphère embaumée, ciel brillant et radieux horizons. Nous laissons de côté dans nos souvenirs la foule des jours tristes et orageux. C'est parmi nous la dernière des superstitions de croire, sur la foi des poètes, à l'éternelle beauté du printemps. C'est partout la dernière des illusions de l'homme qui a vécu de croire au bonheur de ses jeunes années. Parce qu'il était doué alors de forces infinies pour jouir de l'existence, et qu'il les apprécie ce qu'elles valaient depuis qu'elles sont épuisées, il ne considère point qu'il en fit usage la plupart du temps pour souffrir. Il oublie ces tourments de l'âme et du cœur, ces

vœux impuissants, ces espérances détruites, ces amours déçus. Ah! il y a une ivresse de la douleur que le commun des hommes ne connaît qu'à vingt ans, ivresse dévorante, pleine de transports, de déchirements, de fantômes..... Dante Alighieri, évoque-les ces fantômes sans nombre; détruis et refais ton ouvrage; recommence tes poëmes. Tu as beaucoup deviné de tout ce qu'il peut y avoir de peines infernales; et, si le monde hésita autrefois à prononcer où tu excellais davantage, dans le tableau du bonheur, ou bien dans celui du désespoir; si, moi, j'ose t'admirer plus encore dans ton vol vers le ciel, sur les pas de Béatrix, que dans ta course au milieu des supplices éternels, bien que tu manies en maître le rameau d'or de Virgile, ce n'est pas ainsi qu'en juge l'arbitre suprême, la postérité : c'est ton enfer qui l'emporte dans l'admiration des derniers siècles..... Toujours ne peux-tu être comparé qu'à toi-même : tu as élevé le plus beau monument qui existât jamais, quoiqu'il y ait l'Iliade, les Pyramides, Saint-Pierre, et le pont de Bangor, heureux mortel! et c'est à celle que tu aimas qu'il te fut donné de dédier ton triple temple!... Eh bien! il y a dans le lieu où nous sommes de quoi humilier ta gloire. La poussière qui roule à nos pieds en sait plus que toi en fait de douleurs. Poète, tu as deviné avec l'enthousiasme;

chrétien, tu as vu avec la foi; artiste, tu as peint avec le génie. Mais ici passent d'année en année des flots d'une jeunesse brûlante, qui ne devine point : elle sait! qui n'observe point : elle sent! et le génie que tu employais à peindre, elle le dépense à sentir encore.

Dans tes chants, ô Dante! il n'est qu'un sentiment : sans Béatrix, l'enfer; le ciel avec elle. Dans tes chants, tout roule sur une pensée : le ciel, ce sera l'espérance accomplie; l'enfer, c'est l'espérance perdue. Ainsi, tes poëmes, cette création, la plus belle du génie de l'homme, ne sont que la paraphrase sublime d'une parole et d'un sentiment, où se résume, il est vrai, l'histoire entière de l'humanité. Mais toi, tout ce que tu as pu faire, ce fut de trouver, ce fut d'écrire, ce fut de commenter l'inscription terrible de l'enfer : Vous qui entrez ici, laissez là l'espérance. Vois ces jeunes hommes à l'air sombre et abattu; ils ont fait mieux, ils ont obéi.

Aux portes de la vie, combien, en effet, dans cette tempête, qu'on appelle la jeunesse, laissent là l'espérance! Tous les génies et tous les vices les convient tour à tour à plier sous cette loi fatale. On pourrait rencontrer dans ce *pré aux clercs* nouveau, tous les désespoirs de ton enfer, et plus. *Senza speme, vivemo in disio*, disent les tristes habitants du premier des cer-

cles que tu décris. C'est aussi l'état le plus commun de la jeunesse, alors que le nuage brillant des illusions se dissipe, et que les difficultés se découvrent tout à coup. Alors aussi le découragement grandit dans nos âmes, autant que l'obstacle à nos regards. On n'espère plus; on désire encore. Des succès qui échappent, une carrière qui se ferme, des rivaux qui l'emportent, la jeune amie de notre premier âge qui dispose d'elle sans attendre que nous ayons conquis les trésors dans lesquels se devaient transformer quelque jour nos trésors de tendresse et de constance,.... il en faut moins pour briser sans retour ces âmes effervescentes et crédules.

À cet âge, on est comme l'enfant, qui, lorsqu'un breuvage amer lui est présenté, s'en épouvante et le rejette, sans rien entendre, dès les premières gouttes. On détourne la tête, on repousse le calice; ce qu'on sent d'absinthe le rend insupportable. On a si peu dépensé de la vie, qu'on n'y met pas de prix; on la prend en dégoût tout entière pour un mécompte. Combien de pensées de mort ont été promenées là, dans des cœurs qui n'étaient pas ouverts à l'existence! O pères qui vous enorgueillissez de votre unique fils! ô mères qui, dans le fond de nos provinces, comptez avec espoir le peu de jours que vous avez encore à souffrir de son absence, que deviendriez-

vous, si vous le voyiez là, aux pieds de ces arbres, l'œil ardent, le visage flétri par la douleur, errant comme une ombre déja dans l'autre séjour, et balançant son avenir entier contre un chagrin. Les douceurs du foyer paternel, les soins qui ont formé son enfance, les bras de sa mère tendus vers lui, il a tout oublié. Une barrière se rencontre, il s'y brisera. Cette vie, dont vit le cœur maternel, ne tient qu'à un fil, qu'à un hasard. Aussi, que n'avez-vous quelquefois prononcé à son oreille les seuls mots qui, dans la conscience, s'élèvent au-dessus des peines les plus terribles, ceux par lesquels elles ne sont pas le désespoir? Vous ne lui avez pas appris à révérer le seul père qui ne s'oublie jamais, quand une fois on l'a connu. Dieu, le devoir, il ne sait pas ces choses sur lesquelles roulent l'univers, ou il les sait comme de vains noms qui ne lui ont jamais été sérieusement expliqués. Pauvre esquif lancé sur les mers sans avirons, à la première ancre qui se brise, il s'abîme dans la tempête; il n'a point l'ancre qui ne rompt jamais.

Quelquefois le suicide est consommé, suicide vivant, ruine animée, squelette dont l'âme est morte. C'est par la coupe empoisonnée du vice que le malheureux a goûté la vie. Il est là, errant aussi comme une ombre douloureuse; il traîne, au milieu de ce vert printemps, son prin-

temps dévoré. Mais pour celui-là son œil est éteint. Toutes les forces de l'âme et du corps sont épuisées en lui. Seulement, il porte avec horreur le poids de sa jeune vieillesse; il mesure, comme le suicide du poète, l'abîme où il est tombé. Il voudrait se rattraper aux branches; sa main énervée ne peut les saisir. Il se voit avec épouvante rouler, rouler toujours plus bas. Comme il a fait par le désordre l'apprentissage de la vie, il fait celui de la douleur par le remords.

D'autres promènent de plus nobles souffrances; mais ce sont des souffrances encore. Celui-ci succombe au fardeau; celui-là y égale sa force, et le monde ignorera quels combats douloureux ont été rendus. Il s'agit de la vieillesse d'un père à soutenir, de jeunes sœurs à doter, ou simplement de frayer pour soi un avenir, de se créer dans le monde, où toutes les places sont prises et toutes les fortunes faites, une place et une fortune. Il s'agit de trouver un rang qui réponde à l'éducation exorbitante que l'amour-propre d'un père a donnée, en y consumant le prix de tous ses labeurs, et toutes les ressources de sa vieillesse. Aveugles parents, venez voir votre ouvrage. Vous vous êtes sacrifiés, dites-vous, pour votre enfant! vous l'avez sacrifié avec vous, et bien plus que vous-mêmes. Prométhée imberbe,

il a un vautour qui lui ronge le sein : c'est l'envie des autres biens que lui refusa le sort, et qu'on l'a instruit à discerner. C'est la vue des peines et des dégoûts qui l'attendent, s'il tente d'y atteindre. Il voudrait fuir ; il redemande à grands cris le sillon paternel. C'est avec des accents de rage qu'il accuse l'orgueil cruel qui l'a déshérité de sa place à la charrue de ses pères. Que ne pouvez-vous la lui rendre ? Mais non ! il est trop tard : le voilà enchaîné où la colère de Dieu l'a mis. Si les passions mauvaises l'emportent dans son âme, entendez-le blasphémer le ciel, maudire la terre, prendre en haine tout cet ordre social au sein duquel il est obligé de s'ouvrir une route, dans la roche vive, avec le fer..... Disons avec la torche! il voudrait tout incendier devant lui. S'il le peut, il le fera; c'est Érostrate qui mûrit. Il n'a qu'une ambition, celle de se venger, sur la société innocente, du mal qui lui a été fait, et d'y marquer du moins son passage par des ruines. Ou bien, est-il équitable et sensé, pardonne-t-il aux heureux de ce monde d'être ce que furent leurs pères, se résigne-t-il à l'alternative de s'élever par son travail, ou de retomber de tout son poids par sa médiocrité, plaignez-le encore! C'est un martyr. Il accepte le calice, mais non sans éprouver combien il est amer. Sous le chaume, par un paisible

labeur, par une instruction proportionnée à ses besoins, par des connaissances et des vertus en harmonie avec l'état de sa famille, il eût grandi naturellement de quelques échelons; il se serait applaudi d'avoir réussi à fixer le berceau de ses fils à un degré plus haut que le sien n'avait été. Il eût été heureux par son orgueil. On l'a jeté loin de l'aire natale, en butte à tous les soleils et à tous les vents; on l'a établi sans appui dans la vie; on lui a donné des précipices à combler; on lui a imposé des efforts surhumains; on a exalté dans son âme une seule faculté, celle de souffrir. Vicieux, on le vouait au crime; honnête homme, on l'a voué au malheur.

La société ne sait pas de quel poids elle pèse tout à coup sur ces jeunes esprits, que l'éducation a préparés trop peu au joug de ses lois, de ses préjugés, de ses croyances, de ses devoirs. La puberté s'écoule dans un monde à part. Tous les périls et toutes les difficultés que le monde véritable lui réserve, elle les ignore. De là vient, au jour où il faut revêtir la robe virile, la surprise et la douleur de tant de découvertes qui sont autant de désenchantements mortels. Ce jeune homme, élégant et triste, qui contemple d'un air découragé le simple uniforme que l'École Polytechnique a illustré, s'étonne de reconnaître que, dans le monde où il entre, la fortune

de son père ne fera pas tout pour lui. Cet autre, héritier d'un nom illustre, avait grandi en s'apprêtant à l'illustrer encore, et voilà qu'un caprice de nos discordes voue à l'inaction son bras et son âme! Cet autre encore, mille serpents le dévorent; il y a du sang dans son patrimoine, et il se décide à ne pas le répudier; il en tirera vanité; il ira dans les feuilles publiques, devant les tribunaux peut-être, se parer, par droit de succession, de la robe du centaure; et, en jouant de sang-froid l'ivresse du crime, il a beau faire, il ne prend pas le crime, Dieu merci; il n'a pris que la honte, en attendant les remords. Un autre se sent séparé du monde par son douloureux héritage comme par une barrière fatale, comme par une armée ennemie. Mais il prétend en triompher. C'est Guillaume-le-Conquérant à son premier pas dans la vie, ou bien quand, plus tard, il mesure de l'œil les abîmes qui le séparent de l'Angleterre. Il pourrait encore fuir le combat, cacher sa tête, s'enfouir dans une éternelle obscurité. Point! Il accepte le cartel, il marchera en avant. Il a décidé de vaincre; il mettra de son côté des travaux et des services. Il aura de la fierté sur le front, et il en a le droit. Mais ce qu'il a dans le cœur, à ce moment même où il a résolu de relever le gant que la fatalité lui jeta, demandez-le à ces arbres, témoins et con-

fidents de ses pensées! Dans les autres combats, on donne tout son sang: ici, ce sont les larmes. Le cœur en est gonflé! l'athlète a beau se parer la tête de fleurs, et oindre d'huile tous ses membres. Il ne s'aveugle pas sur le sort qui l'attend; il se voit d'avance blessé, déchiré, sanglant; tout son être crie contre lui.... Oh! si on fouillait ce sol sur lequel tant de destinées se sont fixées tour à tour, où se sont enfouies tant d'angoisses ignorées à jamais des hommes, que de révélations et d'enseignements!

Il n'est pas jusqu'au supplice de la faim qui se retrouve dans ce lieu où nous sommes. Mais au moins l'Ugolin du Dante est entouré de sombres aspects. Rien autour de lui ne rit à ses yeux et à sa pensée. Un air parfumé, un soleil radieux, une verte forêt, un peuple paré ne le convient point à vivre et à jouir. Pauvre jeune homme, qui le soir, quand le temps de l'étude est passé, viens aux derniers rayons du soleil réchauffer tes membres engourdis, à cette verdure éclatante réjouir ta pauvre âme accablée, à cet air pur et embaumé compléter ton repas qu'un morceau de pain noir compose, tu vois s'étaler devant toi, en colonne pressée qui monte et redescend cette large avenue, tout ce que les quartiers d'alentour peuvent posséder de luxe, ou tout celui que ces dômes de lilas y appellent des quartiers opulents.

Tu ne l'envies point, mais tu le convoites; tu te dis : Quand j'en serai là! et, en attendant, tu te caches avec douleur dans l'ombre épaisse, parce qu'un regard de jeune fille s'est fixé sur tes vêtements délabrés et sur ta pâle figure. Ce regard, tu aurais tant aimé à le retenir, comme un hôte bienveillant, comme l'ami qui charme et qui console! Ton cœur te crie qu'il pourrait, messager de félicités infinies, allumer le flambeau céleste de pures, d'ineffables espérances au sein d'un autre que toi. Mais toi, il t'a fallu en redouter la rencontre; ton amour-propre le commande. Tu rougis de toi, tu fuis fièrement, tu marches avec courage à l'avenir que tu comptes te créer.... C'est à l'hôpital de Gilbert, peut-être! Sois au moins un homme de talent comme lui. Tu laisseras quelque chose à tes contemporains, de qui tu n'aurais rien voulu recevoir. Tu n'as point voulu leur montrer ton indigence. Tu la montreras à la postérité.

L'âge mûr a une prétention étrange. Il se croit le monopole des tourments de l'ambition. Non, non! on les a tous sur les bancs des écoles; on les a avec des nuances insaisissables pour l'œil de l'observateur. Hé! quel est celui des tourments de la vie qu'on n'y trouve pas? La vie s'escompte, avec toutes ses misères, dans les rêves de l'étudiant, qui, en bâtissant, détruisant,

refaisant sans cesse l'avenir, en fait du présent pour lui. L'homme ne souffre que des maux réels. L'adolescent a de plus ceux qu'il devine, ceux qu'il prévoit, ceux qu'il invente. Hélas! il a de plus encore ceux qui comptent parmi les priviléges de son âge. Priviléges cruels! Priviléges dévorants! Pour lui est fait cet orage du Dante, dans lequel vivent ceux qui ont aimé; car pour lui la vie est tout amour. Et tandis qu'il n'en sait les délices que par cette poésie d'un cœur de vingt ans, qui suppose l'univers peuplé des enivrements dont il est altéré, il en connaît, il en épuise toutes les tortures. La jalousie, les trahisons, les mécomptes, les repoussements dédaigneux qui révoltent, les repoussements compatissants qui déchirent, les repoussements silencieux qui écrasent, ce sont là autant de régions douloureuses qu'il a toutes parcourues, non pas avec le rameau d'or à la main, mais avec la foudre au cœur, avec le poison à la bouche, avec le délire dans l'esprit, avec le désespoir dans l'âme; il y a là tout un enfer. Et cet enfer nous environne. Ces Sisyphe, ces Tantale, ces Ixion viennent de vingt ans ici rouler leurs misères, éperdus et seuls, dans les parties écartées du parc sous ce bois jeune et sombre comme eux.

Hic quos durus amor crudeli tabe peredit,

Secreti celant calles, et myrtea circum
Sylva tegit; curæ non ipsa in morte relinquunt.....

Pauvres jeunes gens dont j'ai troublé la promenade solitaire, ne vous détournez pas à ma vue! Si je devine le tourment qui vous désole, si je comprends pourquoi votre main soutient avec effort votre tête fatiguée, pourquoi sur votre joue flétrie roulent les larmes que vous tentez de dérober au passant, moi, je ne rirai pas de vous. Et si j'entends, si je reconnais le nom qui s'exhale de votre poitrine haletante, je serai discret comme ces dieux et ces héros de marbre qui vous écoutent. Je ne suis pas insensible comme eux. Je sais que vous plongez sur un gouffre dévorant. Je sais aussi que sans doute celle qui vous désole a le sourire à la bouche; elle est légère de soucis. Que dis-je? peut-être à cette heure encourage-t-elle quelque amour sans prestige et sans foi, en riant, avec le froid rival qu'elle vous préfère, du roman douloureux de votre candeur juvénile et de votre poétique dévouement! Elle pouvait vous tendre la main, vous donner des forces, vous rappeler à vous-même, vous parler d'avenir et d'honneur, vous dicter vos devoirs en vous opposant les siens, faire, de cet amour, qui vous perd, le génie heureux de votre jeunesse, se rendre votre ange protecteur et

celui de votre vieille mère. Au lieu de cela, qu'est pour elle une vie d'homme et une âme de vingt ans? Elle brise en passant toute une destinée qui pouvait être belle et grande, comme on écrase un vermisseau sans l'apercevoir ou sans le plaindre. Ah! je la maudis!.. Vous, ne m'imitez pas. Ce vous serait une douleur de plus.

Mais que fais-je? toujours de la douleur! Ne sont-ce pas ici les enfers des anciens? Les Champs-Élysées ne s'y rencontrent-ils pas auprès du Tartare? Ah, sans doute, les voilà!

Devenere locos lætos, et amœna vireta
Fortunatorum nemorum, sedesque beatas.

Ah, sans doute, la jeunesse est une fée toute-puissante. Sa baguette recule les bornes de la félicité comme celles de la douleur. Ah, sans doute, c'est une muse inépuisable. Elle est tour à tour Milton et le Tasse: elle crée des Armide comme elle fait des Satan. Elle est le Camoëns : elle découvre des mondes. Elle est le Dante : elle ouvre le paradis aussi bien que l'enfer. L'illusion est la Béatrix de ce poëme de la vie; l'illusion, qu'alors on appelle l'espérance. C'est plus tard qu'on apprend à la connaître. Mais alors, on va où son vol dirige, sans s'inquiéter de se briser avec elle au premier choc, de se perdre avec

elle dans le premier nuage. Qu'importe! elle promet à l'amour le bonheur, au travail la gloire: ce sont ses deux marottes brillantes. Elle les agite dans ses mains; elle les fait reluire à tous les feux du jour; elle tire de leurs grelots d'or mille harmonies qui font vibrer l'âme jusque dans ses plus profonds replis. On la suit, on se précipite. Allez, jeunes gens! il y a plaisir à voir sur vos fronts, à écouter dans vos discours vos pures joies. Entendons-les, artistes, jurisconsultes, gens de guerre, gens de lettres qui ont encore la robe prétexte. Ce sont des Pétrarque pour qui Laure sera tendre et immortelle. Ce sont des Michel-Ange, qui ont aussi des coupoles à suspendre dans les cieux. Ce sont des Bonaparte qui conquerront la terre pour la rendre fortunée. Ce sont des Lycurgue qui préparent le bienfait de la république à l'univers. Ce sont des Cincinnatus qui revendiquent l'égalité du genre humain, en se voyant pères conscrits de Rome ou archontes d'Athènes. La Révolution, l'Empire, la Restauration ont été pétris et repétris là de mille manières. Cette Iliade, cette Odyssée de toutes les générations successives de la jeunesse française ne sera jamais achevée; elle renaît sans cesse d'elle-même. Voilà le livre où je voudrais lire! voilà les poëmes dont tous les

échos de ce lieu retentissent sans fin, comme du chant des oiseaux que chaque printemps transmet au printemps à venir, double hymne interrompu par l'été qui dévore, par l'hiver qui tue, pour recommencer toujours; deux grandes lyres ici rapprochées, celle de l'humanité et celle de la nature, toujours brisées et immortelles, qui ont commencé à résonner aux premiers jours de l'univers, pour ne se taire que devant le clairon qui arrêtera les mondes dans leur cours, et les mandera, comme des justiciables soumis, aux pieds du souverain tribunal!

Cependant, de tous ces rêves fortunés que demeure-t-il bientôt? Pourquoi à tous ces Raphaël manquerait-il une main obéissante, à tous ces Napoléon des armées, à tous ces Romains un Capitole? peut-être, parce que leurs forces se seront perdues dans le découragement qui suit les premiers efforts trompés, parce que leurs imaginations se seront usées dans la poursuite de folles chimères, parce que le désordre aura envahi ces âmes ardentes et détruit l'avenir en corrompant le présent. Le bonheur leur sera-t-il plus fidèle que le génie? non! Les rêves passeront, et la douleur restera. Il y aura double avortement. Les joies du cœur seront brisées pour la plupart de cent manières comme celles

de l'orgueil. Telle est la vie. Dieu l'a voulu.

Jeunes gens, regardez ce corps-de-garde et ce palais! Ici, les vétérans; là, les pairs du royaume: la vie à son extrémité, dans ses deux vicissitudes, l'obscurité et la puissance. Demandez des deux côtés ce qu'elle a donné de biens réels, ce qu'elle a tenu des promesses magiques de la jeunesse, ce qu'elle a offert de bonheur enfin, ce qu'y ont été ces deux grands ressorts, l'amour et l'ambition. Le vétéran et le pair du royaume pourront vous faire la même réponse; leur carrière a été marquée des mêmes jalons; s'il y a une différence, c'est peut-être que sous l'habit le plus grossier, on a moins senti les peines, en jouissant davantage des plaisirs. Du reste, sur le lit de camp comme dans la demeure des grands et des heureux du monde, on rêve de femmes et d'honneurs. Il y a dans le corps-de-garde des Gessner aussi bien que des César. J'ai vu dans mon régiment un soldat, qui aimait, mourir de douleur; et ne sait-on pas que le galon de laine suscite autant de passions que les broderies d'or et le tabouret, quand le tabouret était debout? Ce qu'on veut, c'est s'élever au-dessus de ses pareils, c'est dominer à son horizon.—Et après?—Interrogez encore une fois ces Cynéas blanchis. Après! le corps-de-garde ou le Luxembourg. — Et puis

au-delà? — La croix de bois ou la croix de marbre, voilà tout. Cette croix pesera sur soixante, sur quatre-vingts ans de calculs trompés, d'espérances trahies, de prestiges dissipés. Cette croix couvrira une soif de soixante ans, qui ne fut pas étanchée, ... qui ne pouvait pas l'être; car elle était immortelle. Les Pyrrhoniens disaient que ce monde n'existe pas: ils avaient raison. Ce monde n'est pas; il n'est qu'un mensonge, qu'une illusion, qu'une ombre; ailleurs sont les réalités. La vie n'en contient pas; elle n'est quelque chose pour l'homme que par ce qui est en dehors de l'homme. Ce qu'il y a de plus solide dans ses affections, c'est le sentiment paternel; dans la fortune, c'est la bienfaisance; dans l'ambition, c'est la gloire; tout ce qui est en dehors de nous, tout ce qui n'est pas nous.

Les biens les plus chers peuvent être brisés par la foudre. L'unique lot qui soit durable, c'est la gloire. Hé bien, prenons la gloire, cet apanage de l'élite des humains, cette manière sublime de faire vivre dans l'avenir les esprits et les âmes sublimes; faudra-t-il lui demander le bonheur? Allez à une petite et simple maison qui se découvre du fond de cette longue avenue, entre deux hospices; c'est le palais de Lemnos. Il y a été trempé bien des foudres. Frappez à la

la porte, demandez si le bonheur habite là? Oui, le génie et ses tourments; oui, la politique et ses vicissitudes; oui, les honneurs et leur fragilité; oui, la renommée et son bruit tyrannique. Mais le bonheur, nulle part; mais la gloire même? on l'ignore; nul homme ne l'a su de son vivant. C'est une maîtresse que l'on poursuit toute la vie et qui ne se rend que sur le tombeau. Comme toutes les maîtresses, quand on les poursuit, on souffre; comme beaucoup, quand on les dompte, on n'y tient plus.

Et cependant voilà le bien le plus élevé de ce monde! Ce qu'il y a de plus réel dans la vie de l'homme, c'est la statue de quelques privilégiés du sort qui se dressera sur une place publique et traversera les siècles. Tout le reste est illusion, misère, néant.

Encore y a-t-il une condition: c'est que la statue soit élevée par la reconnaissance des hommes; c'est que le nom qu'elle consacre soit plus grand qu'elle, et qu'il puisse lui survivre. C'est que ce soit vraiment la gloire, qu'elle se lie au souvenir de services rendus, de biens opérés, de devoirs remplis. Autrement, on aura eu beau laisser un long retentissement après soi. Tout ce bruit retombe sur votre mémoire et l'écrase. Voyez ce qui reste à Napoléon de ses empires détruits,

de ses dynasties créées, de cet égoïsme désastreux qui s'incorpora l'univers. Les dynasties ont disparu; les empires se sont relevés. La France s'est affaissée sous le poids de ses égoïstes victoires. A quoi ont servi ces torrents d'hommes poussés des colonnes d'Hercule aux pieds du Kremlin, pour balayer la place où il dresserait sa tente, quand le rocher de Sainte-Hélène suffisait à le contenir? Ces caravanes d'armées ont été balayées à leur tour par un souffle de la fortune. Mais ce qui reste de lui, ce qui le fait grand autant qu'immortel, ce sont les Alpes vaincues, les routes ouvertes, les codes promulgués, la monarchie reconstruite, les autels rétablis. C'est par là qu'il mérite que la France reconnaissante procède à la restauration de sa statue, et lui restitue le piédestal de ses cent victoires.

Qu'est-ce donc à dire? C'est que la jeunesse est abusée dès ses premiers pas dans l'existence; et abusée par qui? sinon par ceux qui devraient la guider. Elle court après de trompeuses images. Elle voit Ithaque où Ithaque n'est point. Elle cherche le bonheur où Dieu ne l'a pas mis. Il est peu sur la terre. Il n'est pas dans l'esprit et ses triomphes; il n'est pas dans les passions et leurs tempêtes. Il est dans la conscience. Il y est tel qu'un germe déposé à notre naissance, que

le vice risque d'étouffer, ou bien qui, grandissant par nos soins religieux, portera ses fruits un jour, mais sous un autre soleil, dans un autre univers, pendant une autre vie. Cette vie promise est en réalité l'unique affaire de celle-ci. A notre insu, tout en nous s'y rapporte. Êtres périssables, il nous faut de la durée. Êtres grossiers, il nous faut une attente divine. Nous sommes sur la terre comme le navire qui a rompu ses câbles et cherche le rivage avec effort pour y jeter ses ancres. Nos enfants nous sont chers, parce qu'ils sont une métempsychose vivante dans laquelle nous nous sentons renaître, et qui réalise pour nous la perpétuité, dès ce monde. La gloire nous est chère au même titre ; elle nous fait embrasser tous les lieux et vivre dans tous les siècles. La patrie nous est chère, parce que, séparés d'une patrie plus haute, il nous faut attacher quelque part nos racines ; la femme aimée nous est chère, parce qu'elle multiplie, qu'elle agrandit sans fin notre existence, et que dans ses perfections, nous trouvons à la fois un emblème et un modèle, dans ses dons un appui et une promesse. En présence de la Béatrix mystérieuse du Dante, les commentateurs cherchent en vain s'il faut voir en elle une maîtresse adorée, ou bien, la foi, ou bien la vertu, ou bien la

patrie. Elle est tout cela ensemble. Elle est l'étoile qui marque la route et qui mène au port. Jeunes gens, Dieu vous envoie une Béatrix ainsi inspirée; cherchez cette étoile des Mages, qui dans les rayons de sa lumière vous donnera l'unique bien de ce monde auquel puissent aspirer tous les hommes; c'est le phare brillant qui dirige notre esquif ballotté par les orages, et nous donne la force d'aller jusqu'au bout, en nous montrant plus loin un terme, un but et une récompense.

Voilà ce qui devrait être dit partout et toujours à la jeunesse. Pourquoi, des lieux où elle agite ses rêves insensés de joie ou de douleur, ne s'élève-t-il pas des voix qui l'instruisent de ces grandes vérités, reléguées dans les dogmes religieux, comme dans des vases antiques où nous les oublions? C'est ainsi que je comprendrais la mission de diriger à la fois et d'enseigner les hommes, d'écarter d'eux les chimères, de leur présenter des espérances qui ne trompent point, de leur demander des efforts qui puissent être couronnés, de leur apprendre que dans les devoirs accomplis résident l'unique bonheur comme l'unique supériorité dignes d'envie. — Cette mission, oserai-je le dire, un seul livre, à mon avis, l'a entendue et remplie. C'est un

roman; une jeune femme l'a tracé; il est intitulé *Thomas Morus.*

N. A. DE SALVANDY.

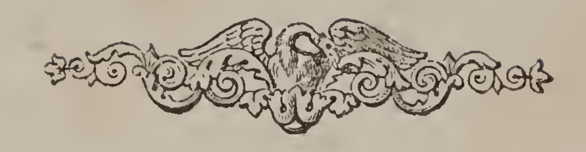


NOTE DE L'ÉDITEUR.

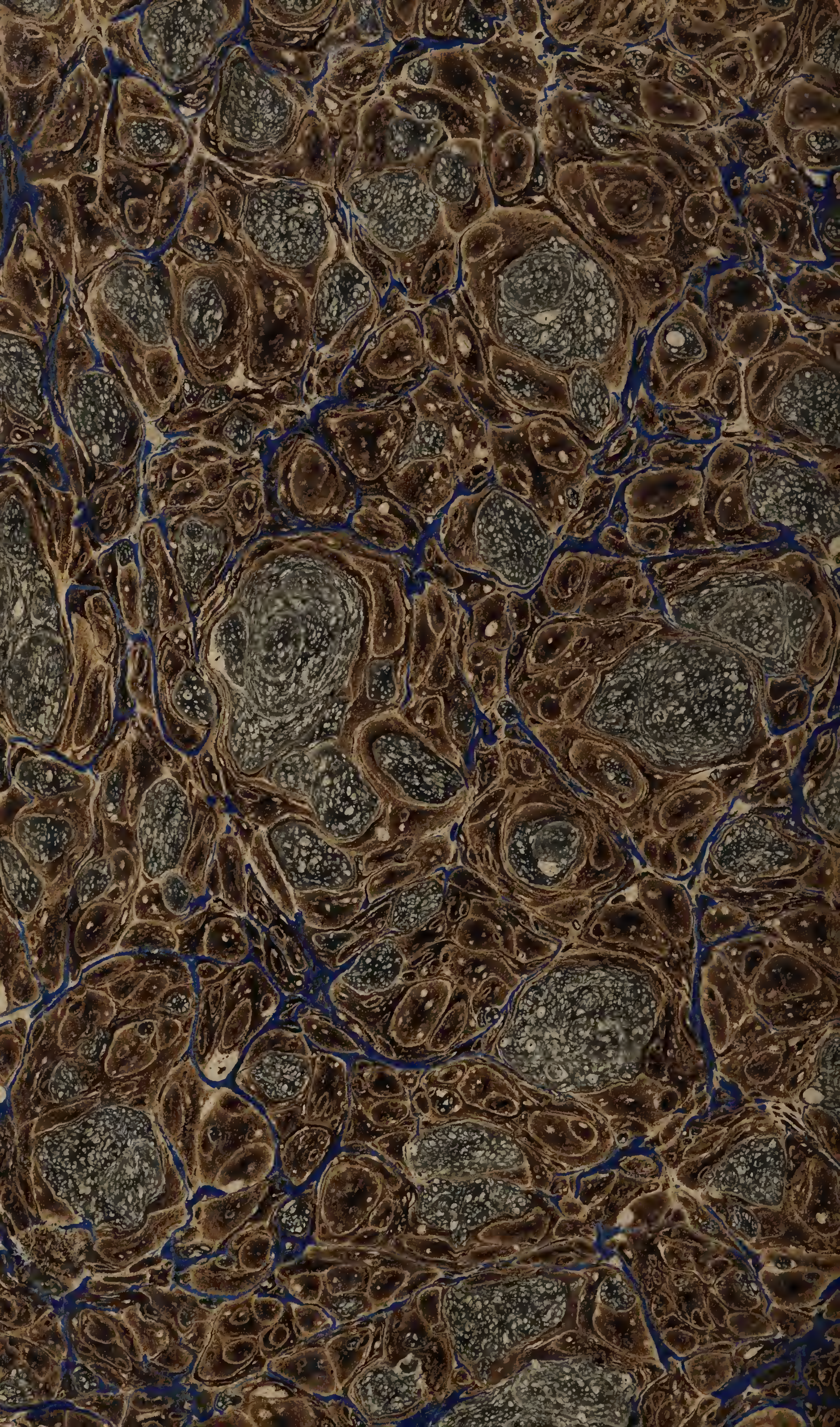
Dans un chapitre intitulé *Une descente de Courtille en 1833*, que contient la précédente livraison de cet ouvrage, lord Seymour s'étant cru personnellement désigné par les initiales lord S***, a repoussé, dans une lettre adressée à l'éditeur des *Cent-et-Un*, toute allégation tendant à lui attribuer une part quelconque dans les faits dont ce chapitre fait mention.

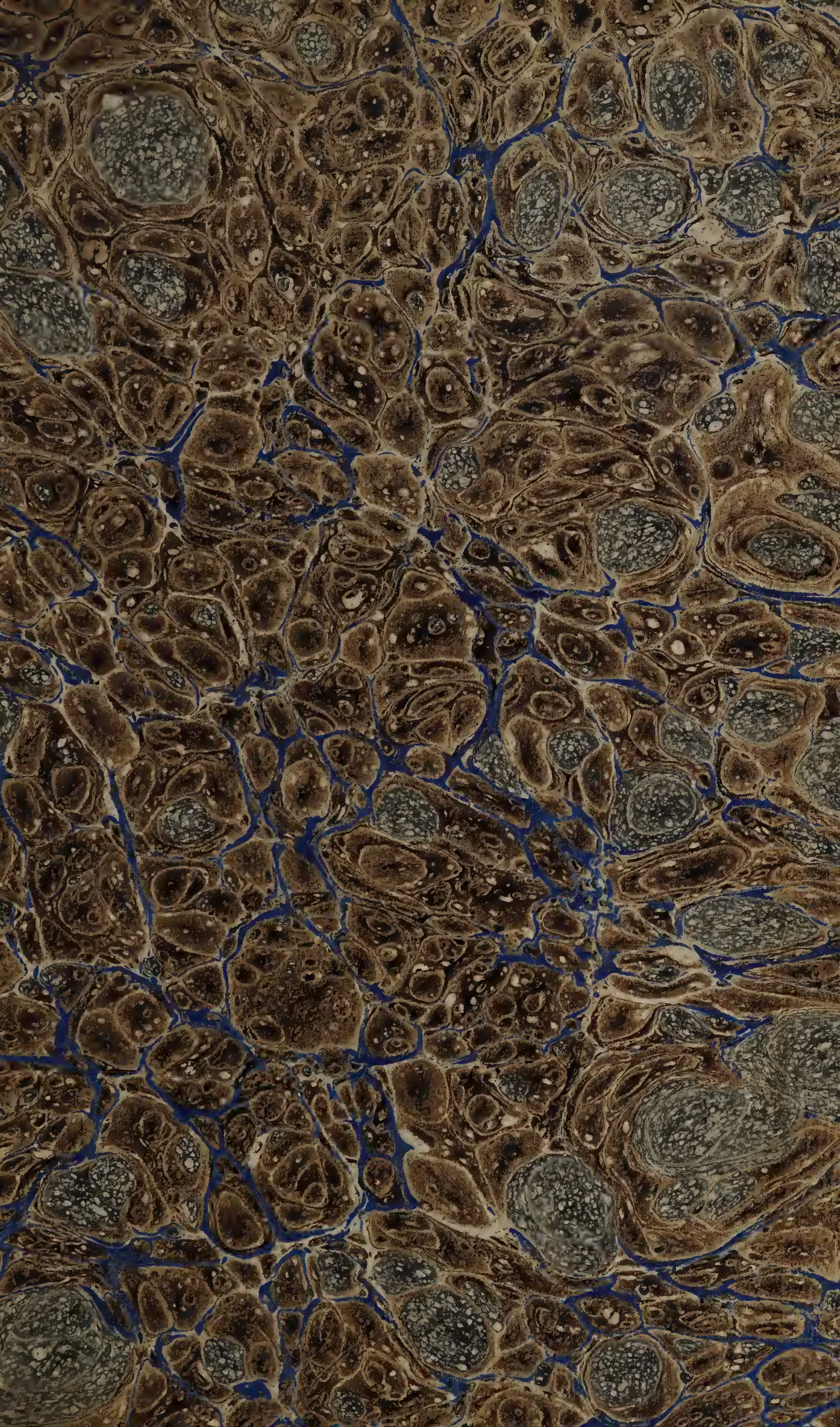
L'auteur d'une *Descente de Courtille*, M. Luchet, à qui M. Ladvocat a soumis la réclamation de lord Seymour, trompé par quelques bruits généralement répandus, avait en effet cru le reconnaître. Convaincu de son erreur, trop tard, puisque le XIe volume des *Cent-et-Un* était déja publié, M. Luchet s'empresse du moins de la rectifier publiquement aujourd'hui.

TABLE.



FIN DE LA TABLE DU TOME DOUZIÈME.






UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 073257328